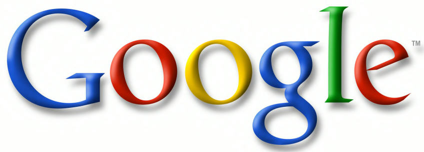
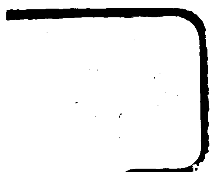






LA
VEUVE CHRÉTIENNE

MODÈLES, CONSOLATIONS, ESPÉRANCES

PAR

M. L'ABBÉ V. POSTEL

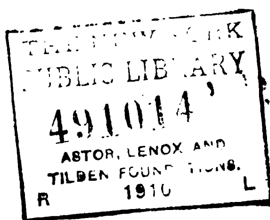
Chanoine honoraire, Docteur en théologie,
Missionnaire apostolique.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS | BRUXELLES
38, RUE SAINT-SULPICE | PLACE Ste-GUDULE, 4

1867



INTRODUCTION

Il y a des états auxquels Dieu semble réserver des bénédictions particulières, et qu'il entoure dès ce monde d'une sorte d'auréole, gage et avant-goût de la couronne définitive qui attend sans distinction toutes les âmes fidèles au sortir de cette vie. La virginité est un de ces états, et l'on peut voir ailleurs en quelle estime elle a été tenue par Notre-Seigneur, par les Apôtres, par les saints Pères, par l'Église tout entière depuis le premier jour jusqu'au temps présent. La viduité, saintement acceptée, occupée de la vertu et du souvenir des fins dernières, est aussi un de ces états. La femme dont le mari a quitté la terre rentre jusqu'à un certain point dans les conditions que

saint Paul faisait remarquer aux vierges comme la félicité suprême d'une âme illuminée de la foi. Écrivant aux Corinthiens et traitant devant eux cette grave et fondamentale question du mariage et de la famille, il leur disait : « *Je voudrais vous voir sans sollicitude. Celui qui n'a point d'épouse s'occupe des choses du Seigneur et cherche à plaire à* DIEU, *mais celui qui vit avec sa femme se préoccupe des choses du monde, comment il plaira à son épouse, et il est divisé. La femme qui n'est point mariée, la vierge, a dans l'esprit les choses du Seigneur, afin de demeurer sainte de corps et d'esprit : celle qui est mariée, au contraire, se préoccupe des choses du monde, comment elle plaira à son mari. Ce que je dis là, je le dis pour votre utilité ; ce n'est point pour vous imposer un joug, mais pour vous porter à ce qui est plus parfait, à ce qui vous donne un moyen plus facile de prier* DIEU *sans empêchement* [1]. » La veuve n'a plus, de même que la vierge,

[1] I *Corinth.*, VII, 32 et suiv.

à se préoccuper de plaire à son mari, d'entrer dans ses vues mondaines, et d'obtenir son consentement ou sa tolérance pour des exercices de piété qu'il partage bien rarement, et que souvent il tourne en ridicule. Le monde ne trouve pas mauvais qu'elle vive dans la retraite; il aime même à l'y voir, et il la contraint en quelque sorte, par ses usages, à une réserve qui tourne à l'avantage du recueillement et de la piété. Aussi y a-t-il un grand, un très-grand nombre d'âmes qui se sont élevées, dans cet état, à un degré remarquable de sainteté. Dieu se rapproche avec plus de miséricorde et de tendresse à mesure que le monde s'éloigne; il a des consolations pour toutes les douleurs, et une main paternelle tendue vers tout ce qui crie à lui dans sa faiblesse. L'Écriture-Sainte, inspirée par lui, place presque toujours la veuve à côté de l'orphelin, quand il s'agit de la miséricorde descendant du ciel sur ceux qui en ont le plus besoin.

Ainsi, dans la première Épître de saint Paul à Timothée, nous lisons : « Que celle » qui est véritablement veuve espère au Sei- » gneur... ; qu'elle s'applique à la prière » pendant la nuit et pendant le jour... » Au livre du *Deutéronome*, dans l'Ancien-Testament, chap. 24ᵉ, il est recommandé de ne point molester la veuve, même pour une dette légitime : « Vous ne serez point in- » juste à l'égard de l'étranger et de l'enfant » qui est encore sous la tutelle, et vous ne » prendrez point, à titre de gage, le vête- » ment de la veuve. » Au chapitre 27ᵉ du même livre, ce sont des malédictions contre celui qui ne rend point justice à ces pauvres femmes qui sur la terre n'ont plus d'autre appui que le Seigneur : « Maudit » soit celui qui rend un faux jugement con- » tre l'étranger, le pupille et la veuve ! Et » tout le peuple dira *Amen*, Ainsi-soit-il ! » Le saint homme Job, si éprouvé dans son héroïque fidélité, repassait toutes les iniquités qui se commettent ici-bas et qui

n'échapperont pas à la colère divine parce qu'elles crient vengeance, et il met au premier rang ce qui concerne la veuve (chap. 24e, 3) : « Ils ont pris la bête de somme » du pupille, et ils ont enlevé comme gage » le bœuf qui appartient à la veuve. » Un peu plus bas, au chapitre 29e, il rappelle combien il était heureux aux jours de sa prospérité, et avec quel zèle il pratiquait la loi : c'est pourquoi il espérera toujours au Seigneur, qui ne peut l'abandonner : « Celui, » dit-il, qui était en danger me bénissait, » et j'apportais des consolations au cœur » de la veuve. » Et plus loin encore : « Je » n'ai point refusé aux pauvres ce qu'ils de» mandaient, et je n'ai point trompé le re» gard suppliant de la veuve. » Je pourrais citer bien d'autres passages, celui par exemple du 15e chapitre des *Proverbes* où il est marqué : « Le Seigneur renversera la mai» son des superbes, et il rendra inébranlable » la force de la veuve » ; cet autre de l'*Ecclésiastique*, chap. 35e, où Dieu promet qu'il

exaucera toujours le faible et la veuve qui le prient avec humilité et confiance : « Le » Seigneur est juste, et auprès de lui la » grandeur n'est rien. Quand il s'agit du » pauvre, le Seigneur ne fait point accep- » tion de personne, et il écoute la prière » de celui qui est lésé. Il ne méprisera » point la prière du pupille, non plus que » la veuve qui répand devant lui la parole » de son gémissement. Est-ce que les lar- » mes de la veuve ne mouillent pas son vi- » sage? est-ce que le cri de sa détresse » n'accuse pas celui qui le fait pousser? » Eh: bien, ces larmes montent jusqu'au » ciel, et le Seigneur miséricordieux ne » pourra les voir sans indignation... Elle » est admirable la miséricorde de Dieu au » temps de la tribulation; elle ressemble » au nuage qui apporte la pluie dans un » temps de sécheresse.. » Lorsque le prophète Isaïe vient annoncer aux Juifs qu'ils ont comblé la mesure et que le châtiment va éclater sur eux, que leur reproche-t-il d'a-

bord, dès le premier chapitre? De n'avoir pas observé le précepte par rapport à l'orphelin et à la veuve : « Malheur à cette nation
» pécheresse, à ce peuple chargé d'iniqui-
» tés, à cette race perverse, à ces fils pré-
» varicateurs !... Tes princes (ô Jérusalem)
» ont été infidèles, ils se sont faits les com-
» plices des voleurs; tous aiment les pré-
» sents, ils vont à celui qui les enrichit. Ils
» ne rendent point la justice au pupille, et
» la cause de la veuve n'a point d'accès
» auprès d'eux. C'est pourquoi le Seigneur
» Dieu des armées, le Fort d'Israël, pro-
» clame ceci : Oui, je me satisferai contre
» mes ennemis, je me vengerai de ceux qui
» se dressent contre moi... » Il dit la même chose par la bouche de Jérémie, chap. 5e :
» Ces gens-là se sont engraissés dans l'a-
» bondance, et ils ont transgressé mes
» préceptes d'une manière horrible. Ils
» n'ont point jugé la cause de la veuve, ils
» n'ont point donné à la cause du pupille
» sa droite marche, ils n'ont point rendu

» justice aux pauvres : et je n'irais pas les
» trouver à cause de cela ! dit le Seigneur;
» et mon cœur ne tirerait point vengeance
» de cette nation !... » Baruch, écrivant aux
Juifs captifs à Babylone et leur recommandant sur toutes choses d'éviter le culte
des idoles, leur parle de ces faux dieux
avec le mépris qu'ils méritent ; et, pour
faire voir leur parfaite impuissance et
qu'ils ne ressemblent point au Dieu éternel
et véritable, il dit : « Ce ne sont point des
» dieux, ne les craignez pas. Et pourquoi
» les appellerait-on dieux?... Qu'on leur
» fasse du bien ou du mal, ils sont incapa-
» bles de rendre quoi que ce soit ; ils ne
» sauraient établir un roi ni le renverser;
» ils ne sauraient accorder des richesses
» ni rendre le mal. Si on leur fait un vœu
» et qu'on ne l'accomplisse pas, ils ne vien-
» nent point en demander compte. Ils ne
» délivrent personne de la mort, ils n'arra-
» chent point le faible des mains du plus
» fort ; ils ne rendent point à la lumière

» celui qui l'a perdue; jamais ils ne soulageront l'homme d'un besoin; ils n'auront point pitié de la veuve, et ils ne protégeront point les orphelins.... » Au 22e chapitre de l'*Exode*, il est dit aux Juifs très-expressément : « Vous ne ferez » point de tort à la veuve et à l'enfant sans » défense. » Au *Deutéronome*, chap, 10e : » Le Seigneur rendra justice au pupille et » à la veuve. » Jérémie recommande « de » ne point faire de peine au pupille et à la » veuve. » Judith veut-elle attirer sur elle un regard de protection, elle rappelle au DIEU qu'elle sert qu'elle n'est qu'une pauvre veuve, et le Ciel s'incline pour entendre sa prière — : « Secourez-moi, je » vous en prie, Seigneur mon DIEU, moi » qui suis veuve ! » C'était, lui paraissait-il, et elle ne se trompait pas, le meilleur titre à la miséricorde. — Les psaumes sont remplis d'expressions semblables, qu'une pieuse femme ne saurait lire sans en être touchée et sans éprouver au fond

du cœur une grande reconnaissance, et à la fois une grande confiance. Il lui devient manifeste que son souverain Maître a les yeux ouverts sur elle, et qu'il l'environne de sa toute paternelle Providence. — « Je » comblerai de mes bénédictions les veuves » de Sion (Ps. 141). » — « Le Seigneur veil- » lera tout spécialement sur le pupille et » sur la veuve (Ps. 145). » — « Dieu est le » père des orphelins, et il rend la justice » aux veuves (Ps. 67). » Saint Paul veut que son disciple Timothée, qui était évêque, ait du respect pour les veuves : » Honorez les veuves, lui écrit-il, celles » qui sont vraiment veuves.. » Et saint Jacques ajoute : « La vraie piété, la piété » pure.., c'est de visiter les pupilles et les » veuves... » L'un des reproches que Notre-Seigneur fait aux scribes et aux pharisiens hypocrites, en les menaçant de la colère de son Père, c'est qu'ils oppriment les veuves, comme on peut le voir au verset 14e du ch. 23e de saint Matthieu.

Il est donc vrai que Dieu a des complaisances et des faveurs bien sensiblement exceptionnelles pour les femmes survivant à leurs maris, comme il en a pour tout ce qui est faible, abandonné, sans appui, pour tout ce qui ne peut vivre qu'en s'unissant à lui. Notre-Seigneur, afin de faire comprendre la toute-puissance de la prière, emploie cette aimable parabole. — « Il y avait, dit-il, dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui ne se souciait point des hommes. Il y avait aussi dans cette même ville une veuve, qui vint le trouver en disant : Faites-moi justice de celui qui s'est élevé contre moi. Et il fut longtemps sans vouloir rien entendre. Mais à la fin il pensa en lui-même : Bien que je ne craigne pas Dieu et que je ne me mette pas en peine des hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne et ne me fasse quelque affront. — Faites attention, dit le Seigneur, à la pa-

role de ce juge inique. Et DIEU ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit[1] ! »

Dans une autre occasion (c'était peu de jours avant sa passion), JÉSUS, s'étant assis vis-à-vis du tronc, regardait le peuple qui y jetait de l'argent. « Et il vit plusieurs riches y mettre beaucoup d'aumônes ; puis une pauvre veuve vint y déposer deux petites pièces de la valeur d'un quart de sou. Alors, appelant ses disciples, il leur dit : Je vous assure que cette veuve, toute pauvre qu'elle est, a mis dans le trésor plus que tous les autres qui ont donné. Car tous ces gens-là ont fait à DIEU l'offrande de leur superflu, tandis que celle-ci a donné de son indigence tout ce qu'elle avait, même de ce qui lui était nécessaire[2]. » Rien n'est plus touchant que cet attendrissement du bon Sauveur à l'égard de

[1] S. *Luc*, chap. XVIIIe, 1 — 8.
[2] S. *Marc*, XII, 41 ; S. *Luc*, XIX, 1.

cette humble femme, qui croyait sans doute n'être aperçue que de l'œil invisible qui gouverne les mondes, et qui ne savait pas que la bouche du Dieu incarné la bénissait. Voilà, par cela même, bien consolées toutes ces pieuses mais indigentes veuves qui souhaitent de faire beaucoup d'aumônes et d'embellir la maison du Seigneur, et qui ne le peuvent pas. Leur bonne volonté est connue du Ciel, et elle leur sera comptée comme si elle avait eu sa pleine exécution.

La résurrection du jeune homme de Naïm n'eut point d'autre motif, l'Évangile le dit, que la douleur de sa pauvre mère, qui était veuve : « Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle [1]. » Elle suivait le corps de son unique enfant; sa désolation était extrême, qui ne le croira? Ses cris et ses larmes attendrissaient tous les cœurs. Elle avait déjà perdu

[1] *S. Luc*, VII, 11-17.

son mari, et, en perdant ce fils bien-aimé, elle perdait ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle perdait sa consolation, son soutien, sa gloire et tout son bonheur. Elle ne connaissait point Jésus, qui à ce moment-là couvrait de ses miraculeux bienfaits la terre de Judée : elle ne songeait donc point à l'invoquer; et, quand même elle l'eût connu, quand même elle y aurait pensé, — à quoi ne pense point une mère affligée ? — elle n'eût osé solliciter une faveur si extraordinaire que celle de ressusciter son cher mort. Mais Jésus l'aperçoit dans son affliction navrante, et il est ému de pitié : c'est une de ces veuves pour lesquelles il a inséré tant de prescriptions dans la loi, qui n'ont que lui pour soutien, qui consument leur vie dans la tristesse et l'abandon, cela suffit : il s'approche, il touche le cercueil, et il rend à la mère ivre de joie cet enfant, qu'elle reçoit avec d'ineffables embrassements. Jésus, peut-être, eut dans cet instant un regard intérieur

pour la douleur de sa divine Mère à lui, veuve aussi lorsqu'elle l'ensevelira sur le Calvaire.

Combien y a-t-il de mères qui voudraient voir ainsi ressusciter leur enfant par la parole invincible qui commande aux éléments et à laquelle tout obéit ! Non point cette résurrection qui tire un corps du sépulcre et qui le fait marcher, mais celle qui va chercher une âme dans les sentiers du vice où elle dépérissait, et qui la ramène au saint bercail de l'Église. Oui, pour bien des pieuses veuves, les chagrins de leur situation sont aggravés cruellement par l'irréligion de leurs enfants. Oh ! que ne donneraient-elles pas pour que le Sauveur jetât sur ces doux objets de leur affection le regard qu'il accorda au jeune homme de Naïm ! C'est leur préoccupation la plus constante et la plus vive ; tout est là pour elles, et elles envisageraient la mort sans crainte si elles pouvaient, au prix du sacrifice de leur vie, obtenir une conversion si

ardemment désirée. « Ne désespérez pas, pauvres mères. Pleurez, priez toujours, et ne cessez jamais de pleurer et de prier. De longues années s'écouleront peut-être encore pour vous, comme jadis pour sainte Monique, sans que vous soyez exaucées. Mais, si vous êtes aussi constantes qu'elle le fut à prier, comme elle vous aussi finirez par emporter la grâce que vous sollicitez. Le cœur de Jésus-Christ ne saurait résister au spectacle du cœur d'une mère désolée, pleurant et priant pour le salut de ses enfants. De telles prières et de telles larmes ont quelque chose de grand et de puissant, et rien ne saurait leur être refusé. Oui, oui, cet aimable Jésus, le vrai consolateur des affligés, changera vos larmes de douleur en larmes de joie (*Ne pleurez plus*). Il vous consolera autant que vous aurez souffert ; il ressuscitera spirituellement aussi vos enfants morts, et il les rendra tout vivants d'une nouvelle vie à votre amour et à votre douleur (*Et il le remit à*

sa mère). Souvenez-vous toujours de cette parole prophétique qui résonna si fort à l'oreille de sainte Monique et se répéta si douce dans son cœur : Il est impossible qu'un enfant de tant de larmes périsse ! Oh ! la belle parole que celle-ci ! Elle vous dit que, comme vous avez donné à ces enfants, lorsqu'ils n'existaient pas encore, la vie naturelle par votre sang, vous pouvez, maintenant qu'ils sont morts par le péché ou par l'erreur, les faire revenir à la vie spirituelle par vos pleurs, et que, doublement mères de ces chers objets, et par rapport au corps et par rapport à l'âme, pour le temps et pour l'éternité, vous serez, à ce titre encore, et les filles fidèles de l'Église-mère et les mères-Églises de nouveaux fils de l'Église[1]. »

Et vous qui éprouvez une autre sorte de douleur dans votre veuvage, qui ne trouvez au cœur de vos enfants ni la reconnais-

[1] *Les femmes de l'Évangile*, par le P. Ventura, t. I, p. 290.

sance, ni le dévouement ni l'amour que vous deviez justement y rencontrer, parce que vous les y aviez semés par vos bienfaits, ne vous laissez pas abattre non plus. Cette croix est la plus pesante de toutes celles que le Ciel pouvait vous ménager; elle vous accable parfois jusqu'à ne vous permettre plus de vivre, et à vous faire invoquer la mort. Mais souvenez-vous que les épreuves vous mériteront une gloire d'autant plus grande qu'elles auront été plus amères. Pleurez et priez, vous aussi, devant DIEU : il recueillera vos larmes pour les changer en consolation. « La sainteté, lien de tous les êtres moraux, n'est que le dévouement puisé à sa source la plus haute. C'est pour cela que le sacrifice est l'action religieuse par excellence, et que la croix, symbole présent et futur du christianisme, paraîtra au dernier jour pour juger les vivants et les morts. Quiconque pourra être mesuré à la taille de la croix sera sauvé; quiconque n'aura rien,

dans ses membres et dans son cœur, qui s'adapte à la croix, sera perdu[1]. » Vous donc, pauvres et bonnes mères méconnues ou insuffisamment aimées par ceux qui vous doivent tout, vous êtes marquées du signe de la prédestination si vous vous jetez dans le sein du Seigneur. Lui-même se fera votre fils, comme Marie sera votre sœur.

Marie ! oh ! elle aussi a de grandes tendresses pour la veuve. N'a-t-elle pas passé, pendant de longues années, par cet état ? n'en connaît-elle point toutes les angoisses? Une vieille légende rapporte que, pendant qu'elle était encore sur la terre, un peu avant la mort de son divin Fils, ses deux nièces, Marie Cléophas et Marie Zébédée, vinrent à perdre leurs maris. Ce récit, dans les livres anciens, est si doux, que je vais le mettre ici, en lui laissant toute sa naïveté.

Les deux sœurs, après cette perte, pleu-

[1] Lacordaire, *Mémoire pour les ordres relig.*, ch. v.

rèrent tendrement ; puis, afin d'apaiser leur tristesse, elles conclurent d'aller à Jérusalem voir la divine Vierge. Dès qu'elles furent entrées dans la ville, elles allèrent droit au temple et y rendirent grâces à Dieu, en le priant d'avoir pitié des chères âmes qui s'étaient séparées d'elles par la mort. Elles se levèrent ensuite, s'inclinèrent vers l'Arche du Testament ; puis elles partirent du temple et vinrent, bien fatiguées, chez la Sainte Vierge.

Quand Sarvia, la pieuse fille qui s'était attachée au service de Marie, les vit, elle vint au-devant d'elles et leur dit : « Soyez les bien-venues, au nom de Dieu. » Puis elles s'informèrent auprès de cette servante où était la Vierge Marie. Elle répondit : — « Chères dames, elle est dans son oratoire, ravie en contemplation ; mais nul n'ose y aller, jusqu'à midi. Sachez que les anges du paradis la servent toujours, environnés d'éclat. Reposez-vous un peu, je l'avertirai. »

Elle vint trouver la Sainte Vierge et lui dit : « Ma chère Dame, je vous appporte de bonnes nouvelles, dont vous vous réjouirez. » La glorieuse Vierge ouvrit sa porte, et les anges qui la servaient disparurent. Sarvia entra, la salua humblement et lui dit : « Deux nobles dames sont venues ici tout-à-l'heure. » La Vierge Marie demanda qui elles étaient. — Elle répondit : « Ce sont vos nièces, qui sont très-humbles, très-douces et pleines de civilité. » La Vierge en eüt grande joie ; elle savait déjà leur arrivée, car Notre-Seigneur la lui avait révélée. Elle acheva sa prière et vint vers les deux sœurs. Quand elle les vit, elle alla vers elles ; pour elles, elles se mirent à genoux, les larmes aux yeux, et la saluèrent doucement. — « Soyez les bien-venues, douces sœurs ! » dit la Vierge Marie ; puis elle les embrassa. — Sarvia offrit ensuite le repas de l'hospitalité aux voyageuses. Mais elles avaient le cœur bien triste de la mort de leurs maris et pleuraient toujours.

Alors Marie leur dit : « Venez dans mon oratoire, douces sœurs, car je vois que vous avez de grandes douleurs, et je veux les apprendre de vous. » Quand elles y furent, la Vierge s'assit entre elles. Marie Cléophas commença en soupirant : « Sachez, douce Dame, que nous avons les cœurs bien dolents : car nos maris, qui avaient le cœur tout à Dieu, sont trépassés. Nous sommes venues vers vous pour vous servir et nous faire votre compagnie, s'il vous plaît de nous tenir auprès de vous. Car jamais nous n'aurons maintenant d'autres maris que Dieu ; nous voulons vivre dans la continence, puisque Jésus, votre doux Fils, a nos enfants avec lui et les aime : ce qui nous rend bien joyeuses. » Quand la Vierge entendit cette parole, elle loua le Seigneur dans son cœur. — « Douces sœurs, dit-elle, ne perdez point courage : sachez que votre compagnie me plaît et que je l'accepte. Si vos maris sont trépassés, Dieu les a pris pour mettre leurs âmes en repos. » Marie pré-

senta donc sa maison aux deux sœurs avec tout ce qu'elle possédait, leur disant: « Vous demeurerez avec moi, s'il vous plaît, et DIEU, qui verra vos bonnes œuvres, nous pourvoira. » Alors elles se mirent à genoux et lui rendirent grâces, disant qu'elles avaient grand désir de faire sa volonté. Et dès ce jour elles demeurèrent avec la divine Vierge[1]. »

Cet accueil plein de bonté, la Reine du ciel le fait encore aux âmes simples et confiantes qui, privées d'appui terrestre, s'adressent à elle humblement. Elle les introduit dans la maison de sa grâce et vit familièrement avec elles, et toutes leurs peines disparaissent au toucher de cette aimable main. La veuve, comme la vierge, est la sœur de Marie.

Après la mort de son époux, sainte Élisabeth, reine de Portugal, avait pris l'habit du tiers-ordre de saint François, et telle

[1] V. *La légende de N.-D.*. par M. l'abbé Darras, p. 189.

était sa dévotion envers la Très-Sainte Vierge, qu'elle jeûnait au pain et à l'eau les quarante jours qui précèdent la fête de l'Assomption et tous les samedis de l'année, ainsi qu'à toutes les veilles de fêtes de la Vierge immaculée. Tous les jours, après avoir assisté à la sainte Messe, elle récitait le rosaire, le petit office. Aussi la pieuse veuve eut-elle le bonheur d'être visitée, à ses derniers moments, par la Mère de Dieu. Car, comme sa belle-mère l'assistait à cette heure suprême, Élisabeth s'écria : « O ma mère, ô ma mère, faites place à la Reine du ciel qui daigne venir me fortifier par sa douce présence ! La voyez-vous, avec sa robe éblouissante de blancheur? » Puis, peu de moments avant de rendre son âme à Dieu, elle s'écria en s'adressant à son auguste visiteuse : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, protégez-moi contre les assauts du démon, et recevez-moi dans vos bras à l'instant de ma mort ! » — Une autre sainte veuve de race royale,

sainte Brigitte, fut favorisée par Marie de visions et de grâces extraordinaires.

Quelquefois ces bénédictions retombent sur les enfants. Nous avons connu une bonne et charitable veuve, qui, après une vie laborieuse, traversée d'inénarrables douleurs, employait courageusement les derniers restes de ses forces à l'éducation de sa jeune famille. Elle apprenait surtout à ses enfants à invoquer la divine Marie, aidée en cela par une vieille tante dont le cœur n'habitait plus sur la terre. Cette tante vint à mourir. Peu d'années après, l'une des enfants, Euphrasie P-D***, tomba dans une douloureuse maladie qui dura longtemps, et qui la conduisit enfin sur le bord de la tombe. La fervente petite fille ne cessait nuit et jour d'invoquer la douce Mère du ciel ; au milieu de ses souffrances, elle chantait en son honneur les plus beaux cantiques qu'elle avait appris à l'église pour sa première-communion. Une nuit, elle se met tout-à-coup à chanter. Sa mère

accourt, la croyant dans le délire ; elle la trouve dans sa pleine connaissance, les yeux fixés sur le pied de son lit. « O maman, s'écrie-t-elle, voyez la belle dame qui vient me chercher : quelle lumière ! quelle gloire est la sienne ! Voici qu'elle me tend les bras et m'appelle. C'est ma tante, qui veut me conduire à la Sainte Vierge... Oh ! que cela est beau !... Encore un petit moment, ma tante ! que je dise adieu à ma mère... Adieu donc, ma chère maman ; la Dame ne veut pas attendre, et je cours à elle. — Me voici ! me voici !.. » Un ange de plus entrait dans les légions d'âmes saintes qui entourent la Souveraine du ciel, et ici-bas des larmes nouvelles, mêlées de douceur, coulaient des yeux de la religieuse veuve.

Honorée par Notre-Seigneur et par la T.-S. Vierge, la viduité l'a été aussi par la sainte Église catholique. Dès le temps des Apôtres et à Jérusalem même, les veuves qui n'avaient eu qu'un seul mari

furent appelées à mener une vie plus régulière que le commun des fidèles ; elles furent regardées par les évêques comme une partie de leur troupeau qui exigeait un soin particulier. Par leur âge, par leur expérience, par la gravité de leurs mœurs, ces femmes étaient jugées plus capables d'instruire les personnes de leur sexe, de veiller sur les vierges, de soigner les pauvres et les enfants abandonnés, et de remplir les fonctions de *diaconesses*, c'est-à-dire, à l'égard des femmes, des fonctions approchantes de celles des diacres. Saint Paul en parle dans son épître aux Romains. Pline-le-Jeune, gouverneur de Bithynie au temps des persécutions, fait savoir à Trajan, dans une de ses lettres, qu'il avait fait mettre à la torture deux diaconesses. Elles étaient souvent préposées à la garde des églises ou des lieux d'assemblées chrétiennes, du côté où étaient les femmes, séparées des hommes, selon la coutume de ce temps-là ; elles

rendaient aux femmes les services que les diacres ne pouvaient leur rendre avec bienséance, par exemple dans le baptême, qui se conférait alors en plongeant le catéchumène dans l'eau. Il est vrai qu'on prenait beaucoup de précautions dans le choix qu'on en faisait. Saint Paul l'avait recommandé à son disciple saint Timothée, lorsqu'il lui disait, comme je l'ai déjà rapporté : « Honorez les veuves qui » sont véritablement telles (qui veulent » demeurer dans leur état). Si une veuve » a des enfants ou des neveux, qu'elle » s'attache d'abord à gouverner sa fa» mille et à soulager ses parents : c'est » ce qui est le plus agréable à DIEU. Pour » celle qui est véritablement veuve et » abandonnée, qu'elle espère en DIEU, » qu'elle s'occupe à prier jour et nuit ; » celle qui recherche les plaisirs est plu» tôt morte que vivante. Ordonnez-leur » de se rendre irrépréhensibles... N'en » choisissez aucune qui n'ait au moins

» soixante ans, qui n'ait eu un seul
» mari, qui ne soit connue pour ses
» bonnes œuvres. Informez-vous si elle
» a bien élevé ses enfants, si elle a exercé
» l'hospitalité, si elle a lavé les pieds aux
» saints, si elle a soulagé les malheureux,
» si elle a pratiqué toute bonne œuvre... »
On ne mit donc au rang des veuves adoptéés par l'Église que celles qui avaient déjà persévéré dans le veuvage pendant plusieurs années, et dont la conduite édifiante était bien reconnue. Plus tard, on observa pour leur consécration les mêmes cérémonies et les mêmes prières dont on se sert encore à la vêture et à la profession des religieuses ; l'habit des vierges et celui des veuves était aussi le même, et on le bénissait de la même manière.

S'il n'en est plus ainsi aujourd'hui, les pieuses veuves n'en ont pas moins des maisons spéciales où elles sont accueillies et où elles peuvent se sanctifier tranquillement. Le pap Sixte-Quint, à la fin

du XVIe siècle, fonda pour elles un refuge à Rome. Saint François de Sales, à peu près à la même époque, leur ouvrait l'asile de la Visitation. Beaucoup de communautés les acceptent comme pensionnaires, et ce genre d'existence est incontestablement pour elles le meilleur, quand elles ne se sentent pas appelées à la vie entièrement retirée du cloître.

Mais, en quelque lieu qu'elles soient, elles doivent savoir que le Seigneur a pour elles une miséricordieuse sollicitude. Qu'elles y répondent donc par une grande fidélité. Leurs vertus, développées par saint Paul, se réduisent à celles-ci, qu'elles ne perdront point de vue : — 1° Mener une conduite irrépréhensible aux yeux du monde comme aux yeux de Dieu, afin que leurs bons exemples soient une prédication. — 2° N'être point oisives ; s'adonner à l'éducation de leurs enfants si elles en ont, être attentives à maintenir la paix et la tranquillité dans leurs

familles, exercer l'hospitalité et toutes les œuvres de la charité envers le prochain. — 3° Être douces, avenantes, d'humeur égale, jamais acariâtres ou emportées. — 4° Vivre recueillies, solitaires ; éviter les assemblées profanes, afin de pouvoir converser plus paisiblement avec DIEU. — 5° Apprendre à se taire sur le prochain, et n'aimer qu'à s'entretenir avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère. — 6° S'abstenir de tout ce qui peut flatter les sens et nourrir le goût des frivolités, comme les parures, les commodités de la vie, les repas bruyants. — 7° Être assidues aux offices et aux prédications. — 8° Corriger en soi, autant qu'on le peut, ces petitesses de vues et de conduite qu'on reproche ordinairement à leur sexe.

Alors elles seront vraiment la copie de cette Femme Forte dont parle l'Écriture et qui est sans prix : — « Qui donc trouvera » la Femme Forte ? elle est d'un prix ines- » timable, et il faut l'aller chercher bien

» loin !... Beaucoup de filles ont rassem-
» blé des richesses, mais vous les avez
» toutes surpassées. La bonne grâce est
» trompeuse et la beauté est vaine : la
» femme craignant Dieu, voilà celle qui
» sera louée. » Alors elles pourront dire
comme Esther : « Secourez, Seigneur,
» votre servante, qui n'a point d'autre
» soutien que vous. Vous savez que je hais
» la prospérité des impies. »

Les veuves ont dans la sainte Écriture plusieurs modèles. C'est Judith, la libératrice de son peuple, qui vivait dans une retraite profonde, tout absorbée dans la prière et dans ses devoirs. C'est Marie elle-même. « La plus grande décence régnait dans toutes les actions de la Vierge ; elle était bonne, affable, compatissante, et ne se lassait jamais d'écouter les longues plaintes des malheureux. Elle parlait peu, toujours à propos, et jamais le mensonge ne souilla ses lèvres. Sa voix était douce, pénétrante, et ses paroles avaient je

ne sais quoi d'onctueux et de consolateur qui répandait le calme dans l'âme. Elle était la première dans les veilles, la plus exacte à accomplir la loi divine, la plus profonde en humilité, la plus parfaite dans chaque vertu. On ne la vit jamais en colère; elle n'offensa, ne contrista, ne railla jamais personne. Elle était ennemie du faste, simple dans ses atours, simple dans ses manières, et jamais il ne lui vint en pensée de faire valoir sa beauté, sa noblesse antique ou les riches trésors de son esprit et de son cœur. Sa présence semblait sanctifier tout ce qui l'entourait, et sa vue éloignait la pensée des choses de la terre. Sa politesse n'était pas une vaine formule composée de fausses paroles : c'était une expansion de bienveillance universelle qui partait de l'âme. Enfin, son regard révélait déjà la Mère des miséricordes, la Vierge dont on a dit depuis : *Elle demanderait à* DIEU *la grâce même de Lucifer, si Lucifer demandait grâce.* Quoique bien modeste

ment partagée du côté des richesses, Marie était libérale envers les pauvres ; son aumône tombait souvent inaperçue dans ce tronc attaché à une des colonnes du péristyle où Jésus vit tomber l'obole de la veuve. Saint Ambroise nous découvre la source pure et sacrée où Marie puisait ses aumônes : elle se privait de tout, n'accordait à la nature que ce qu'elle ne pouvait lui ôter sans mourir. Ses jeûnes, fréquents et rigoureux, tournaient également au profit des pauvres... Complétement absorbée dans ses devoirs religieux, son âme était aux pieds du grand Auteur de l'univers, par-de là les limites du monde et la région des orages. « Jamais personne, dit saint Ambroise, ne fut doué d'un plus sublime don de contemplation ; son esprit, toujours d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue Celui qu'elle aimait plus ardemment que tous les séraphins ensemble ; toute sa vie ne fut qu'un exercice continuel du plus pur amour de son Dieu, et, lorsque

le sommeil venait appesantir ses paupières, son cœur veillait et priait encore [1]. » Voilà le parfait exemplaire des saintes femmes.

Elles en verront un autre dans cette Tabitha des *Actes des Apôtres*, chap. IX, 36, qui fut ressuscitée par saint Pierre. — « Il » y avait à Joppé, entre les disciples, une » femme nommée Tabitha, ou Dorcas selon » le langage des Grecs. Elle était remplie » de bonnes œuvres et des aumônes qu'elle » faisait. Or, il arriva en ce temps-là qu'é- » tant tombée malade elle mourut, et, » après qu'on l'eut lavée, on la mit dans » une chambre haute. Mais comme Lydda » était près de Joppé, les disciples ayant » appris que Pierre y était, ils envoyèrent » vers lui deux hommes pour le prier de » vouloir bien venir promptement jusque » chez eux. Aussitôt Pierre partit et s'en » alla avec eux. Lorsqu'il fut arrivé, ils le » menèrent dans la chambre haute, et tou-

[1] V. *La Vierge*, par M. l'abbé Orsini, chap. v.

» tes les veuves se mirent autour de lui en
» pleurant, et en lui montrant les robes et
» les habits que Dorcas leur faisait. Pierre,
» ayant fait sortir tout le monde, se mit
» à genoux et pria. Puis, se tournant vers
» le corps, il dit : Tabitha, levez-vous !
» Elle ouvrit les yeux, et, ayant regardé
» Pierre, elle s'assit. Il lui donna aussitôt la
main, et elle se leva ; et, ayant appelé les
» fidèles et les veuves, il la leur rendit
» vivante... » Quel plus bel éloge que ces vêtements montrés par les malheureux en témoignage de la charité de leur protectrice ! Pierre se laissa attendrir. Jésus de même, au dernier jugement, nous appellera à la vie éternelle, lorsque les pauvres lui parleront de nos bienfaits.

Enfin, les exemples, vous les trouverez dans ces Vies authentiques que nous allons présenter à vos méditations. Elles ont pour but de vous indiquer la voie, et de vous montrer en même temps comment on y peut courageusement marcher.

Que les veuves chrétiennes ne se plaignent donc pas ; nous venons de dire une partie des avantages de leur position ; le SAINT-ESPRIT les leur fera connaître bien plus à fond quand elles l'en prieront. Une dame qui venait de perdre son mari et qui se montrait désespérée écrivit au grand docteur Nicole, et ce religieux esprit lui répondit l'admirable lettre que nos lectrices aimeront à voir ici.

« ... DIEU veut qu'en ces rencontres on mette comme un voile devant les yeux de son esprit, pour ne voir, dans ces accidents auxquels la nature succombe, que la volonté de DIEU toute sainte et toute juste qui les ordonne par des vues de miséricorde. C'est la pensée, Madame, qu'on en doit avoir, malgré toutes les répugnances des sens : car, si JÉSUS-CHRIST a déclaré à ses Apôtres que c'était un bien pour eux qu'il les privât de sa présence visible, comment pourrions-nous ne pas croire que c'en est un grand pour nous d'être privés de la

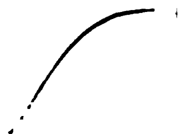
présence de ceux que nous aimons le plus justement ? La voix ordinaire dont Dieu se sert pour purifier la charité des âmes qu'il aime, c'est le retranchement de toutes les attaches sensibles ; et c'est à quoi il paraît que Dieu veut vous conduire par ce grand vide qu'il a fait dans votre famille. Vous avez tout lieu d'espérer qu'il le remplira très-avantageusement pour vous, et qu'il vous donnera par lui-même toutes les assistances qu'il vous avait données jusqu'ici par celui qu'il vous avait uni si étroitement. Il veut être désormais votre unique protecteur et votre unique secours, et il ne veut plus que vous partagiez avec aucune créature votre reconnaissance et votre amour : car c'est, Madame, cette réunion de tous les désirs et de toutes les affections en Dieu seul qui fait proprement la vertu de celles qu'il met dans l'état où il vous a mise : état précieux à l'Église, et qui représente parfaitement celui de l'Église même dans ce monde, où elle est une veuve dé-

solée parce qu'elle y est privée de la présence visible de Jésus-Christ... »

Puissent donc les veuves entre les mains desquelles le Bon-Dieu fera arriver ce petit livre, composé expressément pour elles, y puiser ce dont elles ont toutes besoin, des *Modèles*, des *Consolations*, des *Lumières* ! Puissent-elles se dire qu'elles n'ont rien de plus important à faire que de se préparer une bonne mort, que toutes les préoccupations pâlissent devant celle-là, que leur état est merveilleusement propre à les sanctifier, et que, s'il s'y rencontre des difficultés et des peines, les saints leur montrent la manière efficace d'en triompher, en même temps que du haut du ciel Jésus et Marie leur apprêtent tous les secours nécessaires !

Que la Très-Sainte Trinité soit louée à jamais, et louée par nos œuvres ! Ainsi soit-il.





LA

VEUVE CHRÉTIENNE

SAINTE MÉLANIE

(IVe siècle. — 31 décembre.)

Lorsque le grand saint Chrysostôme annonçait la parole de DIEU au peuple qui accourait pour l'entendre, il aimait principalement à lui expliquer le texte du saint Évangile, qu'il commentait verset par verset, et dont il tirait les plus solides et les plus touchantes instructions. Un jour, commentant de la sorte le chapitre XXVIIIe de saint Matthieu, où il est question de la mort et de la sépulture de Notre-Seigneur, il disait aux femmes pieuses : « Je ne doute point qu'il n'y en ait parmi vous qui souhaiteraient d'avoir été avec les saintes

femmes pour embrasser avec elles les pieds du Sauveur. Mais, si ce désir est sincère dans votre cœur, vous pouvez encore aujourd'hui embrasser non-seulement ses pieds ou ses mains, mais même sa tête sacrée, lorsque vous participez à nos redoutables mystères avec une conscience pure et sainte... Vous, mes sœurs, qui, étant chrétiennes, avez tant de soin d'employer l'or et l'argent pour vous parer, considérez ces femmes de notre Évangile, et renoncez enfin à la vanité et à l'amour des richesses. Si vous avez quelque zèle pour imiter ces saintes femmes, vendez ces ornements superflus dont vous êtes inutilement chargées, et revêtez-vous de la compassion et de la miséricorde, comme d'un vêtement précieux. Dites-moi, je vous prie, quelle utilité vous pouvez tirer de ces pierres d'aussi grand prix et de ces habits si magnifiques. Vous me dites que l'esprit s'y satisfait et qu'il trouve du plaisir dans

cette magnificence : mais, hélas ! je vous demande quelle utilité vous retirez de vos vanités, et vous ne me dites que les maux qu'elles vous causent. Il n'y a rien de plus déplorable que de se plaire dans ces vains ajustements, d'y trouver de la satisfaction et d'y avoir de l'attache. Cette servitude basse et honteuse devient encore plus horrible lorsqu'on y sent de la joie. —Comment une femme chrétienne pourrait-elle s'appliquer comme elle le doit aux exercices d'une piété solide, et mépriser les folies du siècle, lorsqu'elle trouve de la joie à se parer d'or et de pierreries? N'est-il pas vrai que celui qui trouve son repos dans sa prison ne désirera jamais d'en sortir, et que cette personne qui s'est volontairement liée de ces chaînes ne pourra jamais se résoudre à les quitter? Elle sera comme la victime d'une passion si basse, et elle trouvera tant de dégoût dans les actions de piété, qu'elle n'en pourra pas

même souffrir le nom.... C'est toujours un mal de se parer avec de l'or ; mais c'est un mal encore bien plus grand lorsqu'on vient ainsi parée à l'église, et qu'on passe en cet état parmi tant de pauvres. Si vous aviez dessein de soulever tout le monde contre vous, vous n'en pourriez pas trouver un meilleur moyen que de sacrifier ainsi les biens que vous avez reçus de Dieu à la cruelle satisfaction de votre luxe. Considérez cette troupe de pauvres parmi lesquels vous passez : votre magnificence les irrite dans la faim qui les presse et qui les dévore, et leur nudité crie vengeance contre ces vêtements superbes et cet appareil diabolique. Ne vaudrait-il pas mieux donner du pain à ceux qui n'en ont point, que de se percer l'oreille pour y suspendre la nourriture des pauvres et la vie d'une infinité de misérables?... Comment donc pourriez-vous, étant ainsi parée, embrasser et baiser les pieds de Jésus-Christ comme

ces saintes femmes de notre Évangile, puisqu'il ne pourrait vous voir qu'avec horreur ? C'est pour cette raison qu'il a voulu naître dans la maison d'un charpentier, et non pas même dans sa maison, mais dans une étable. Comment oseriez-vous donc vous présenter à lui, n'ayant aucun de ces ornements qui lui sont si chers et si précieux, mais en ayant d'autres qui lui sont insupportables ? Celui qui veut s'approcher de lui doit se parer, non d'or et de perles, mais de vertus. »

Des instructions de cette nature, non point ces mêmes paroles peut-être, remplissaient le cœur d'une grande dame romaine qu'on vit, un jour de l'année 371, arriver en Égypte, province où la renommée annonçait partout que florissaient les plus belles vertus. Les persécutions contre l'Église avaient cessé depuis soixante ans environ, et, pour échapper à la corruption du siècle, des milliers d'âmes avaient dit adieu

à toutes les espérances du monde, et s'étaient renfermées dans les déserts de la Judée et de l'Égypte. Mélanie, — c'était le nom dc cette dame, — sortait d'une illustre famille, qui avait donné à Rome des consuls. Elle était, de plus, parente de saint Paulin, évêque de Nôle en Italie, qui, pour la noblesse et la fortune, ne le cédait à personne à cette époque. Mariée fort jeune, elle avait perdu en un an deux de ses enfants et son mari, demeurant veuve à vingt-deux ans. La foi éminente qui fortifiait son cœur lui fit supporter courageusement ces rudes coups. « Seigneur, avait-elle dit aussitôt, j'ai présentement la liberté de me consacrer à votre service sans réserve et sans distraction. » Ayant mis son fils Publicola, qui plus tard fut préteur de Rome, entre les mains de tuteurs sages et intègres, elle était venue contempler de ses yeux les opérations de la grâce dans les pieux solitaires que vantait le monde ca-

tholique. Elle était accompagnée de Ruffin, prêtre d'Aquilée, écrivain de mérite et grand ami de saint Jérôme.

Parvenue à Alexandrie, elle y trouva le prêtre saint Isidore qui gouvernait l'hôpital. Elle s'applaudit, à cette première rencontre, d'avoir dit adieu aux vanités mondaines et d'avoir songé à n'aimer que Dieu tout le reste de sa vie. Car, comme le dit quelque part le P. Lacordaire, « à une certaine éloquence inimitable tombant de l'âme d'un saint dans la vôtre, vous comprenez que le plus grand bonheur de l'homme terrestre est de rencontrer une fois dans sa vie un homme de Dieu. » Saint Isidore était très-connu à Rome, depuis un voyage qu'il y avait fait avec saint Athanase. Comme il avait autrefois demeuré parmi les solitaires, il parla à Mélanie des vertus de ceux qui habitaient le désert de Nitrie, entre autres de saint Pambo. Elle manifesta aussitôt le désir d'y aller, afin de voir dans ces

beaux exemples un encouragement nouveau à la perfection de vie qu'elle était résolue d'embrasser. Le bon prêtre se fit son guide. Quand elle fut arrivée auprès de Pambo, elle lui fit une aumône de trois cents livres romaines de vaisselle d'argent, qui reviennent à vingt-deux mille francs environ. Il travaillait à un tissu de feuilles de palmier, et, sans se détourner de son ouvrage, il dit à haute voix : « Que DIEU vous donne votre récompense ! » Puis il dit à son économe : « Prends et distribue tout cela à nos frères qui sont en Libye et dans les îles : car ces monastères ont plus de besoins ; mais n'en donne point à ceux d'Égypte, le pays est plus riche. » Mélanie demeurait debout, attendant qu'il lui donnât sa bénédiction, ou du moins un mot de remercîment pour un si grand présent. Comme il n'ouvrait pas la bouche, elle dit : « Mon père, afin que vous le sachiez, il y a trois cents livres d'argent. » Lui, sans faire

le moindre signe ni regarder même les étuis de cette argenterie, répondit : « Ma fille, Celui à qui vous l'avez apporté n'a pas besoin que vous lui en disiez la quantité : il pèse les montagnes et les forêts dans sa balance. Si vous me le donniez, vous auriez raison de m'en dire le poids : mais, si vous l'offrez à DIEU, qui n'a pas méprisé deux oboles, taisez-vous. » La jeune veuve, que sa haute naissance n'avait pas accoutumée à s'entendre parler de la sorte, fut d'abord un peu surprise, mais elle reçut avec simplicité cette leçon de modestie, et s'efforça depuis de la pratiquer dans toutes les occasions.

Sainte Mélanie demeura environ six mois sur le mont de Nitrie, à visiter les saints solitaires. Les ariens persécutaient violemment les catholiques, et particulièrement les moines. Le prêtre Ruffin lui-même fut mis en prison, et ensuite banni d'Égypte. Mélanie s'appliqua de tout son

pouvoir à soulager les confesseurs en cette occasion, et y employa ses richesses, qui étaient immenses. Elle en nourrit jusqu'à cinq mille pendant trois jours : elle les recevait dans leur fuite et les accompagnait quand ils étaient saisis par les soldats. Elle suivit ceux qui furent relégués en Palestine jusqu'au nombre de cent douze, leur fournissant de quoi subsister; et, comme on les gardait étroitement sans permettre de les visiter, elle prenait un habit d'esclave et venait sur le soir leur apporter les choses nécessaires à la vie. Le gouverneur de la Palestine le sut et la fit mettre en prison sans la connaître, croyant en tirer de l'argent en lui faisant peur. Elle lui envoya dire : « Je suis fille d'un tel et autrefois femme d'un tel, et maintenant servante de Jésus-Christ. N'allez donc pas me mépriser à cause de l'état dans lequel vous me voyez pour le moment : il m'est aisé de me relever si je veux; vous ne pouvez ni

m'épouvanter ni me rien faire perdre de ma fortune. Je vous avertis de tout cela afin que vous ne tombiez point par ignorance dans quelque faute qui vous mettrait en péril. » Le gouverneur, effrayé à son tour, lui fit des excuses, lui rendit les honneurs qui lui étaient dus, et donna ordre qu'on la laissât approcher des exilés autant qu'elle voudrait.

Ruffin accompagna Mélanie dans ce voyage, l'instruisant par ses discours, et la confirmant de plus en plus dans le désir de n'appartenir qu'au Seigneur, et de se préparer par une vie sainte et mortifiée une autre vie bien préférable qui n'aurait point de terme. Ils vinrent ensemble à Jérusalem, et, comme leur piété y trouvait un aliment journalier plus qu'en aucun autre lieu, ils y demeurèrent vingt-cinq ans, assistant les étrangers qui venaient de toutes parts, particulièrement les évêques, les moines et les vierges. Ils y furent en

correspondance avec saint Jérôme, l'illustre docteur, dont nous parlerons bientôt, et qui vivait aussi en Palestine dans une sévère retraite.

En 403, Mélanie désira revoir sa patrie et partit pour Rome. Le sujet de son retour était qu'elle avait appris que sa petite-fille, qui avait nom comme elle Mélanie, voulait renoncer au monde : elle craignait que cette jeune femme, mariée depuis peu, ne se laissât séduire par les hérétiques, et ne tombât dans quelque erreur contre la foi ou dans la corruption des mœurs. Elle s'embarqua donc à Césarée, étant âgée de soixante-deux ans, et, après une navigation de vingt jours, le même temps qu'il faudrait aujourd'hui pour aller à l'extrémité de l'Amérique, elle aborda en Italie, au port de Naples. Elle alla à Nôle voir son parent saint Paulin, qui vit avec une grande joie l'humilité de celle qui avait tenu un si haut rang dans le monde, et qui ne s'en

souvenait que pour donner des exemples plus frappants d'abnégation et de charité. Elle était montée sur un petit cheval qui ne valait pas un âne, vêtue d'un méchant habit noir, mais suivie de ses enfants et de ses petits-enfants, qui tenaient à Rome les premières places, et qui étaient venus au-devant d'elle jusqu'à Naples avec une suite nombreuse. Ils remplissaient la voie Appienne et la faisaient briller des ornements de leurs chevaux et de leurs chariots dorés. La pourpre et la soie qu'ils portaient relevaient la pauvreté de la sainte veuve, dont ils s'estimaient heureux de toucher les haillons [1].

Saint Paulin les reçut dans son petit logis, où il n'y avait qu'une chambre haute et une galerie qui communiquait aux cellules des hôtes. Il trouva toutefois de quoi loger toute cette compagnie. Tandis que

[1] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. XXIe, n° 31.

les jeunes gens et les vierges que l'évêque instruisait dans la loi de Dieu chantaient les louanges divines dans l'église de Saint-Félix, cette nombreuse suite de séculiers demeurait dans un silence respectueux. Saint Paulin lut à sainte Mélanie la vie de saint Martin, qui venait d'être publiée par un écrivain de mérite, Sulpice-Sévère, sachant bien que rien ne lui pouvait être plus agréable que de telles histoires. C'est, en effet, la plus douce récréation des âmes ferventes que de s'édifier en lisant et en méditant fréquemment les vies des saints, où l'on trouve des leçons et des modèles pour toutes les situations. Mélanie fit présent au saint d'une petite particule du bois de la vraie croix, qu'elle avait reçue de l'évêque de Jérusalem ; et l'on raconte que saint Paulin s'en servit un jour pour arrêter le feu qui, ayant pris à une grange pleine de foin, menaçait de consumer son humble habitation. Paulin, lui aussi,

avait été puissamment riche ; il s'était dépouillé de tout pour suivre Jésus-Christ pauvre, et se sanctifier plus facilement.

Mélanie éprouva une grande joie en embrassant l'enfant qui voulait marcher sur ses traces. Après avoir pris les dispositions convenables, elle retourna à Jérusalem, et y mourut quarante jours après son arrivée, en 410, étant remplie de mérites et de bonnes œuvres. Elle avait distribué aux pauvres ce qui lui restait d'argent et s'était renfermée dans un monastère. Quant au prêtre Ruffin, il venait de mourir en Sicile.

La jeune Mélanie eut le bonheur de devenir sainte elle-même en suivant les exemples de sa grand'mère. On l'avait, selon l'usage du temps dans les familles princières, mariée dès l'âge de treize ans à un grand de Rome appelé Pinien. Ce n'est pas qu'elle l'eût désiré ; au contraire, élevée chrétiennement par son père Publi-

cola et instruite du genre de vie choisi par son aïeule, elle eût souhaité l'imiter dans sa retraite, afin de se consacrer tout entière à DIEU seul. Elle eut de son mariage plusieurs enfants, qu'elle perdit en bas âge. Ce lui fut un motif de plus de se croire destinée à quitter le monde. Elle fit part de ses idées à son mari Pinien, qui, étant lui-même rempli de piété, les approuva et consentit à s'y associer. Ils commencèrent à ne plus se considérer que comme frère et sœur, et à prier plus fréquemment ensemble. Ce fut à cette nouvelle que sainte Mélanie accourut de Jérusalem, comme nous l'avons dit. Elle avait craint un de ces mouvements de zèle qui ne durent pas, et qui laissent après eux un grand découragement dans l'âme ; mais, quand elle vit que rien n'était plus sérieux, que la grâce divine était manifestement le moteur de cette sainte détermination, elle en bénit le ciel et s'attacha uniquement à prémunir ses

petits-enfants contre les hérésies qui désolaient l'Église, le démon continuant par cette voie les persécutions qu'il ne pouvait plus rendre sanglantes. Pinien et Mélanie, qui avaient une fortune colossale, une de ces fortunes comme on n'en vit que dans l'Empire Romain et qui se comptaient par d'immenses propriétés en Espagne, dans les Gaules, en Afrique, en Italie, en Orient, vendirent tout cela et en distribuèrent le prix aux indigents. Puis, avec quelques autres personnes qu'ils avaient gagnées, ils retournèrent à Nôle, où saint Paulin fut inondé de joie de les voir dans ces dispositions, et les confirma de toute son âme dans leur propos héroïque.

Toutefois, Pinien et Mélanie se réservèrent quelques ressources, afin de n'être pas dans l'absolue impossibilité de faire des aumônes. Le christianisme, à cette époque, n'avait pas encore assez pénétré la société pour y faire abolir l'esclavage ;

cette réforme, la plus étonnante de toutes, ne devait se faire que peu à peu. Déjà cependant elle s'étendait à Rome, favorisée par les Souverains-Pontifes et par le clergé. Mélanie la jeune et son mari affranchirent huit mille esclaves qui leur appartenaient. Ils auraient donné la liberté à tous les autres ; mais ceux-ci ne voulurent point l'accepter, et, satisfaits d'appartenir à de si bons maîtres, ils demandèrent comme une faveur d'être conservés dans leur état. Mélanie les laissa à son frère, en lui recommandant de les traiter avec la douceur qui convient à des chrétiens. Ce que les deux époux avaient de plus précieux fut destiné au service de l'Église et des saints autels.

Ils passèrent d'abord quelque temps à la campagne, en Italie, loin du bruit de cette capitale tumultueuse où le recueillement était si difficile et la dissipation si universelle. Ils employaient leur temps à prier,

à lire l'Écriture-Sainte où ils trouvaient un aliment inépuisable, à visiter les pauvres et les malades : ils avaient appris dans l'Évangile que la foi se montre surtout par la charité. Ils passèrent ensuite en Afrique. Après avoir fait un court séjour à Carthage, ils allèrent vivre à Tagaste sous la conduite de saint Alypius, évêque de cette ville. Dans un voyage qu'ils firent à Hippone pour voir l'illustre saint Augustin, la lumière du monde chrétien et l'un des plus puissants génies qui aient honoré l'humanité et l'Église, le peuple se saisit de Pinien, dont il avait entendu célébrer les vertus, et demanda qu'il fût ordonné prêtre, assurant à saint Augustin qu'un pareil ministre des choses saintes trouverait aisément le chemin de tous les cœurs et y produirait d'admirables fruits. L'humilité de Pinien fut alarmée d'un honneur qu'il mettait à bon droit au-dessus de tous ceux de la terre : il refusa énergique-

ment de se laisser imposer les mains ; et comme le peuple insistait avec de grands cris, il ne put s'échapper qu'en promettant que, si jamais il recevait les ordres, il s'attacherait au service de l'Église d'Hippone, où on lui voulait tant de bien.

Nos deux saints vécurent à Tagaste dans une étroite pauvreté, pendant sept années. Mélanie s'accoutuma tellement à la pratique du jeûne, que souvent elle ne mangeait qu'une fois la semaine : ce qui se comprend mieux dans un pays chaud comme l'Afrique, quoique cette mortification soit encore extrême. Du pain et de l'eau faisaient la nourriture ordinaire de celle qui s'était assise aux tables les plus recherchés de l'Empire ; ce n'était que dans les occasions solennelles qu'elle y ajoutait un peu d'huile en guise de beurre. Nous avons dit que plusieurs personnes étaient venues avec Pinien et sa femme ; tous ensemble formaient donc une sorte

de communauté où la régularité se démentait d'autant moins qu'aucun vœu, aucun lien n'en rendait l'observation obligatoire, et que le seul amour de Dieu inspirait en cela les pieux solitaires. Ils avaient adopté chacun un travail en rapport avec leurs facultés et leurs goûts : les uns copiaient les saints Livres, ce qui était capital dans un temps où l'imprimerie n'était pas inventée; les autres faisaient des lectures à haute voix ; ceux-ci veillaient à la propreté de la maison, ceux-là allaient acheter en ville les objets indispensables à la vie ; Pinien avait choisi pour sa part la culture du jardin, et il s'acquittait de ce nouveau devoir avec autant de zèle que de bonheur. Il remerciait Dieu de lui avoir donné une sainte pour épouse et pour guide dans le chemin du salut.

En 417, ils eurent la pensée de visiter à leur tour les lieux saints, pèlerinage bien commun à cette époque, et qui, grâces au

Seigneur, redevient en honneur de nos jours. C'est pourquoi ils quittèrent l'Afrique cette année-là, et se rendirent à Jérusalem, où ils continuèrent le même genre de vie. Leur ferveur était si grande, que tout ce qu'ils faisaient pour Dieu leur semblait insuffisant et qu'ils redoutaient les jugements divins. Quelle leçon pour nous !

Pinien mourut en 435. Mélanie lui survécut quatre ans. Elle se retira dans un monastère qu'elle avait fait bâtir, et dont on l'élut abbesse contre sa volonté.

Le zèle dont fut dévorée la sainte veuve la porta à se rendre à Constantinople, où elle avait un oncle païen, du nom de Volusien, qu'elle désirait ardemment de gagner à Notre-Seigneur. Elle eut la consolation de le voir recevoir le baptême et mourir dans de vifs sentiments de piété. C'est ainsi que, quand on aime Dieu, on travaille, autant qu'il est possible, à le faire aimer des autres et à étendre le règne de

la vérité. Est-ce que le feu ne cherche pas toujours à brûler? et qu'est-ce que l'amour de DIEU, sinon un feu allumé dans l'âme par le SAINT-ESPRIT ?

De retour en Palestine, Mélanie alla passer le jour de Noël à Bethléem, pour rentrer aussitôt après dans son couvent. Étant tombée malade, elle annonça à ceux qui étaient avec elle que sa dernière heure approchait; et, le bruit s'en étant répandu, comme tous honoraient sa vertu, un grand nombre de moines et de personnes pieuses vinrent la visiter. Tous fondaient en larmes autour de son lit; mais elle les consolait, les exhortant à se consacrer de plus en plus au Maître souverain qui sait si bien récompenser ses serviteurs. Rien n'est éloquent comme les prédications de la mort, et, quand elles sortent d'une bouche sanctifiée, elles portent avec elles une vertu particulière. Mélanie expira le 31 décembre 439, dans la

cinquante-septième année de son âge, et l'on commença dès-lors à l'invoquer comme une amie du Seigneur puissante en intercession.

SAINTE PAULE

(IVe siècle. — 26 janvier.)

A peu près à la même époque où vivaient les saintes Mélanie, une autre illustre veuve, également de Rome, répandait dans tout le monde chrétien la bonne odeur des plus rares vertus. Elle s'appelait Paule. Sa famille, grecque d'origine, comptait de plus parmi ses aïeux les noms les plus illustres de l'histoire Romaine, les Scipions, les Gracques, Paul-Émile. Elle possédait des richesses considérables. A ce moment où l'Évangile avait prouvé sa divinité par trois siècles de persécutions et de martyre, Dieu appelait à l'Église, à la suite des pauvres, les grands et les riches, et ils accouraient en foule. Paule fut mariée de bonne heure; elle épousa Toxotius,

de la famille Julia, qu'on prétendait descendre d'Énée, le fondateur du peuple latin. Les deux époux étaient également pénétrés des devoirs qu'impose le christianisme, et s'y montraient scrupuleusement fidèles. Ils eurent quatre filles et un fils. Toutefois, Paule ne tendait pas encore à la perfection : engagée dans le monde où tout lui souriait, elle avait laissé envahir son cœur par la vanité ; elle ressemblait à quantité de dames de nos jours, qui ont un pied dans le ciel et un autre près de l'enfer, désireuses sans doute de faire leur salut, mais sans qu'il en coûte trop à la nature. DIEU, qui la voulait à lui tout entière et qui avait sur elle de grands desseins, la visita comme il visite ses amis, par la tribulation. Elle perdit son mari lorsqu'elle n'avait encore que vingt-deux ans.

Ce coup affreux, auquel rien ne l'avait préparée, produisit en elle une révolution soudaine : il lui sembla qu'un voile était

ôté de devant ses yeux, et elle aperçut distinctement la caducité des espérances humaines ; la grâce du Seigneur l'illumina en même temps : en sorte qu'elle se trouva toute transformée. Une sainte veuve de ses amies, Marcelle, qui menait dans Rome une vie de pénitence, lui apporta à la fois des consolations et des encouragements. « Pourquoi, lui disait-elle, nous révolterions-nous contre la volonté du Ciel ? Non-seulement nous n'y gagnerions rien pour l'objet même de nos plaintes, mais nous y perdrions une occasion précieuse d'acquérir de grands mérites. Vous vous étiez bercée d'un avenir long et heureux selon la chair, malgré la voix intérieure qui nous crie qu'ici nous sommes en pèlerinage : c'était un dangereux sommeil, dont Jésus-Christ, qui vous aime, vous a tirée brusquement. Adorez-le, comprenez cette instruction, et donnez-vous à lui seul, sans songer à un nouvel établissement dans le

monde. Vous pourrez vivre dans une douce et sainte retraite, tout en vous occupant de vos enfants, qui ont droit à vos soins les plus tendres. »

Paule était digne d'entendre un pareil langage. Elle leva aussitôt, pour employer une expression des SS. Pères, l'étendard de la Croix, et se mit à marcher sur les traces du Sauveur, sans plus de souci de la terre et de ses inutiles amusements. Heureuses les âmes qui savent ainsi mettre à profit la tribulation, et qui n'en dissipent point le trésor par des gémissements superflus et un coupable abattement ! Dès ce moment, afin de se séparer de plus en plus de tout ce qui pouvait la rattacher au monde, Paule ne voulut plus vivre particulièrement avec aucun homme ni manger avec lui à la même table, quelque réputation de vertu qu'il pût avoir, pas même avec les saints évêques qui la dirigeaient dans les voies de DIEU. Sa manière de

vivre était des plus austères : elle s'interdit absolument l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du miel et du vin ; seulement, les jours de fêtes, elle assaisonnait avec un peu d'huile ce qui servait à sa nourriture. Elle se condamna, en punition de son ancienne délicatesse, à coucher sur la terre, qu'elle couvrait d'un cilice. On sait que le cilice est un sarreau d'étoffe grossière, ordinairement en poil de chèvre, en crin de cheval, ou fait de tout autre poil rude et piquant, que l'on porte sur la peau par mortification. Elle travaillait sans cesse à dompter son corps par des jeûnes rigoureux. Dieu était devenu l'unique objet de ses pensées et de ses désirs ; elle s'unissait de plus en plus à lui par de pieuses lectures et par l'exercice d'une continuelle prière. Persuadée que les communications fréquentes avec le monde entraînent peu à peu la ruine du recueillement de l'âme, si essentiel dans la vie

chrétienne, elle renonça à toutes les visites, ce qui ne pouvait paraître extraordinaire dans une veuve si affligée. Toutefois, elle avait su apprécier combien la conversation des personnes pieuses donne de force à l'âme, et elle avait quelques amies avec lesquelles elle s'entretenait des choses spirituelles ; toutes ensemble s'animaient mutuellement à mieux faire de jour en jour. Elle employait aux aumônes non-seulement ce quelle retranchait de son ancienne dépense, mais encore toute la partie de son bien dont elle pouvait disposer. Les pauvres n'avaient pas besoin de solliciter sa charité, et elle se fût reproché qu'une autre main que la sienne eût soulagé leur misère. « La plus riche succession que je puisse laisser à mes enfants, disait-elle, c'est de leur assurer par mes aumônes les bénédictions du Ciel. » Est-il besoin de dire comment elle fuyait le faste des habits et toutes ces recherches de la va-

nité qui ordinairement survivent à tout dans la femme ?

Une nouvelle épreuve vint atteindre cette âme qui ne vivait plus qu'en Dieu. Sa fille aînée, nommée Blésile, avait épousé un jeune seigneur qui la laissa veuve au bout de quelques mois d'union. Blésile, touchée des exemples de sa mère, s'était résolue à vivre, comme elle, dans une retraite absolue, lorsqu'elle fut enlevée par la mort. Paule, vivement émue de cette perte, s'abandonna à la douleur la plus amère. Ce fut alors que saint Jérôme lui écrivit une de ses plus belles lettres, que l'on conserve encore dans les œuvres de cet illustre docteur de l'Église. — « Votre fille, lui dit-il, » est morte dans la ferveur de la résolution » qu'elle avait prise de se consacrer à » Dieu ; il y avait plus de quatre mois » qu'elle purifiait son âme par la pénitence. » Quoi ! n'avez-vous donc point peur que » le Sauveur ne vous dise : *Paule, pourquoi*

» *vous fâchez-vous de ce que votre fille est* » *devenue la mienne* ? Vos larmes sont une » révolte contre la Providence; elles l'ou- » tragent. Je sais qu'une mère peut don- » ner quelque chose à la nature; mais une » douleur excessive déshonore la religion » et fait décrier la vie monastique. Blésile » elle-même s'afflige, autant que peut le » permettre son heureux état, de vous voir » offenser Jésus-Christ. Ne m'enviez pas » ma gloire, vous crie-t-elle du haut du » Ciel : je suis ici avec la Mère de Dieu et » dans la compagnie des anges et des » saints. Vous pleurez de ce que j'ai quitté » le monde, et moi j'ai compassion de » votre exil, où vous êtes exposée à tant de » dangers. »

Saint Jérôme, que nous trouvons pour la seconde fois dans cet ouvrage, mérite à bien des titres d'être regardé comme le plus savant des Pères de l'Église latine. Né en 331, il était venu de bonne heure faire

ses études à Rome, où il avait eu des succès étonnants, que jamais l'orgueil ne vint corrompre. Tout jeune encore, il aimait, les dimanches et les jours de fêtes, à visiter avec quelques amis les catacombes, ces souterrains si intéressants pour la piété, où les premiers chrétiens avaient cherché un asile contre les persécutions, et où l'on conservait les corps des martyrs. Cette ferveur ne dura pas toujours, et Jérôme dut à de mauvaises fréquentations, dont il ne s'était pas assez attentivement gardé, un moment d'égarement qu'il pleura tout le reste de sa vie. Il se mit à voyager pour se perfectionner dans les sciences. Étant arrivé à Trèves, ville qui fait aujourd'hui partie de la Prusse Rhénane, il revint à lui, déplora sa misère spirituelle et prit la résolution de ne point se marier; en même temps, il dirigea principalement ses études du côté des matières ecclésiastiques. Il revint en Italie et s'y retira dans

un monastère, puis se fixa de nouveau à Rome du temps du saint pape Damase. Ce ne fut pas pour longtemps. Bientôt il se retira en Orient, y parcourut les différents monastères, afin de s'édifier, et se fixa à Bethléhem, où il vécut dans une solitude complète, s'occupant toujours de ses études chéries et correspondant avec ce qu'il y avait de plus illustre dans l'Empire Romain. Il fut ordonné prêtre, mais sans être attaché à aucune église particulière. Sa science de la perfection évangélique, et les lumières extraordinaires que Dieu lui donnait pour la direction des âmes, le faisaient consulter de tous les côtés, et le Souverain-Pontife lui-même eut plusieurs fois recours à lui. Sainte Paule l'avait connu pendant son séjour à Rome, et lui avait même donné quelque temps l'hospitalité.

La sainte veuve eut encore une autre perte à déplorer. Pauline, sa seconde

fille, qui avait épousé saint Pammachius, mourut toute jeune. Pour Eustochie, la troisième, elle resta vierge et ne quitta jamais sa mère.

Quel que soit le recueillement intérieur, il ne peut être si parfait que le tumulte d'une grande ville ne le trouble quelquefois. Paule était fatiguée de Rome; comme tous les saints de cette glorieuse époque de l'Église, elle aspirait à trouver un désert où rien ne se plaçât entre DIEU et elle. Après de longues réflexions, elle tourna ses regards vers l'Orient, où florissaient tant de vertus, et, après avoir dit adieu à sa maison, à ses biens, à ses amis, à deux de ses enfants qui pouvaient désormais se passer de ses soins, elle s'embarqua avec sa fille Eustochie et très-peu de domestiques. Elle s'arrêta d'abord à l'île Pontia, sur les côtes d'Italie, pour visiter les cellules où sainte Domitille avait passé son exil sous l'empereur Domitien,

trois cents ans auparavant. Ensuite elle aborda en Chypre, où elle se jeta aux pieds de S. Épiphane, qui la retint dix jours pour la faire reposer. Mais elle employa ce temps à visiter tous les monastères du pays, et à y distribuer des aumônes aux solitaires nombreux que la vertu du saint évêque y avait attirés de toute part. De là elle passa à Antioche, où elle fut un peu arrêtée par l'évêque Paulin, mais elle en partit au milieu de l'hiver, montée sur un âne, au lieu d'être portée par ses ennuques, comme elle avait accoutumé. Elle traversa la Syrie et vint à Sidon, près de laquelle elle s'arrêta; elle entra dans la petite tour d'Élie. A Césarée, elle vit la maison du centenier Corneille, le premier des païens qui se fit chrétien à la prédication de saint Pierre, changée en église; la maison de saint Philippe et les chambres de ses quatre filles, qui furent vierges et prophétesses. Le gou-

verneur de la Palestine, qui connaissait la famille de sainte Paule, envoya des officiers pour lui préparer d'avance un palais ; mais elle préféra une pauvre cellule. Elle visita tous les saints lieux avec une telle dévotion, qu'elle ne pouvait quitter les premiers que par l'empressement de voir les autres. Prosternée devant la croix, elle y adorait le Sauveur comme si elle l'y eût vu attaché. Au Saint-Sépulcre, elle baisait la pierre que l'ange avait ôtée pour l'ouvrir, et encore plus le lieu où le corps du Seigneur avait reposé. Au mont de Sion, on lui montra la colonne où il avait été attaché pendant la flagellation, encore teinte de son sang et soutenant alors la galerie d'une église. On lui montra l'endroit où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres au jour de la Pentecôte. — Après avoir distribué des aumônes à Jérusalem, elle prit le chemin de Bethléem, et vit en passant le sépulcre

de Rachel. Étant entrée dans la caverne de la nativité, elle croyait y voir l'Enfant Jésus adoré par les bergers et par les mages. « Quel bonheur, s'écriait-elle, pour une misérable pécheresse comme moi, de pouvoir baiser la crèche où mon Seigneur, caché sous la forme d'un enfant, a bien voulu pleurer pour moi ! Pourrais-je fixer ma demeure ailleurs que dans le pays que mon Sauveur a choisi ? » Elle visita aussi la tour d'Ader ou du Troupeau, et tous les autres lieux célèbres de la Palestine. Elle vit entre autres, à Bethphagé, le sépulcre de Lazare et la maison de Marthe et de Marie. Sur le mont d'Éphraïm, elle révéra le tombeau de Josué et du pontife Éléazar. A Sichar, elle entra dans l'église bâtie sur le puits de Jacob, où le Sauveur parla à la Samaritaine. Puis elle vit les sépulcres des douze patriarches, et à Sébaste ou Samarie ceux des prophètes Élisée et Abdias, et surtout celui de

saint Jean-Baptiste, où elle fut épouvantée des effets du démon sur les possédés qu'on y amenait pour être délivrés. Elle vit à Morasthi une église où avait été autrefois le sépulcre du prophète Michée. C'est saint Jérôme qui a décrit ce voyage de sainte Paule ; il nous apprend par ce récit quels étaient les vestiges de l'antiquité sacrée que l'on montrait de son temps en Palestine.

Paule, toujours accompagnée d'Eustochie, passa ensuite en Égypte. Elle vint à Alexandrie, puis au désert de Nitrie, où l'évêque Isidore, qui avait confessé la foi au péril de sa vie en présence des persécuteurs, vint au-devant d'elle, avec des troupes innombrables de moines, dont plusieurs étaient prêtres ou diacres. Elle visita les plus fameux solitaires, entra dans leurs cellules, se prosterna à leurs pieds, et elle serait volontiers demeurée dans ce désert avec sa fille si elle n'en eût été re-

tirée par l'amour des saints lieux. Elle revint donc promptement en Palestine, et s'établit à Béthléem, où elle pouvait recevoir la direction et les conseils de saint Jérôme. Elle y occupait un logement fort pauvre, où le strict nécessaire était seul admis, et ce nécessaire se réduisait à bien peu de chose. Plus on s'élève aux choses du ciel, plus on se sent dégagé d'une foule de besoins qui paraissent pressants aux gens du monde. Trois ans après, elle fit bâtir à ses frais un monastère d'hommes, dont la conduite fut confiée à saint Jérôme; puis trois couvents de femmes, qui ne faisaient, à proprement parler, qu'une même maison; toutes les sœurs s'assemblaient dans une chapelle commune pour l'office du jour et de la nuit. Quel spectacle, pour les anges et pour les hommes, que ces nombreuses et ferventes familles de saints, qui avançaient chaque jour dans l'amour de Dieu et qui combat-

taient avec tant de succès toutes les passions les plus chères au cœur humain ! Hélas ! les lieux témoins de cette ferveur sont aujourd'hui aux mains des infidèles et des hérétiques, et une désolation nouvelle, pire que celle dont parle Jérémie, pèse sur le sol sanctifié par les pas, les prédications et les souffrances de Jésus, de Marie et des Apôtres !

Chaque sœur, dans les maisons de Paule, devait savoir par cœur les cent-cinquante psaumes de David, que l'on chantait tous les jours aux différents offices. La règle était d'ailleurs fort austère. Les jeûnes, dit Alban Butler, étaient fréquents et rigoureux ; les saintes femmes ne se servaient point de linge et portaient un habit uniforme qu'elles se faisaient elles-mêmes. Elles observaient une clôture si exacte, qu'aucun homme ne pouvait passer la porte du monastère. Paule les conduisait avec une charité et une prudence admirables, et

leur donnait l'exemple de toutes les vertus de leur état. Elle se trouvait la première aux différents exercices de la communauté. On l'eût prise pour la dernière des sœurs, en la voyant occupée aux plus bas offices de la maison ; cela n'empêchait pas qu'elle ne maintînt la règle dans toute sa sévérité. Elle était inflexible sur l'affectation dans les habits, sur la violation du silence et sur le défaut de douceur dans le caractère. Celles qui tombaient dans ces fautes étaient séquestrées de la communauté, occupaient la dernière place, priaient à la porte et mangeaient seules pendant quelque temps. La sainte abbesse avait beaucoup de complaisance pour les infirmes ; quelquefois elle leur permettait de manger de la viande, et leur accordait d'autres adoucissements qu'elle se refusait à elle-même. Elle avait un grand amour pour la pauvreté, et cet amour se manifesta jusque dans les Églises qu'elle fit bâtir : elle voulut qu'elles

fussent basses et sans ornements recherchés. Elle disait à ce sujet que l'argent est bien mieux employé à soulager les membres vivants de Jésus-Christ qu'à décorer les temples matériels.

Toutefois, elle ne prétendait point par-là donner une leçon à l'Église, qui a toujours aimé les temples magnifiques et somptueux. Ce qui convient à des religieux ne saurait devenir la loi générale. Elle savait avec quel soin Dieu a décrit lui-même, dans l'Écriture-Sainte, les riches ornements du Temple, et comment il a béni Salomon pour lui avoir élevé un édifice splendide. Sans doute il faut songer avant tout aux pauvres ; mais c'est précisément dans les églises qu'on plaide la cause des pauvres, qu'on prend la résolution de les soulager, qu'on se trouve côte à côte avec eux. Combien de personnes du monde qui viennent à l'église parce qu'elles y voient de magnifiques cérémonies, qui y donnent

pour les malheureux, et qui sans cela ne penseraient jamais à la bienfaisance ! D'ailleurs, je le demande, à qui donc les hommes élèveront-ils de grands monuments, à qui consacreront-ils l'art et ses œuvres, si ce n'est au Seigneur ? L'art appartient à DIEU comme tout le reste : il faut donc le consacrer à DIEU. « L'art, dit ici Lacordaire, n'étant, comme la parole et » l'Écriture, que l'expression du vrai et du » beau, a droit d'être cultivé par tous ceux » qui s'occupent d'élever l'âme de leurs » semblables à la contemplation de l'invisible, et DIEU lui-même, en même temps » qu'il donnait à Moïse les tables de la loi, » lui montrait sur le Sinaï la forme du » Tabernacle et de l'Arche sainte. C'était » nous apprendre que l'architecte des mondes est l'artiste par excellence, et que » plus l'homme reçoit de son esprit, plus » il est capable et digne d'aspirer lui-même aux saintes fonctions de l'art. Les

» religieux du moyen-âge n'ignoraient pas » cette vérité. Les cloîtres cachaient des » architectes, des sculpteurs, des peintres, » des musiciens, de la même manière » qu'il s'y formait des écrivains et des ora- » teurs. Le chrétien, en entrant sous le » doux ombragé de leurs voûtes, offrait à » DIEU, avec son âme et son corps, le ta- » lent qu'il avait reçu de lui, et, quel que » fût ce talent, il ne manquait pas de pré- » décesseurs et de maîtres. Près de l'autel » tous les frères se ressemblaient par la » prière ; rentrés dans leurs cellules, le » prisme était décomposé, et chacun d'eux » exprimait à sa manière un rayon de la » beauté divine. O temps fortunés ! para- » dis terrestres détruits par le despotisme » et la barbarie !.. » — Ces réflexions ne sont pas inutiles, dans un temps comme le nôtre, où l'on voit des esprits chagrins et pharisaïques se récrier contre les nobles fondations de la charité chrétienne et ré-

péter avec Judas : *Pourquoi donc cette perte? on aurait pu vendre tout ceci et en donner le prix aux pauvres...* Heureusement que Notre-Seigneur a répondu pour toujours à ces plaintes insensées et injustes.

Sainte Paule avait une si haute idée de la fidélité que l'on doit à Dieu, qu'elle ne pouvait se consoler des moindres imperfections qu'elle découvrait en elle ou dans ses sœurs, et, à voir l'amertume avec laquelle elle pleurait les plus petites fautes, les personnes qui ne l'auraient pas connue l'eûssent crue coupable de crimes énormes. Quand l'âme est devenue un pur miroir qui reflète la sainteté divine, elle gémit du moindre souffle mondain qui ternit son poli spirituel. Paule avait une dévotion singulière à la pratique du signe de la croix, et elle ne croyait point, comme les pauvres protestants, que ce fût une superstition de tracer sur son front et sur son cœur l'image de l'instrument par lequel nous

avons été rachetés. Ceci prouve, de plus, combien cette pratique est ancienne dans l'Église, et combien les hérétiques ont tort de l'appeler une invention nouvelle. Lorsque le chagrin d'avoir perdu ses enfants se réveillait dans le cœur de Paule et lu apportait des tentations de découragement, elle se munissait aussitôt du signe de la croix, et elle y trouvait une force nouvelle pour se soumettre à la divine volonté.

Enfin, le moment arriva où Dieu devait couronner une si sainte et si glorieuse vie. Elle envisagea sa dernière heure sans trembler. Couchée sur son lit de douleur, elle s'entretenait continuellement avec le divin maître de son âme, qui la remplissait de consolations ineffables et d'espérances toutes célestes. Nourrie de la sainte Écriture qu'elle avait méditée depuis tant d'années, elle en repassait dans son esprit les plus beaux textes et répétait surtout les psaumes de David qui expriment le désir d'être

uni à DIEU dans la Jérusalem éternelle. Elle mourut le 26 Janvier 404, après avoir fait le signe de la croix sur sa bouche. Elle était âgé de près de 57 ans, et elle en avait passé vingt à Bethléem. Des évêques la portèrent à l'église sur leurs épaules, d'autres suivaient avec des flambeaux et des cierges, d'autres conduisaient les chœurs qui chantaient les psaumes. Sa vie avait été si édifiante, qu'on n'hésita pas à l'honorer comme une sainte déjà couronnée, et ses dépouilles mortelles furent placées dans l'église même de la grotte de Bethléem. Saint Jérôme fit pour elle une épitaphe que l'on ne peut plus lire sur son tombeau, mais qu'on possède dans les œuvres de ce Père. Plus tard, à l'époque des croisades vraisemblablement, le corps de sainte Paule fut apporté en France, dans la cathédrale de Sens.

Quant à celui qui avait dirigé cette femme héroïque et qui avait si grandement con-

tribué à sa perfection, je veux dire saint Jérôme, il vécut encore seize années, occupé de ses études sur l'Écriture-Sainte et de la direction de plusieurs religieuses, particulièrement d'Eustochie, pour laquelle il a écrit plusieurs lettres, et dans les prières de laquelle il avait beaucoup de confiance, comme on le voit par ce passage : — « Sachant de qui je tiens tous les moments » de ma vie, et que ma mort ne peut être » différée qu'afin que je puisse achever l'ou» vrage que j'avais commencé sur les pro» phètes, je m'applique uniquement à ce » travail : là, comme d'un lieu élevé, je » considère les tempêtes et les naufrages » de ce monde, non sans gémir et sans en » ressentir beaucoup de douleur. Entière» ment désoccupé des choses présentes, je » ne pense qu'aux choses futures, et, sans » me mettre en peine des jugements des » hommes, je n'ai en vue que le terrible ju» gement. O Eustochie, vierge de Jésus-

» Christ, qui m'avez assisté dans ma ma-
» ladie par vos prières, implorez encore
» pour moi la bénédiction divine après ma
» guérison, afin que, conduit par le même
» Esprit qui a fait prédire les choses à
» venir par les prophètes, je puisse entrer
» dans la nuée de leurs prophéties et
» en percer l'obscurité. » — Rome venait d'être saccagée par Alaric, comme nous l'allons voir tout-à-l'heure, et un certain nombre de familles avaient cherché un refuge en Palestine. Jérôme s'appliqua à soulager ces misères inattendues, qui avaient réduit à la mendicité les personnes les plus qualifiées de l'empire. Peu après, les hérétiques pélagiens, irrités de son zèle pour la vérité catholique, envoyèrent une troupe de bandits à Bethléem pour ravager les monastères qui étaient sous sa conduite. Il ne put échapper à leurs mains qu'en se réfugiant à la hâte dans une forteresse. Les bâtiments des monastères

furent réduits en cendres ; les moines et les vierges prirent la fuite. Eustochie et la jeune Paule coururent le plus grand danger : leur habitation devint la proie des flammes, et les personnes qui leur appartenaient souffrirenten leur présence toutes sortes de tourments. Les violences les plus odieuses ont été de tout temps les armes de l'hérésie; elle montre bien par-là qu'elle ne possède point la charité de Jésus-Christ, qu'elle n'est point, par conséquent, la véritable église de Jésus-Christ : car il est écrit : *Le signe auquel on vous reconnaîtra pour mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres.* Cette persécution ayant cessé, le saint reprit ses travaux. Il mourut trois ans après, le 30 septembre 420. Il fut enterré auprès de sainte Paule, dans l'église de la Grotte. Mais le corps a été, depuis, apporté à Rome et déposé dans la merveilleuse église de Sainte-Marie-Ma-

jeure, où l'on conserve aussi les restes de la vraie Crèche.

Eustochie profita admirablement des leçons qu'elle avait reçus d'un si grand maître. Après la mort de sainte Paule, elle fut choisie pour abbesse de son couvent. A la piété et à la mortification elle joignait le zèle pour le travail, qui lui fit étudier et savoir parfaitement la langue hébraïque, pour l'intelligence de la Bible. Elle mourut un an avant saint Jérôme, et est honorée aussi comme sainte le 28 septembre.

J'ai nommé la jeune Paule. C'était la petite-fille de sainte Paule, née de son fils Toxotius qu'elle avait laissé à Rome. Comme elle montrait une grande piété, on l'envoya aussi à Bethléem, où elle marcha courageusement sur les traces de ses nobles et admirables parents. On voit que DIEU avait récompensé l'illustre veuve en lui donnant une famille de saints. Paule la jeune est la

même que sainte *Pauline*, le mot *Pauline* voulant dire précisément *petite Paule*. Elle fut à son tour abbesse de Bethléem et canonisée.

SAINTE MARCELLE

(Ve Siècle. — 31 janvier.)

Déjà nous avons dit un mot de cette sainte veuve, qui eut la gloire de contribuer grandement à la parfaite conversion de sainte Paule. Elle était dirigée aussi par saint Jérôme, qui l'appelle *la gloire des dames romaines.*

Ce que nous aurions à rapporter d'elle ne serait que la répétition des deux vies précédentes; nous nous contenterons donc de très-courts détails. — Marcelle, comme ses pieuses amies, habitait Rome, à l'époque où DIEU avait marqué qu'un grand empire qui s'était enivré pendant trois siècles du sang de ses serviteurs allait tomber sous les coups des nations barbares. Il semblait que ces âmes d'élite, Paule, Eustochie,

Marcelle, Mélanie, voulussent racheter par leurs incomparables vertus les longues iniquités d'une ville qui fut si longtemps le réceptacle de toutes les infamies et le trône par excellence de l'orgueil. Au bout de sept mois de mariage, Marcelle, encore toute jeune, était restée veuve. Elle ne voulut point passer à de secondes noces, quoiqu'il se présentât pour elle des partis aussi honorables que riches et puissants. C'est ainsi qu'un consul, qui comptait dans sa famille l'empereur Gallus, lui offrit sa main et la poursuivit de ses instances. Les gens du monde, toujours occupés de leur fortune terrestre, ne pouvaient concevoir qu'une jeune femme refusât une si brillante occasion de s'établir grandement. Mais, quand Dieu a parlé au cœur, la voix du sang est bien faible, et le Seigneur avait fait entendre à l'oreille de Marcelle ce mot qui a fait tant de héros dans le Christianisme : Sois à moi, et je serai à toi. Elle

consacra donc à Dieu le reste de sa vie, et, pour se sanctifier plus sûrement, elle voulut imiter les solitaires d'Orient, dont les vertus faisaient l'édification de l'univers. Le fond de leur existence était la mortification, le dépouillement entier, l'humilité, l'obéissance. Marcelle ne recula point, elle qui avait été délicatement élevée, devant ces obligations qui font frémir la nature ; elle espéra que Jésus soutiendrait son courage, et on n'espère jamais vainement en Jésus. Plus elle faisait pour Dieu, plus elle voulait faire : semblable à ces terres desséchées qui boivent l'eau du ciel avec plus d'avidité à mesure qu'elle les pénètre davantage. Elle quitta donc ses riches atours pour se revêtir d'habits simples et grossiers ; comme sainte Paule, elle s'interdit l'usage de la viande et du vin, qui échauffent le sang et qui occasionnent au corps bien des révoltes et des tentations. Nous retrouvons chez tous les saints ce

genre de privation. Elle tenait principalement à nourrir son esprit de cet aliment sacré de la vérité qui le soutient et qui seul le rassasie. Elle partagea son temps entre la lecture, la prière et la visite des églises des apôtres et des martyrs ; elle se fit une loi de ne jamais parler seule à aucun homme, dans la crainte que les maximes du monde ne rentrassent en elle par cette voie. Quand on veut fuir le péché, ce sont les occasions qu'il faut éviter principalement, quelque fort que l'on s'imagine être. Plusieurs vierges de qualité, édifiées de ce genre de vie, voulurent se mettre sous sa conduite, et la ville de Rome fut bientôt remplie de maisons où l'on chantait des psaumes, et où l'on pratiquait les conseils évangéliques avec un zèle digne des plus fervents monastères. Tant il vrai qu'une seule âme enflammée de l'amour divin peut faire autour d'elle un bien incalculable. Marcelle, dans tous ses doutes, consultait

saint Jérôme, et nous avons encore les réponses de ce grand docteur dans les onze lettres qu'il lui écrivit. Elle lui envoyait même des présents, dont il la remerciait aussitôt. — « Chacun, lui disait-il, choisit » ce qu'il trouve de mieux pour consoler l'ab- » sence par la communication des cœurs. » Vous m'adressez des présents : je vous » envoie en échange mes remercîments, et » j'y ajoute l'observation qu'il y a dans » chacun de ces objets une mystérieuse » instruction qui convient aux femmes con- » sacrées à Dieu. Le sac rappelle la prière » et le jeûne ; le fauteuil, qu'une vierge ne » doit point courir hors de sa maison ; les » cierges, qu'il faut attendre, la lumière à » la main, l'arrivée de l'Époux ; les coupes » nous parlent de la mortification de la » chair, et nous invitent à nous tenir tou- » jours prêts à verser notre sang pour Jésus- » Christ. Car (suivant l'expresion du pro- » phète royal), *combien est brillant le calice*

» *du Seigneur qui nous enivre!* Quant à ces
» éventails que vous offrez aux dames de
» Bethléem pour éviter les insectes volants
» et les mouches, c'est un spirituel em-
» blême du soin avec lequel le fidèle chré-
» tien repousse les traits de la concupis-
» cence... Vos présents nous conviennent
» donc, et nous y trouvons notre instruc-
» tion... »

Saint Jérôme aurait désiré que Marcelle vînt aussi à Bethléem, s'unir aux autres saints. Il lui écrivit dans ce sens, et il se plaisait à lui décrire leur genre de vie. —
« Maintenant que nous avons passé une
» bonne partie de notre existence à lutter
» contre les flots, que notre navire a été
» battu de la tempête, jeté sur les rochers
» qui brisent, nous cherchons un port dans
» les retraites des champs. Là, nous avons
» pour nourriture du pain et des légumes
» que nos mains ont préparés, nous avons
» du lait : ce sont nos splendeurs rustiques,

» humbles mais innocentes. Nous vivons,
» mais de façon que le sommeil ne nous
» empêche point de prier, et que la satiété
» ne nous empêche point de vaquer à la lec-
» ture. L'été vient-il avec ses chaleurs?
» l'ombre d'un arbre nous offre un abri; en
» automne, l'air plus tempéré, les feuilles
» qui jonchent le sol, nous montrent où il
» faut nous reposer. Au printemps, la
» campagne qui se couvre de fleurs, les oi-
» seaux qui font entendre leurs concerts,
» nous invitent d'une manière tout aimable
» à chanter nous-mêmes les psaumes...
» Que Rome garde donc son tumulte, ses
» jeux, son cirque, ses théâtres, ses désor-
» dres et ses folies. Nous, nous mettons
» notre bonheur à nous attacher au Sei-
» gneur, à placer en DIEU tout notre espoir...
» Et puis, en quels termes vous parlerai-je
» de la Grotte du Sauveur? Et cette Crèche,
» qu'en dirai-je? Mais il vaut mieux me
» taire que de parler de tout cela dans des

» termes impuissants... Oui, c'est dans ce
» petit trou de Bethléem que le créateur
» des cieux est né; c'est ici qu'il a été en-
» veloppé de langes, ici que les pasteurs
» l'ont adoré, ici que l'étoile a conduit les
» mages. Certes, il me le semble, ce lieu
» est plus vénérable que la roche tarpé-
» ienne, qui, frappée plusieurs fois de la
» foudre, apparaît comme un objet déplai-
» sant à Dieu. Ici nous avons la sainte
» église, nous avons les trophées des apô-
» tres et des martyrs, l'adoration sincère
» de Jésus-Christ, la foi des Apôtres que les
» païens ont persécutée. Mais l'ambition, la
» puissance, la magnificence des villes, le
» désir de voir et d'être vu, de saluer et
» d'être salué, les louanges, la médisance,
» les conversations, le concours de la
» multitude, voilà ce qui nous est étran-
» ger et ce que nous ne voulons point ai-
» mer... »

Cependant le flot de l'invasion barbare

avançait en Italie. Alaric, à la tête de ses Visigoths, descendait des Alpes comme une avalanche formidable qui allait tout engloutir. Les villes et les palais tombaient en ruines sur son passage, la désolation marchait à sa suite, et les serviteurs de DIEU étaient épouvantés des crimes commis par cette horde indisciplinée. Rome est assiégée et prise, le 24 août 410, jour de saint Barthélemy. Alaric l'abandonne au pillage, ordonnant toutefois, par respect pour l'apôtre saint Pierre, que son église du Vatican soit un lieu d'asile. Ce fut ce qui empêcha l'entière destruction de Rome ; elle dut encore une fois son salut à la religion : car, comme l'église était grande et, avec les bâtiments qui en dépendaient, occupait beaucoup de place, il s'y sauva tant de gens, qu'ils repeuplèrent la ville. Dans ce saccagement, grand nombre de palais et plusieurs autres édifices publics furent brûlés, quantité de gens tués, plusieurs femmes

outragées, même des vierges consacrées à Dieu. Une femme mariée, d'une excellente beauté et catholique, tomba entre les mains d'un jeune Visigoth arien, qui, voyant qu'elle résistait à son mauvais désir, tira son épée pour lui faire peur, lui effleura la peau et lui mit la gorge en sang. Elle présenta hardiment sa tête à couper. Le barbare, touché de sa vertu, la mena lui-même à l'église de Saint-Pierre, la recommanda aux gardes et leur donna six pièces d'or pour sa nourriture, afin qu'on la rendît à son mari dès qu'on le pourrait.

Un autre Goth, des principaux officiers et chrétiens trouva, dans une petite maison attenante à une église, une vierge consacrée à Dieu et avancée en âge. Il lui demanda honnêtement son or et son argent, et elle lui dit avec fermeté qu'elle en avait un trésor considérable qu'elle allait lui montrer. En effet, elle exposa à ses yeux de si grandes richesses, que le barbare fut

étonné du nombre, du poids et de la beauté de tant de vases, dont il ne savait pas même les noms. — « Ce sont, lui dit-elle, les vases de l'apôtre saint Pierre : prenez-les si vous osez, vous en répondrez : comme je ne puis les défendre, je n'ose les retenir. » Le barbare, touché de respect, l'envoya dire à Alaric, qui commanda qu'aussitôt on reportât tous les vases à la basilique de Saint-Pierre, et que l'on y menât aussi avec respect la vierge sacrée et tous les chrétiens qui se joindraient à elle. Cette maison était assez éloignée de la basilique, en sorte qu'il fallut traverser à peu près toute la ville. Aussi ce transport des vases sacrés fut-il un spectacle et une pompe magnifiques. Ils étaient portés un à un sur la tête découverte, et des deux côtés marchaient des soldats l'épée à la main ; les Romains et les Barbares chantaient ensemble certaines hymnes de l'Église qu'ils savaient par cœur. Les chrétiens

accouraient de tous côtés ; plusieurs païens firent même semblant d'être chrétiens en cette occasion, et, plus il s'amassait ainsi de Romains pour se sauver, plus les barbares s'empressaient à les entourer pour les défendre.

Les Barbares, étant entrés chez sainte Marcelle, lui demandèrent son or et ses richesses cachées. Elle leur dit qu'elle n'en avait point, montrant pour preuve, dit Fleury qui raconte ces détails, la pauvreté de ses habits ; mais ils ne la crurent pas ; ils la tourmentèrent à coups de fouet et de bâton. Elle se jetait à leurs pieds et leur demandait avec larmes de ne point séparer d'elle sa fille Principia, pour laquelle elle craignait l'insulte dont elle-même était à couvert par son âge avancé. Les Barbares en furent touchés, et les conduisirent toutes deux à l'église de Saint-Paul : car Alaric avait ordonné qu'elle servît d'asile aussi bien que celle de Saint-Pierre.

Marcelle remercia Dieu, tout le reste de sa vie, d'avoir sauvé l'honneur de sa fille et de l'avoir elle-même préservée du pillage, grâce à sa pauvreté volontaire.

Elle survécut peu de temps au désastre de sa patrie. Elle mourut, pleine de mérites, entre les bras de sa chère enfant, vers la fin du mois d'août 410, et Dieu la bénit comme il avait béni ses amies Paule et Mélanie, en lui donnant pour héritière de son nom une fille honorée elle-même par l'Église sous le nom de sainte Principie.

SAINTE EUPHRASIE

(Ve Siècle. — 13 mars.)

L'empereur Constantin, après avoir fait triompher le Christianisme et planté la croix au sommet de ce Capitole où les faux dieux étaient adorés depuis tant de siècles, avait transporté sa cour à l'extrémité de l'Europe, dans la ville de Byzance, qu'il avait agrandie et pour ainsi dire entièrement rebâtie, soit qu'il ne pût voir sans chagrin les traces de paganisme qui subsistaient dans Rome, soit que, comme l'ont voulu plusieurs auteurs, il sentît que son pouvoir purement temporel et extérieur s'obscurcissait devant le pouvoir spirituel du Souverain-Pontife qui gouvernait les consciences dans l'univers chrétien. Ses

successeurs avaient continué d'habiter Constantinople. L'un d'eux, Théodore-le-Jeune, qui avait succédé à Arcadius en 408, avait reçu de sa sœur sainte Pulchérie une éducation éminemment pieuse, à laquelle il s'était montré docile : en sorte que sa cour offrait l'exemple d'une régularité parfaite. Or, parmi les seigneurs que leur piété y faisait remarquer, était Antigone, qui occupait une des premières charges de l'empire, et que des liens de parenté unissaient à la personne même de l'empereur. Il avait épousé une jeune fille tout-à-fait digne de lui pour la naissance et pour la vertu. On la nommait *Euphrasie*. DIEU bénit une union formée sous ses auspiçes, et la paix et l'amour mutuel qui régnèrent dès le premier instant entre les religieux époux eurent à la fois leur récompense et un motif nouveau dans la naissance d'une fille qui devait édifier l'Église et être un jour placée sur les autels. L'en-

fant fut aussi appelée Euphrasie, et c'est elle qui porte le nom de *sainte Euphrasie* que nous avons inscrit en tête de cette vie : car, pour la mère, qui fut une sainte veuve, elle n'est pas regardée partout comme véritablement déclarée sainte par l'Église, quoique plusieurs auteurs lui donnent ce titre. Nous avons cru pouvoir nous ranger à leur avis, qui n'est point contraire aux traditions de ces temps reculés.

Les premiers soins des chastes époux furent de remercier le ciel de la fécondité qu'il avait accordée à leur union, et de lui protester qu'ils n'élèveraient leur fille que pour en faire une chrétienne exemplaire au milieu du monde. Ils s'engagèrent ensuite, par un vœu, à passer le reste de leur vie dans la continence, afin de vaquer plus librement aux exercices de la piété, dont ils voulaient faire leur unique occupation.

Le sacrifice qu'ils faisaient si généreusement fut tenu pour agréable par le Seigneur, qui en abrégea la durée en couronnant Antigone un an après. La mort de ce juste tira les larmes des yeux de tous ceux qui y assistèrent ; on voyait sur son visage une telle sérénité, une confiance si douce, qu'il semblait plutôt s'apprêter pour une fête que descendre au tombeau. C'est à ce moment redoutable que l'on juge sainement le monde et tout ce qu'il renferme ; c'est alors que l'on voit où étaient les affections du malade lorsqu'il jouissait de la santé.

Euphrasie donna des larmes sincères au saint compagnon qui l'avait précédée dans l'éternité après l'avoir protégée sur la terre ; mais sa douleur, adoucie par la foi, n'avait rien de ce désespoir excessif et tout humain que l'on rencontre quelquefois dans d'autres personnes même chrétiennes. Elle adora la main divine dont il faut tout

accepter avec reconnaissance, et, comprenant que DIEU la voulait tout entière, elle s'attacha plus que jamais à son vœu de continence. Elle comprenait d'elle-même ce que l'aimable saint François de Sales devait exprimer plus tard si gracieusement : « La vraie veuve est en l'Église une » petite violette de mars, qui répand une » suavité non pareille, par l'odeur de sa » dévotion. » Et ce grand directeur des âmes ajoute ailleurs des remarques non moins touchantes : — « La vraie veuve, » dit-il, se tient presque toujours cachée » sous les larges feuilles de son abjection. » Elle vient dans les lieux frais et non cul- » tivés, ne voulant être pressée de la con- » versation des mondains, pour mieux » conserver la fraîcheur de son cœur » contre toutes les chaleurs que lui pour- » rait apporter le désir des biens, des » honneurs, ou même des amours [1]. »

[1] *Introduct. à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 40.

Saint Chrysostôme dit, de son côté, à une jeune veuve : « Nous admirons et nous » louons celles qui gardent la continence » du vivant de leurs maris : comment ne » pas louer et admirer celles qui conti- » nuent à les aimer ainsi quand ils sont » morts ? Nous disons ces choses, non pour » obliger à fuir les secondes noces ; mais » nous engageons à se contenter des pre- » mières. » Ces réflexions expliquent le goût de tous les saints pour la chasteté, qui est un des plus précieux conseils de l'Évangile, lequel ne regarde pas tout le monde à la vérité, puisqu'il n'est qu'un conseil, mais fait l'honneur de ceux et de celles qui l'embrassent volontairement.

Une personne de la vertu et dans la position d'Euphrasie ne pouvait manquer d'être recherchée pour un nouvel établissement : plusieurs partis très-avantageux lui furent proposés. Elle était d'ailleurs encore fort jeune, et nul n'eût trouvé

mauvais qu'elle formât d'autres liens. Sa foi en avait jugé autrement. A mesure que Dieu l'attirait à lui, elle prenait en dégoût les misérables jouissances de la terre ; elle eût voulu, si son enfant n'avait réclamé ses soins, dire à la société un adieu sans retour. Du moins pouvait-elle s'éloigner d'une capitale bruyante, où sa présence encouragerait toujours quelque prétendant à s'offrir à elle. C'est pourquoi, sans donner avis à personne de son départ, elle s'embarqua pour l'Égypte, où elle avait de riches possessions. Elle fixa sa demeure dans le voisinage d'un monastère composé de cent trente religieuses qui menaient une vie extrêmement édifiante. Nous avons déjà vu combien de vertus florissaient alors dans ce pays, aujourd'hui livré au mahométisme et à l'infidélité. Ces pieuses filles, résolues à soumettre le corps à l'esprit pour empêcher qu'il ne servît trop bien le tentateur, ne se nourrissaient que

d'herbes et de légumes, encore n'en mangeaient-elles qu'après le coucher du soleil, jeûnant ainsi toute l'année. Il y en avait plusieurs qui restaient deux et même trois jours sans rien prendre. Pour se reposer la nuit, après les fatigues et les mortifications de la journée, elles étendaient un cilice sur la terre nue et s'y couchaient, aussi bien l'hiver que l'été. Leur habit était fait d'une étoffe très-pauvre et très-rude. Elles travaillaient des mains, et n'interrompaient presque jamais l'exercice de la prière. Quand elles étaient malades, elles acceptaient la souffrance non-seulement avec résignation, mais avec reconnaissance, se réjouissant d'avoir quelque chose de plus à offrir à Jésus crucifié pour l'expiation de leurs fautes. Il fallait un danger réel pour les déterminer à appeler le médecin, encore ne voulaient-elles user que des remèdes les plus communs.

En un mot, c'était une réunion de

saintes et admirables servantes de Dieu.

Euphrasie, dévorée elle-même de zèle pour sa sanctification, n'avait pas plus tôt découvert une maison si exemplaire, qu'elle avait conçu la pensée de ne plus s'en éloigner. Elle venait souvent trouver les religieuses et s'entretenait avec elles ou assistait à leurs exercices, afin de s'affermir de plus en plus dans le désir de tendre à la perfection. Elle voulut assigner au couvent un revenu annuel fort considérable, sans autre charge que l'obligation de prier Dieu pour le repos de l'âme de son mari ; mais l'abbesse répondit, au nom de toutes ses religieuses, que la communauté ne pouvait rien recevoir. « Nous avons renoncé, dit-elle, à tous les biens et à toutes les commodités du siècle, pour acheter le royaume du ciel. Nous sommes pauvres, et nous désirons mourir dans la pauvreté. » Elle n'accepta qu'un peu d'huile pour l'entretien de la lampe

de l'oratoire, et quelques parfums pour brûler sur l'autel.

Godescard ajoute à ce trait de détachement celui, non moins émouvant, de la consécration à DIEU de la petite Euphrasie, qui avait accompagné sa mère. L'enfant, dit-il, qui n'était encore âgée que de sept ans, se sentait puissamment portée à vivre dans la retraite. Elle en parla à sa mère, et lui demanda comme une faveur la permission de servir DIEU dans le monastère. Celle-ci pleura de joie en considérant ce que la grâce opérait dans sa fille ; elle lui accorda sa demande et la présenta quelque temps après à la supérieure, qui lui mit entre les mains une image de JÉSUS-CHRIST. La petite Euphrasie baisa respectueusement l'image, en disant : « Je fais vœu de me consacrer à JÉSUS-CHRIST pour le reste de ma vie. » Sa mère, l'ayant ensuite menée devant une autre image du Sauveur, y fit la prière suivante, les

mains étendues vers le ciel : « Seigneur » Jésus, recevez cette enfant sous votre » protection : elle n'aime et ne cherche » que vous, c'est donc à vous seul qu'elle » se recommande. » Puis, se tournant vers sa fille, elle lui dit : « Puisse le Seigneur, qui a établi les montagnes sur des fondements inébranlables, vous confirmer toujours dans la crainte de son saint nom ! » A ces mots, elle la remit entre les mains de la supérieure, et sortit du monastère les yeux baignés de larmes.

La piété, qui élève les sentiments naturels de l'âme, ne les détruit pas. Ce fut un cruel déchirement, toutes les mères le comprendront, pour cette jeune veuve, loin de sa patrie, seule au monde, que cette séparation dernière de tout ce qui l'attachait encore à la vie. Ce sacrifice était le plus douloureux qu'elle eût encore fait : mais elle ne le regretta jamais. On voit beaucoup de femmes chrétiennes

dans des dispositions bien différentes. Trop humainement attachées aux enfants que Dieu leur a, non pas donnés, mais confiés pour un temps, elles ne peuvent s'accoutumer à l'idée de leur entrée en religion, et elles en combattent la vocation de toutes les manières possibles, quelquefois même par des tentations et des périls qui blessent ces âmes innocentes. Ah ! sans doute, une vocation doit être sérieusement éprouvée, car c'est une grave et capitale affaire ; mais où a-t-on vu que, sous prétexte d'épreuve, il faille lui donner la mort ? On peut tuer une vocation réelle, à force de la combattre. Et, après tout, c'est donc un grave malheur que l'admission de votre fille dans un couvent, ou de votre fils dans les ordres sacrés ! Quoi ! vous êtes disciples de Jésus-Christ, et ces pensées sont les vôtres ! Cette jeune enfant que vous poussez au mariage, savez-vous donc si elle a la vocation du ma-

riage ? L'union conjugale est-elle donc toujours une chose si heureuse ? Vous y avez donc éprouvé bien des délices, vous, pour y pousser ainsi des âmes qui veulent quelque chose de plus pur et de plus paisible ? Oui, tel est l'empire des idées du monde, disons mieux, de la faiblesse, que ceux même qui n'ont aucune fortune à donner à leurs enfants, qui savent combien de travaux, de privations et de dangers constituera pour eux la pauvreté de la famille, préfèrent les lancer dans ce gouffre, lorsqu'une maison de retraite et de prière, où du moins la pauvreté n'est pas la misère ni les privations de la détresse, leur tend les bras et les appelle. Reconnaissons qu'on ne peut pousser plus loin la folie, ou plutôt la cruauté. Parents aveugles, songez au jugement qui vous attend, qui attend vos enfants ; ayez pitié de vous et d'eux !

Euphrasie chercha dans le cœur de son

Sauveur toute sa consolation, et elle l'y trouva abondante. Elle se dit qu'un jour elle retrouverait sa douce enfant pour ne plus s'en séparer jamais ; que, réunies l'une et l'autre à son mari, après quelques courtes années, elles vivraient dans un éternel embrassement, sous les maternels regards de la divine Marie : et il se fit un grand calme dans son âme. Ah ! si elle avait su la gloire future de sa fille bien-aimée, combien de vierges marcheraient sur ses traces, combien la prendraient pour patronne !

L'héroïque veuve sentait ses forces diminuer. Depuis que le dernier lien avait été brisé, rien ne l'attachait plus à la terre ; son corps s'inclinait de lui-même vers le tombeau, pour que l'âme s'élançât au séjour du repos. Elle voulut, avant de mourir, donner ses dernières instructions à sa fille. « Craignez Dieu, lui dit-elle en » l'embrassant ; honorez vos sœurs et

» vous regardez comme leur servante.
» Ne pensez jamais à ce que vous avez été
» selon le monde, et ne dites jamais en
» vous-même que vous êtes issue du sang
» des empereurs. Soyez humble et pau-
» vre sur la terre, afin que vous méritiez
» de participer à la gloire et aux richesses
» du ciel.» Elle vécut à peine quelques jours après cette exhortation, puis s'endormit de ce sommeil des justes auquel nous sommes tous appelés, mais qu'on ne mérite que par la fidélité.

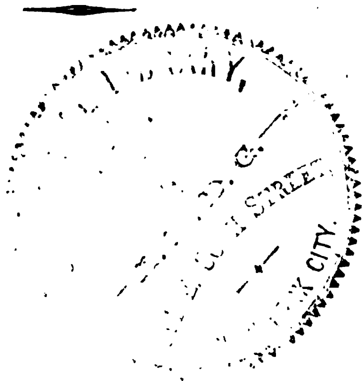
Euphrasie la jeune fut mandée à Constantinople par l'empereur, qui l'avait promise en mariage au fils d'un sénateur. Elle refusa de quitter sa communauté, et écrivit au prince une lettre qui fit l'admiration de toute la cour. On respecta ses désirs, et elle continua à se sanctifier dans sa chère retraite. Ses deux vertus dominantes étaient la mortification et l'humilité : avec l'humilité, quelles vertus ne

règnent pas dans l'âme? Une servante du monastère demanda un jour avec aigreur à Euphrasie pourquoi elle ne mangeait qu'une fois la semaine, et si, par cette singularité, elle voulait se distinguer des autres sœurs, qui n'étaient point capables d'une pareille abstinence. L'humble religieuse répondit qu'elle n'agissait ainsi qu'avec la permission de sa supérieure. La servante, d'un esprit grossier et envieux, la traita d'hypocrite, qui cachait une vanité secrète sous des apparences spécieuses. La sainte, sans rien répliquer, se jeta aux pieds de son injuste accusatrice, lui demanda pardon comme si elle eût été coupable, et la conjura de lui accorder le secours de ses prières.

Elle mourut en 410, n'étant âgée que de trente ans. Sa sainte mère, sans doute, avait obtenu pour elle que le temps de son mortel exil fût abrégé. Elle fut honorée du don des miracles avant et après

sa mort. Mais le plus grand de ces miracles ce fut sans contredit sa glorieuse humilité.

Puissent toutes celles qui portent son doux nom n'être pas indignes d'un pareil honneur ! puissent toutes celles qui l'ont porté être réunies dans l'éternité à la fille et à la mère !



SAINTE CLOTILDE

(VI[e] siècle. — 3 juin.)

La sainte dont nous allons retracer les vertus appartient autant aux ***saintes reines*** qu'aux ***saintes veuves***. Nous lui donnnons place ici parce qu'elle rentre admirablement, grâce aux exemples qu'elle a donnés, dans notre cadre présent. En l'étudiant comme reine, on l'envisagera sous d'autres aspects ; nous voyons ici en elle la pieuse veuve consacrant à Dieu seul les dernières années d'une vie marquée par la tribulation.

« La sagesse et le pouvoir de Dieu, dit le P. Dominique de Jésus (1), n'ont ja-

(1) *La Monarchie sainte, historique, chronologique et généalogique de France*. Clermont, 1670.

mais paru avec plus d'éclat, dans la pensée des Pères, qu'en se servant pour notre réparation des mêmes moyens dont s'était servi notre ennemi pour notre perte. Et l'on sait que notre chute a commencé par la légèreté et la désobéissance d'une femme, que pour cette raison Tertullien appelle de bonne grâce la porte du démon, par laquelle il s'est introduit dans le monde. Mais aussi personne n'ignore qu'une autre femme n'ait par sa foi et son obéissance admirable relevé l'homme plus glorieusement qu'il n'était malheureusement tombé. Ce qui a donné sujet à saint Épiphane et à l'incomparable saint Augustin de faire cette belle antithèse de cette femme malheureuse, qui est Ève, avec cette fortunée qui est MARIE ; que la première a été la source du péché, et l'autre de la grâce ; la première a causé la mort, la seconde a donné la vie ; la première a été la funeste origine de tous les

maux qui nous accablent, et la seconde est le canal heureux et fécond par lequel nous découlent toutes sortes de biens. La Sainte Vierge, qui nous fait part de tous ses priviléges, a bien voulu communiquer à certaines femmes illustres le bonheur qu'elles fissent, à l'endroit de quelques peuples, ce qu'elle avait fait à l'endroit de tout le genre humain ; et que, comme elle avait été cette porte d'or, selon que chante l'Église, par laquelle la lumière évangélique, et l'Auteur même de l'Évangile, était entré au monde, aussi ces femmes d'élite fussent ces portes mille fois fortunées par lesquelles la foi catholique ait été introduite dans certains royaumes. »

Clotilde fut pour la France cette femme prédestinée à une œuvre si sublime. Elle était fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, et avait montré de bonne heure, par son amour pour les choses saintes, ce qu'on pouvait attendre d'elle quand

elle aurait quelque autorité. Son oncle Gondebaud, de qui elle dépendait, avait assassiné le père et la mère de Clotilde pour s'emparer de leur couronne. Un jour, un ambassadeur étranger parut à la cour de Bourgogne, dans un singulier équipage, celui d'un mendiant. Il voulait parler à la jeune fille, étroitement gardée par l'ordre de Gondebaud, et il n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de se glisser parmi les pauvres qu'elle assistait. Cet homme avait nom Aurélien. Comme Clotilde étendait la main pour lui donner une pièce d'argent, le courtisan travesti la prit, et la lui baisa avec une grâce et un respect qui n'est pas ordinaire aux gueux. Clotilde, surprise d'une telle liberté et de la bonne mine de celui qui la prenait, en rougit d'abord, mais dissimula sa surprise prudemment. Arrivée au palais, elle le fit appeler et lui demanda d'où venait cette hardiesse étrange, à laquelle elle ne devait point s'at-

tendre dans leurs positions respectives. Aurélien lui répondit en peu de mots qu'il était un envoyé du roi des Francs, Clovis, qui désirait l'obtenir en mariage, mais qui voulait s'assurer de son consentement avant de demander directement sa main. Cette proposition la jeta dans un étonnement plus grand que celui qu'elle avait eu auparavant, de sorte qu'elle demeura quelques instants sans répondre. S'étant un peu rassurée, elle représenta à Aurélien les difficultés que ferait infailliblement son oncle, qui ne l'avait jamais traitée que comme une prisonnière. Le mystérieux envoyé lui proposa de l'enlever secrètement; mais la sage princesse lui répondit qu'il n'était ni de la grandeur ni de la générosité d'un cœur royal d'agir de cette manière, et qu'elle ne souffrirait jamais qu'on la tirât du palais de son oncle sans son consentement. Aurélien répliqua qu'il se chargeait d'obtenir ce consentement de

Gondebaud, pourvu qu'elle lui donnât le sien. — « Mais quelle apparence, reprit Clotilde, que moi qui suis chrétienne je consente à me marier avec un idolâtre! c'est à quoi je ne puis me résoudre, quelque honneur que je puisse me promettre d'une pareille union. — S'il ne tient qu'à cela, princesse, répondit l'envoyé, je vous donne ma parole de faire changer Clovis de religion et de lui faire embrasser la vôtre. Ce sera un grand bonheur que vous apporterez à la France par ce mariage : car vous la rendrez toute chrétienne. Quand il ne vous en reviendrait que ce seul avantage, n'est-il pas assez puissant pour exciter le zèle que vous avez pour la foi catholique à me donner le consentement que je vous demande? » Clotilde, forcée dans ce dernier retranchement, ne put résister davantage. Elle était trop pieuse et il y allait trop de l'intérêt de Dieu pour qu'elle ne se rendît pas : elle accepta donc

cette alliance, mais à la condition expresse que Clovis s'instruirait pour devenir chrétien.

L'ambassadeur, enchanté du succès de son message, lui donna l'anneau qu'il avait apporté pour marque de l'amitié de Clovis et pour gage de sa fidélité. Puis il reprit le chemin de France, afin de rendre compte à son maître, qui, enflammé plus encore par le récit que lui fit son fidèle serviteur des perfections de la jeune princesse, le renvoya en ambassade solennelle à Gondebaud. Celui-ci se trouva dans une étrange perplexité. Il considérait, d'un côté, la puissance de ce roi victorieux, auquel il ne devait rien refuser, afin de n'attirer point sur lui un ennemi si redoutable; et, de l'autre, comme une mauvaise conscience est toujours sous la tyrannie de la crainte, il appréhendait que cette fille, qu'il avait si maltraitée, dont il avait égorgé les parents, devenant femme d'un



monarque à la fois si valeureux et si puissant, ne le portât à venger les horribles attentats et les fratricides exécrables qu'il avait commis. Les maximes d'État et la crainte de la punition de sa perfidie combattaient puissamment l'esprit de ce barbare. Il chercha mille détours pour éluder l'affaire ; il se servit de mille raisons spécieuses pour renvoyer Aurélien content sans lui rien accorder. Cette alliance, disait-il, était trop relevée pour sa nièce ; elle n'avait jamais prétendu à tant d'honneur ; il y avait aussi un obstacle majeur dans la différence des religions, cela pouvait faire naître entre eux des inimitiés irréconciliables. D'ailleurs, cette affaire était de telle importance, qu'elle méritait bien la convocation de son conseil d'État pour la résoudre, etc.

Aurélien, qui était fort adroit négociateur, répondit à tout avec un merveilleux aplomb. Il assura que l'intention de Clovis

était d'embrasser la foi de Jésus-Christ aussitôt qu'il le pourrait sans soulever contre lui son peuple; et que, quant à la convocation du conseil, il désirerait qu'elle eût lieu au plus tôt, son maître étant décidé à ne le recevoir qu'avec une réponse entièrement favorable. Gondebaud ne pouvait plus rien alléguer. Il promit d'assembler les grands de l'État et de les consulter prochainement. L'habile Aurélien alla auparavant les visiter l'un après l'autre, et obtint d'avance leur adhésion, en sorte que, quand le conseil eut été réuni, il n'y eut qu'une voix pour admettre l'alliance proposée. Gondebaud fut obligé de donner les mains, et l'ambassadeur reçut Clotilde, avec un médiocre équipage, pour la conduire au roi des Francs. Aurélien hâta son départ, de peur que cet esprit artificieux et déloyal ne trouvât quelque nouvelle défaite pour rompre l'arrangement, mais plus encore afin de contenter l'impatience qu'avait

le roi de voir celle qu'on lui avait à bon droit dépeinte comme la plus belle et la plus vertueuse princesse du monde. Il s'en alla donc droit à Soissons, où Clovis l'attendait. On ne peut exprimer avec quelle joie et quelle pompe elle fut reçue; ce n'étaient qu'acclamations, jeux, danses, bénédictions, comme les païens ont coutume de manifester leur joie. Le mariage ne tarda pas à être célébré, au grand contentement du roi.

Clovis cependant ne se pressait point d'accomplir sa promesse relativement à la religion; il remettait toujours à plus tard, alléguant tantôt un prétexte, tantôt un autre. On était à l'année 493. Clotilde ne se rebuta point; elle savait la puissance de la prière et de l'exemple : elle résolut d'employer les deux moyens. Elle se fit dans le palais un petit oratoire, où elle venait souvent épancher devant le Seigneur son ardent désir de la conversion de son mari.

Elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes. Elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes, pour gagner plus facilement son affection ; elle louait tout ce qu'il aimait, et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts.

Combien de femmes changeraient leurs maris, dont elles ont à se plaindre et dont elles désirent la conversion, si elles employaient les mêmes moyens ! Saint François de Sales dit quelque part qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. La

douceur, la patience, la bienveillance, jointes à la prière qui fait fructifier toutes ces vertus et sans laquelle elles sont stériles, sont bien puissantes dans un mariage. Clotilde en est la preuve.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse du cœur du roi, elle se mit à lui parler de temps en temps de la vanité des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Clovis l'écoutait avec plaisir; mais il objectait sans cesse de nouvelles raisons d'attendre. Son premier enfant étant mort après avoir été baptisé, il entra dans une extrême colère, disant que ses dieux irrités avaient frappé l'innocente victime. Un second enfant, qui fut baptisé aussi, étant tombé également malade, la pauvre mère répandit son âme devant le Seigneur et obtint une guérison miraculeuse, qui calma le farouche Clovis.

Notre objet particulier, dans ce livre, ne nous amène pas à décrire longuement les

phases diverses de la conversion du roi Franc, non plus que la conduite toujours édifiante de Clotilde comme épouse et comme mère : c'est surtout comme veuve que nous devons raconter ses vertus. Qui dira la joie dont son cœur fut inondé lorsqu'elle apprit que son époux, rendu vainqueur par un secours céleste à Tolbiac, était enfin résolu à recevoir le baptême! Une partie de ses sujets se firent chrétiens avec lui, et furent baptisés solennellement à Reims par saint Rémy. La France a toujours été, depuis ce temps, la fille aînée de l'Église catholique, l'hérésie ne l'a point corrompue; et, malgré les épouvantables excès de sa première révolution, qui firent frissonner l'humanité, elle est encore aujourd'hui le plus beau fleuron de la société chrétienne. Elle doit ce bonheur, après Dieu, à sa reine Cloltide.

Clovis mourut en 511, et ses États furent partagés entre ses quatre fils. La sainte

veuve, se voyant libre de tous les soins du gouvernement, résolut de mener une nouvelle vie, comme si jamais elle n'eût rien fait, et elle dit dans son cœur, avec le prophète : *C'est maintenant que je commence.* Pour réussir dans ce généreux dessein, travailler utilement à sa perfection et jouir d'un plus grand repos, elle abandonna la cour et même la ville de Paris, et se retira à Tours auprès du sépulcre de saint Martin, qui attirait alors de toutes les parties de l'Europe des milliers de pèlerins, et pour lequel elle professait une particulière vénération. « Là, dit saint Grégoire de Tours, on vit la fille d'un roi, la nièce d'un roi, la femme d'un roi et la mère d'un roi, passer les nuits en oraison, servir les pauvres, consoler les affligés, assister les nécessiteux de ses biens, protéger les veuves et les orphelins : » de sorte que l'on peut dire que le mépris qu'elle faisait d'elle-même lui avait fait oublier ce qu'elle

avait été, se tenant devant Dieu et devant les hommes dans le dernier abaissement. Elle ne conversait plus qu'avec des personnes saintes, dont les entretiens nourrissaient son âme de saintes pensées. L'ancien auteur de la *Vie de Clovis et de Clotilde* ajoute qu'elle accompagnait ces excellentes vertus d'une abstinence très-rigoureuse, et d'une retraite si inviolable, qu'elle semblait être collée à ce saint tombeau. Elle avait contracté une étroite amitié avec les plus grands saints de son siècle, saint Rémy, saint Waast, saint Germain, saint Séverin, avec sainte Geneviève, qui remplissait toute la France de l'éclat de sa sainteté et du bruit de ses miracles, et avec sa chère fille sainte Théodéchilde, qui avait déjà embrassé la vie religieuse, et avec sainte Radegonde, sa belle-fille, dont la vertu n'était pas moins éminente.

Le Bon Dieu, pour épurer de plus en plus les sentiments de sa servante et pour

éteindre en elle l'attachement trop grand qu'elle aurait pu conserver aux affections du monde, la frappa dans la partie la plus sensible, l'amour de ses enfants, mais avec tant de vigueur que l'épreuve devint un martyre. Le premier coup qui lui perça le cœur fut la mort de son fils aîné Clodomir, roi d'Orléans, dont elle avait obtenu la guérison miraculeuse lorsqu'après son baptême il allait expirer. Il fut tué dans une guerre contre les Bourguignons. Après lui avoir donné des larmes et des prières, elle voulut se charger des trois petits enfants qu'il laissait; elle les appela auprès d'elle à Tours, et se mit à les élever avec le plus grand soin, ces pauvres orphelins montrant les meilleures dispositions et la consolant par leurs innocentes caresses.

Ses douleurs ne faisaient que commencer, la croix allait s'alourdir sur les épaules de la vertueuse mère. Childebert et Clotaire, frères de Clodomir, oncles par con-

séquent de ces trois petits princes, qui s'appelaient Thibault, Gonthaire et Clodoald ou Cloud, furent possédés d'une si horrible ambition, qu'ils résolurent de se défaire de leurs neveux, afin de partager entre eux le royaume de leur père. Ils les firent donc demander à Clotilde, sous prétexte d'un divertissement qu'ils voulaient leur faire prendre, ou, comme le disent d'autres auteurs, sous prétexte de les faire déclarer rois. Clotilde, dont l'esprit sincère n'eût jamais pensé à prévoir un crime aussi exécrable, leur envoya les trois enfants, qui allèrent souriants à la boucherie. Sitôt que ces rois ambitieux les eurent entre leurs mains, ils envoyèrent à leur mère une épée et des ciseaux, lui mandant en même temps qu'elle eût à choisir pour ses petits-fils ou la mort ou le cloître. Les ciseaux signifiaient qu'on leur couperait les cheveux, ce qui voulait dire à cette époque qu'on abandonnait le monde.

Qu'on se figure les transes, les convulsions, l'accablement de la pauvre reine. Transportée de douleur et frappée jusqu'au fond du cœur, elle répondit : « *Autant morts que moines !* » ne croyant pas que jamais les enfants de Clovis et les siens eussent assez de cruauté pour immoler à leur ambition ces innocentes victimes. Dès que la réponse eut été apportée, Clotaire, prenant Thibault, qui n'avait que dix ans, lui écrasa la tête contre le pavé et lui perça le corps de son épée. Gonthaire, qui avait sept ans, frappé de cet effroyable spectacle, vient se jeter aux pieds de Childebert, embrasse étroitement ses genoux et le supplie tout en larmes de lui sauver la vie. Ce cœur farouche, attendri, ému de pitié, conjura Clotaire de l'épargner ; mais ce furieux lui répondit, tout transporté de rage : « Vas-tu donc m'empêcher d'exécuter ce que tu m'as conseillé toi-même ? Donne-moi cet enfant, ou je te tue avec lui. » Alors Chil-

debert, effrayé pour lui-même, repoussa rudement l'enfant; Clotaire le prit, le jeta par terre comme l'aîné et le perça de son épée. Dieu permit que Cloud, le plus jeune, s'échappât par les soins de quelques serviteurs fidèles. Il se retira sur le bord de la Seine, dans une solitude, s'y occupa uniquement de Dieu, fut honoré de la prêtrise et fit l'édification de toute cette contrée, qui l'a pris pour patron.

La douleur de Clotilde fut sans bornes quand elle apprit le monstrueux attentat : « Oui, s'écriait-elle, il me serait avantageux » d'être morte avec ces pauvres chers in- » nocents, puisque la piété n'existe plus » sur la terre. Faut-il que je reste dans » cette vie pour voir des attentats que le » ciel ni la terre ne peuvent regarder » qu'avec horreur et frémissement ? faut- » il qu'il soit dit dans tous les siècles que » j'ai engendré des parricides, qui n'épar-

» gnent pas même leur propre sang? Mère
» infortunée, qui n'ai été préservée des
» mains de celui qui donne la mort à tous
» mes parents que pour voir des attentats
» si exécrables dans ma famille ! N'eût-il
» pas été plus avantageux pour moi d'être
» privée de la lumière au moment où je la
» reçus, puisque je n'en jouis que pour
» voir de mes yeux des spectacles si san-
» glants? La stérilité ne m'aurait-elle pas
» été plus honorable que la fécondité qui
» m'a faite mère de ces meurtriers inhu-
» mains? Eh quoi! j'ai allaité avec tant
» de soin des fils qui devaient me déchirer
» les entrailles par l'effusion du sang de
» ceux que je chérissais si tendrement!
» Il sera dit que, dans la race de Clovis, si
» loyal et si généreux, on a commis une si
» épouvantable trahison !... » Et les larmes
coulaient en ruisseaux de ses yeux. Elle
ne trouva de consolation que dans la sou-
mission à la volonté divine, qu'on doit

adorer toujours, alors même qu'on ne la comprend pas. Elle pria pour la rémission des crimes des uns, et offrit la mort des autres en sacrifice à DIEU pour ses péchés. Elle fit porter les corps de ces princes infortunés à l'église de Sainte-Geneviève, où reposait Clovis.

A peine eut-elle essuyé ses larmes, qu'elle eut à gémir de nouveau. On vint l'avertir que Clotilde, sa chère fille, qu'elle avait mariée à Amaury, roi des Wisigoths d'Espagne, était outrageusement traitée par ce barbare hérétique, en haine de sa religion. Cette bonne mère sollicita ses enfants de retirer leur sœur d'entre les mains de son persécuteur. Childebert condescendit à une si juste prière, et fit un armement puissant, avec lequel il passa en Espagne, où heureusement il défit l'armée de son ennemi, et ramena Clotilde avec lui; mais, par suite des mauvais traitements qu'elle avait reçus, elle expira

en route, et la sainte veuve n'eut point la joie de l'embrasser.

Ce ne fut pourtant pas encore la fin des peines de Clotilde. Pour comble d'affliction et de douleur, la division se mit entre deux des rois ses enfants, qui se déclarèrent une guerre funeste à toute la France. En vain elle s'entremit pour amener la paix; les deux armées en vinrent aux mains. Alors la généreuse mère eut recours à ses armes ordinaires, la prière et l'aumône, afin d'obtenir de DIEU ce qu'elle n'avait pu obtenir de ses fils. En effet, elle fut plus puissante dans le ciel que sur la terre : car Childebert et Théodebert, qui s'étaient unis contre Clotaire, ayant déjà environné les retranchements qu'il avait faits dans une épaisse forêt, il tomba dans le camp de ces deux agresseurs une pluie mêlée de grêle d'une grosseur prodigieuse, avec des éclairs et des éclats de tonnerre si épouvantables, des foudres et des vents

si impétueux, qu'ils emportaient les tentes et les pavillons ; de sorte que les soldats ne songèrent plus qu'à se garantir de ce déluge, qu'ils crurent être la destruction générale de toute la France ; et, ce qui les épouvanta davantage, si l'on en croit les historiens du temps, il ne tomba pas une seule goutte d'eau du côté de Clotaire. Childebert et son allié virent bien que le Ciel était irrité contre eux, et ils consentirent enfin à rendre la paix à leurs États, qui en avaient grand besoin.

Mais le temps était venu où Clotilde, cette pierre d'élite, si bien polie par tant de travaux, d'afflictions, de pénitences, d'aumônes et d'autres bonnes œuvres, allait être appelée dans la céleste Jérusalem, pour concourir à cet édifice merveilleux avec les autres saints. Un ange lui en apporta la nouvelle, qui, loin de la troubler, la remplit d'une sainte joie qu'on lisait sur son visage : car depuis longues années elle ne soupirait

qu'après le départ de ce monde, pour voir à jamais celui qu'elle avait si fidèlement servi et si chastement aimé. Assurée que son heure était proche, elle redoubla de ferveur et de mortification, ménageant avec une pieuse avarice les heures qui lui restaient pour acquérir de nouveaux mérites. Ses aumônes furent si généreuses, que, quand elle mourut, elle pouvait être mise au nombre des pauvres. Dès qu'elle ressentit les premières attaques de la fièvre, elle fit avertir ses enfants, Childebert roi de Paris, et Clotaire roi de Soissons, qui aussitôt se rendirent près d'elle. « Mes » enfants, leur dit-elle en les voyant, je » vous recommande surtout de conserver » inviolablement cette foi de l'Église catho- » lique dont le ciel vous a favorisés pen- » dant que l'hérésie arienne désole tant » d'autres royaumes. Souvenez-vous du » nombre de victoires que cette foi, en- » seignée à votre père par tant de prodiges,

» lui a values sur tous ses voisins. Ne touchez » jamais aux biens de l'Église, à l'imitation de votre père : car du moment où » vous y porteriez une main cupide, tous » les maux vous accableraient, et votre » autorité, qui vous paraît si solidement » établie, serait peu-à-peu ruinée. Déposez » toute sorte d'inimitié : car vous avez assez vu que la discorde est la désolation » de vos peuples et la ruine de vos familles. » Faites pénitence de vos excès passés, » édifiez vos royaumes par votre fidélité » à tous les devoirs de la religion, et » n'oubliez jamais que l'affermissement » des couronnes c'est la piété. » Elle finit son discours en leur prédisant, par un esprit prophétique, beaucoup de choses qui devaient arriver après elle.

Sa maladie dura trente jours. Couchée sur un lit de douleur, elle était tellement absorbée en Dieu, qu'elle semblait ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle; elle

répétait continuellement ce verset du psaume 24e : « *Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous; vers vous j'ai élevé mes yeux et mes affections : venez donc maintenant me tirer de mon exil : je me rends à vous !* » Elle reçut avec la plus tendre reconnaissance les sacrements de l'Église ; puis, son âme se sépara de son corps pour aller jouir de la gloire éternelle, le 3 juin 553, après 42 ans de veuvage. Au moment où elle expira, une lumière éclatante parut dans sa chambre, qui fut éclairée comme en plein jour, quoiqu'il fût une heure après minuit. On porta son corps, suivant la demande qu'elle en avait faite à ses enfants, de Tours à Paris, avec une pompe royale, et on le plaça à côté de celui de Clovis son époux et de ceux des petits innocents massacrés par Clotaire. Les miracles se multipliant tous les jours à son tombeau, on mit ses reliques dans une châsse d'argent, qu'on éleva sur un des autels de l'église

de Sainte-Geneviève, qui alors portait le vocable de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Au moment où la Révolution, en 1792, se rua sur tout ce qui était l'objet de la vénération des chrétiens, un religieux eut le soin de soustraire le corps de sainte Clotilde à la profanation dont il était menacé, et l'emporta dans une campagne des environs de Paris. Craignant ensuite de se compromettre pendant la Terreur, il brûla ces saintes reliques et en conserva les cendres, qui se trouvent maintenant dans l'église de Saint-Leu à Paris, renfermées dans un reliquaire. — La capitale vient de s'honorer en consacrant à Clotilde un des plus beaux monuments d'architecture de ce siècle. La sainte épouse de Clovis est devenue la patronne de l'une des plus importantes paroisses de cette riche et immense cité.

SAINTE BERTHE

(VIIe siècle. — 15 mai.)

Du temps de Clovis, il y avait un homme d'une prudence et d'une bonté sans égales, nommé Rigobert, qui obtint auprès du roi un si grand crédit, qu'il fut fait comte du palais. Il avait épousé une personne de sang royal. Les deux époux vivaient dans une exacte observation des commandements de Dieu, ne se relâchant jamais des devoirs chrétiens et faisant de grandes aumônes aux pauvres. Ils demandaient souvent au Seigneur de leur donner des enfants dignes de lui. De si ferventes prières furent exaucées par la naissance d'une fille qu'ils nommèrent Berthe, c'est-à-dire *Resplendissante :* comme si c'eût été un présage de la gloire qu'elle devait acqué-

rir un jour par sa sainteté. On eut un grand soin de son éducation; on lui fit apprendre une partie de la Bible, afin de l'accoutumer de bonne heure à aimer la parole de DIEU. La maturité de ses mœurs, la solidité de ses discours et la modestie singulière de son maintien, étaient au-dessus de son âge. Dès l'âge de dix-huit ans, plusieurs partis honorables et avantageux se présentèrent pour elle : ses parents arrêtèrent leur choix sur Sigefroy, seigneur de la cour de Clovis II, et l'un des meilleurs capitaines de son temps, et les noces furent célébrées à la cour avec une rare magnificence. Berthe avait vingt ans.

Imitant Rigobert et son épouse, les nouveaux mariés vécurent dans une telle crainte de DIEU, que toute leur application était d'éviter le péché et de rechercher, en tout, ce qui était agréable à la divine Majesté. Ils eurent cinq filles, dont deux moururent peu de temps après leur

baptême. Berthe perdit successivement ses parents, dont elle ne voulut point hériter, laissant tout leur bien à sa sœur, puis son mari Sigefroy. Ces différents coups ne l'abattirent point, mais la confirmèrent dans la juste pensée de la vanité des prospérités terrestres.

Se voyant donc libre de tous les soins du monde, elle résolut de se procurer autant de liberté de cœur que le Ciel lui en donnait au-dehors par la séparation de ce qui aurait pu l'attacher à la terre : elle quitta les habits pompeux que les lois du temps l'obligeaient de porter, et elle en prit de si modestes qu'on vit bien qu'elle avait jusque-là accompli un devoir en se vêtant magnifiquement, et qu'elle estimait autant la pauvreté de Jésus-Christ que les mondains estiment les avantages temporels. Sa sobriété était si grande, que les jeûnes faisaient ses délices; ses oraisons si fréquentes, qu'elle y donnait la meilleure

partie de sa vie ; sa libéralité envers les pauvres était celle de tous les amis de Dieu. En un mot, elle devint du premier coup un exemple parfait de la viduité chrétienne. L'ardeur de piété dont elle brûlait intérieurement n'étant pas satisfaite de cette façon de vie, si édifiante qu'elle fût, elle pensa à faire mieux encore et à renoncer entièrement au monde, autant de corps que d'esprit et de volonté. Dans ce but, elle fit bâtir un monastère et une église en l'honneur de Jésus et de sa sainte Mère, pour s'y renfermer avec plusieurs vierges. Cette maison ayant croulé, la bienheureuse Rictrude, qui était son amie, la consola doucement de cet accident, et, animée de l'Esprit de Dieu, lui dit : « Je crois, ma sœur, que Notre-Seigneur aura destiné un autre endroit pour ce monastère : prions-le qu'il nous le montre, et, pour l'obtenir de lui, je suis d'avis que nous fassions un jeûne de trois jours

et que nous l'accompagnions d'oraisons ferventes. » Le jeûne étant achevé, un ange leur marqua la place qu'ils cherchaient, dans le village de Blangy en Flandre. Le signal qu'il leur donna furent quatre pierres disposées en forme de croix, et Berthe y fit aussitôt commencer les travaux. La consécration de l'église et du monastère fut faite solennellement par tous les évêques de la province, l'an 682. Les vieilles chroniques, auxquelles nous ne faisons point difficulté de croire, assurent que, plusieurs choses ayant manqué au moment de la cérémonie, Berthe fit une courte prière qui fut exaucée instantanément, en sorte que tout se trouva prêt à point, par un miracle. L'Église fut dédiée à la T.-S. Vierge. La consécration achevée, sainte Berthe, avec ses deux filles Gertrude et Déotile, prirent le voile sacré de la main des pontifes.

Cette vertueuse princesse jouissait

cette nouvelle profession de vie, d'une consolation et d'un repos qu'on peut mieux sentir qu'expliquer. Mais la vie présente n'étant qu'une guerre continuelle excitée par le démon pour troubler la paix la plus douce, une joie si délicieuse fut bientôt traversée, et voici comment.

Il y avait, à la cour du roi Thierry, un seigneur nommé Rodgaire, d'une très-illustre naissance, mais qu'il avait déshonorée au dernier point par la bassesse de ses actions, par l'énormité de ses crimes et par ses lâches intrigues de courtisan, qui ne tendaient qu'à satisfaire son infâme impudicité. Ce libertin vint à Blangy pour demander en mariage Gertrude, qui était d'une incomparable beauté et d'une vertu plus grande encore. Pour l'obtenir, il tenta toutes les voies de douceur ; il se servit de mille caresses pour la fléchir, lui témoigna une affection, une déférence, un amour qui aurait trompé les yeux les plus

clairvoyants ; mais tout cela n'ébranla point la jeune vierge, qui voulait continuer de servir Dieu seul. Voyant qu'il n'avançait pas, Rodgaire appela à son secours plusieurs artifices qui ne réussirent pas davantage. Il passa alors aux menaces. La sainte veuve, ne sachant que faire à tant d'importunités ni comment résister à tant d'assauts, recourut au Seigneur, qui est l'unique refuge des cœurs désolés ; et, après sa prière, elle fit approcher de l'autel ses deux filles Gertrude et Déotile, et fit chanter aux religieuses des hymnes et des psaumes ; puis elle donna ordre qu'on introduisît dans l'église Rodgaire, qui avait fait le serment solennel de ne point partir qu'il n'eût vu Gertrude. Dès qu'il fut entré, la généreuse mère, ayant étendu la main sur sa fille, se tourna vers l'audacieux seigneur, et lui dit avec une fermeté qui semblait lui venir d'en-haut : « Voici la ser- » vante de Dieu et l'épouse de Jésus-Christ,

» que les évêques ont voilée et qui s'est vo-
» lontairement consacrée à son divin Époux.
» Elle embrasse librement ses autels et ne
» consent point à s'en séparer. Voyez donc
» si vous aurez assez de témérité pour la ra-
» vir à son époux éternel. Pour nous, qui
» sommes de faibles femmes, nous ne sau-
» rions opposer la violence à la violence, ni
» la force à la force, mais nous espérons
» bien que Celui auquel nous appartenons,
» et qui voit tout, nous protégera contre la
» persécution dont vous nous faites les
» victimes. » A peine eut-elle fini ce discours, que, ô puissance inouïe du Seigneur! Rodgaire perdit toute sa fierté ; il parut si étourdi, qu'il restait là comme frappé de la foudre et incapable de faire un mouvement. Lorsqu'au bout de quelques minutes il fut revenu à lui, il proféra des paroles de mécontentement et de colère, mais sans oser avancer, puis, sortant brusquement, il monta à cheval, et s'en

retourna chez lui couvert de confusion.

Sa haine, on le conçoit, ne fit que s'enflammer. Il se croyait méprisé, et d'ailleurs sa passion pour cette jeune princesse l'avait rendu comme insensé. Il prit l'odieux parti, bien digne d'un tel débauché, de calomnier sainte Berthe auprès du roi, afin de l'éloigner du monastère et d'avoir ainsi plus libre accès auprès de Gertrude. Il représenta donc au prince que Blangy, étant près de la mer, offrait à Berthe des occasions de correspondre à l'étranger avec les ennemis de l'État, de tramer des complots contre l'indépendance de la couronne, d'entretenir des factions avec les mécontents ; que cette femme était artificieuse, dévorée d'une ambition mal dissimulée dans sa retraite, remuante et intrigante par nature, qu'il fallait prendre des mesures à son égard et ne pas lui laisser la liberté de conspirer de la sorte. La calomnie a malheureusement un trop ordinaire

accès auprès des grands, qui s'imaginent volontiers qu'on en veut à leur pouvoir, surtout quand ils n'en font point un usage consciencieux et chrétien. Le roi, frappé des accusations du courtisan, cita Berthe à comparaître devant lui et son conseil, assemblé pour la juger. La sainte obéit aussitôt : elle se mit en route, confiante dans son innocence et offrant à Dieu cette épreuve à laquelle elle était si éloignée de s'attendre. Ravi d'avoir réussi, Rodgaire s'en va au-devant d'elle, le long de la route : il la rencontre à peu de distance de la ville, s'approche d'elle et la couvre d'outrages, jusqu'à la frapper et à la jeter à bas de son cheval, au risque de lui donner la mort. Un seigneur, nommé Rodulphe, qui avait tout vu, fut tellement touché de cet indigne traitement fait par un débauché à une personne de si haute naissance et d'une vertu si appréciée, qu'il reprocha tout haut à Rodgaire sa lâcheté, le menaça

du courroux royal, et déclara qu'il prenait lui-même Berthe sous sa protection. Aussitôt il la fait remonter à cheval et la conduit, avec toutes sortes de civilités et de respects, à la cour où elle était attendue. Le Seigneur ne laissa pas non plus de punir le cruel et misérable insulteur : car, avant d'arriver aux murailles de la ville, il devint tout-à-coup aveugle et se mit à pousser des cris de désespoir. Berthe, pleine de charité, rebroussa chemin pour lui porter secours, et, l'ayant joint, elle lui demanda ce qu'il avait. Le châtiment avait enfin fait fléchir ce cœur de bronze : il s'empressa de reconnaître ses torts, et supplia la sainte d'intercéder pour lui afin qu'il pût encore voir la lumière du jour. Berthe se mit tout de suite à genoux, et Dieu l'exauça en rendant la vue à Rodgaire.

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la contrée, et parvint jusqu'aux oreilles

du roi Thierry avant qu'il eût vu la sainte accusée. Il comprit aussitôt son innocence. L'indignation qu'il avait conçue contre cette victime de la passion d'un libertin se changea en vénération, sa haine en affection. Il la fit venir au palais, et, en présence de toute sa cour, sans attendre qu'elle eût expliqué sa conduite, il la justifia purement et simplement. Il ajouta qu'il croyait entièrement et sincèrement à sa fidélité, et que, comme souverain du pays, il se réjouissait que Dieu lui eût inspiré d'y vivre pour l'édification de ses sujets. Enfin, pour montrer à tous l'estime qu'il faisait de sa personne, il lui fit de grands présents avant son départ et lui accorda des priviléges très-considérables, entre autres celui d'exemption d'impôts pour son monastère.

De retour à Blangy et affranchie des importunités de son ennemi, la douce veuve s'occupa de construire les édifices

nécessaires pour loger le grand nombre de vierges qui venaient se ranger sous sa discipline : car, outre l'église qu'elle avait fait bâtir, elle en éleva trois autres, en l'honneur de saint Omer, de saint Waast et de saint Martin, qui ont été à cette époque la lumière et la gloire de la France catholique. Sa dévotion était si fervente envers ce dernier prélat, qui a été l'illustration du siége de Tours, qu'elle fit bâtir en son honneur sept églises en divers endroits, et les dota de grands revenus. Mais, comme elle savait que ce ne sont pas tant les édifices des monastères qui glorifient Dieu que la vertu de ceux qui les habitent, elle s'étudia plus à rendre sa maison florissante par une sainte discipline que par sa magnifique structure. Elle y établit donc des lois très-saintes et une observance d'une extrême régularité, et, pour la maintenir dans sa vigueur, elle fit élire abbesse sa fille Déotile, qui était animée de son esprit.

Cette digne supérieure gouverna vingt-neuf ans le monastère avec sa mère, qui excitait toutes les sœurs à la perfection par son exemple. Au bout de ce temps, comme il semblait toujours à Berthe qu'elle ne faisait pas assez pour son divin Maître, le propre de l'amour de Dieu étant d'aller toujours en grandissant, elle résolut de s'enfermer dans une cellule séparée de tout commerce avec les hommes, pour passer le reste de ses jours dans une contemplation continuelle des vérités éternelles. C'est pourquoi, elle fit préparer un cloître qui était au côté droit de l'église, le fit bénir par les évêques; ensuite elle y fut amenée solennellement, et s'y ensevelit entre les mains de celui qui lui avait inspiré un destin si héroïque. Ce cloître avait une fenêtre du côté de l'autel : tous les jours, l'abbesse Déotile, avec sa sœur Gertrude et toutes les autres religieuses, venaient à cette fenêtre, et Berthe leur fai-

sait part des sublimes lumières que Dieu répandait dans son âme, et leur expliquait, par une connaissance infuse qu'elle en avait reçue du Ciel, les plus difficiles passages des livres saints. Il faut remarquer en passant que c'était une coutume assez répandue dans l'ancienne Église de s'enfermer dans quelque lieu éloigné de la communication des hommes, pour s'unir plus intimement au Seigneur. C'est ainsi que l'historien saint Grégoire de Tours raconte d'une vierge, Monégonde, qu'elle demeura trente ans renfermée dans une cellule; il en dit autant d'une autre vierge du monastère de sainte Radegonde, laquelle fut attirée à cette retraite extraordinaire par une vision où il lui fut montré une très-claire fontaine, emblème de la pureté d'une âme qui se détache de tout pour servir Dieu. Nous en avons cité nous-même d'autres exemples, même pour des siècles postérieurs, dans le volume des *Saintes Serv*

Sainte Berthe avait une troisième fille restée dans le monde et qui avait épousé Waradin, roi des Anglo-Saxons. Ce prince l'avait vue à la cour de Thierry, en revenant de visiter les lieux saints à Rome, et il avait obtenu sa main. Mais le malheureux se laissa aveugler par une coupable passion, que les auteurs du temps attribuent à un ensorcellement, ce qui, du reste, est fort possible, et, n'ayant plus que du mépris et du dédain pour Emma, il la répudia pour contracter une union adultère. Sainte Berthe apprit cet outrage : ses entrailles en furent émues. Elle envoya aussitôt en Angleterre un émissaire chargé de s'informer des faits. Celui-ci revint avec la certitude que tout était vrai comme on le disait, que la misère d'Emma était extrême, sans espérance de retour de la part du monarque. Berthe, résolue à tout faire pour sa chère enfant, fit venir à sa retraite deux seigneurs de ses parents, qu'elle

conjura de passer en Angleterre pour obtenir la liberté de la pauvre victime. Y étant allés, ils négocièrent si bien, qu'ils ramenaient Emma à sa mère; mais, par suite de ses souffrances, cette jeune et infortunée femme mourut pendant la traversée. Le corps fut apporté à Blangy, où Berthe le reçut avec une ineffable douleur ; il fut enseveli dans le monastère.

Ce nouveau coup la fit aspirer plus ardemment encore à la délivrance des liens qui la retenaient sur la terre. Elle avait soixante-dix-neuf ans, lorsque le Ciel lui fit connaître miraculeusement que son heure était proche. Elle eut une vision : un ange portait une croix, accompagné de plusieurs autres qui chantaient des motets mélodieux. Absorbée dans la contemplation de ce spectacle, la sainte prêtait attentivement l'oreille pour distinguer les paroles des chants ; mais elle ne peut saisir que celles-ci : « *Viens, ma bien-aimée, toi*

que j'ai choisie entre les autres. » Lorsqu'elle revint à elle, elle se mit à répéter ces mots avec attendrissement, et, quand elle les eut dits plusieurs fois, elle inclina la tête et expira doucement. Les anges qui lui étaient apparus remontèrent sans doute au ciel en emportant avec eux cette belle âme. La vieille chronique ajoute qu'on vit aussi trois hommes brillant d'une splendeur extraordinaire, revêtus d'habits d'une merveilleuse blancheur, beaux au-delà de toute expression, qui entourèrent le corps inanimé et qui disaient entre eux : « *Que son âme soit conduite dans le paradis de délices et de joie, et que nos mains aient l'honneur de l'élever dans ces saints tabernacles.* » Il est à croire que ces trois personnages si vénérables étaient saint Martin, saint Omer et saint Waast, pour lesquels nous avons dit sa dévotion singulière. — Les évêques voisins s'assemblèrent pour honorer ses funérailles, et, comme Dieu multipliait les

prodiges en faveur de ceux qui l'invoquaient, ils n'hésitèrent pas à la considérer comme sainte et à la proposer au peuple pour modèle et pour intercesseur.

Parmi les miracles que l'on raconte, il y en a plusieurs qui méritent d'être ici brièvement indiqués. Un homme du bourg de Dusgéniel se laissa aller à un tel emportement qu'il frappa son père et le tua. L'excès de son crime le fit rentrer en lui-même : il alla se jeter aux pieds de l'évêque de Thérouane, et lui découvrit avec un vif repentir l'horrible péché qu'il avait commis. Le prélat, voyant une pénitence si amère et qui avait tous les caractères de la sincérité, lui donna pour pénitence, comme il était d'usage alors, de faire à pied le pèlerinage de Rome afin de prier sur le tombeau des saints Apôtres. De plus, il devait, du même fer qui avait frappé la victime, faire des menottes et des chaînes qu'il porterait toute sa vie aux pieds et aux mains. Ce pé-

nitent véritable, qui se nommait Salomon, après avoir accompli ce qui lui avait été enjoint, continuait de parcourir les sanctuaires les plus célèbres pour obtenir pleine et entière rémission par l'intercession des saints. Il vint à Blangy et se mit à prier sur le tombeau de sainte Berthe. A peine avait-on commencé la sainte messe, à laquelle il assistait avec une dévotion incroyable, que ses chaînes et ses menottes se brisèrent tout-à-coup, à la grande admiration de tout le peuple, qui ne pouvait assez exalter la miséricorde de Dieu envers les pénitents, et la puissance de ses saints.

Lors des invasions des Normands, qui désolèrent tout l'ouest de l'Europe au neuvième siècle, plusieurs communautés vinrent chercher un asile auprès des reliques de sainte Berthe. Les témoins des miracles furent ainsi providentiellement multipliés. Or, parmi les malades accourus au sépulcre de la sainte pour ob-

tenir du soulagement à leurs souffrances ou à leurs infirmités, il y en avait un qui avait perdu l'usage de la langue pour châtiment d'une injure atroce qu'il avait vomie contre sa mère. Comme il passait, avec les autres, la nuit en prières au jour de la fête de la sainte veuve, il vit plusieurs saints, dont les reliques avaient été apportées par les religieux réfugiés, s'approcher de lui en compagnie de sainte Berthe, environnés d'une lumière surnaturelle et éclatante. L'un après l'autre lui mit la main sur la bouche, et, aussitôt que sainte Berthe l'eut touché, il recouvra l'usage de lalangue, et il ne pouvait se lasser de raconter à tous les autres ce prodige.

Les Normands poursuivirent leurs incursions jusqu'à Blangy, en 895, ainsi que Berthe l'avait révélé à ses religieuses, qui purent se retirer en Allemagne en emportant les reliques de leur sainte protectrice. Elles vinrent au monastère de S.-Jan-

vier, situé au bord du Rhin, où quelques miracles eurent encore lieu[1]; ensuite dans différentes autres communautés. Plus tard, les précieuses reliques furent rendues au bourg de Blangy.

Il n'est pas une veuve qui ne puisse tirer de cette vie les meilleures instructions. Toutes, assurément, ne sont pas appelées à s'enfermer dans un couvent : il faut pour cela une vocation toute spéciale, qui est rare ; mais il n'en est pas une qui ne doive comprendre la nécessité de la prière, du recueillement, de la fuite des fêtes mondaines, et en même temps vouer tout son amour à un DIEU si plein de bonté pour ceux qui se donnent sincèrement à lui.

---

[1] Nous avons parlé de ce monastère dans l'ouvrage où nous démontrons, contre l'incrédulité moderne, la vérité du miracle perpétuel du sang de Janvier à Naples; miracle qui devrait être connu de tous les fidèles : car il est une des preuves les plus frappantes de l'action continuelle de DIEU sur la véritable Église. L'ouvrage, accompagné d'une gravure explicative, est intitulé : LE MIRACLE DE S. JANVIER A NAPLES : *Étude critique, historique, théologique et scientifique.* (Paris, 1857. Paulmier, éditeur.)

SAINTE PÉLAGE

(VIIe siècle.)

Sainte Pélage, comme les autres admirables veuves dont nous venons d'étudier la vie, appartenait à une haute et puissante famille. Elle était nièce de Théodebert, roi d'Austrasie. Dès son bas âge, elle jeta les fondements des grandes vertus qui l'ont rendue chère à DIEU et honorée des hommes. Elle fut recherchée en mariage par un seigneur nommé Jocond, qui a été regardé lui-même comme un saint, et dont la vie se trouve dans plusieurs vieux livres. Jocond était gouverneur ou comte de la ville de Limoges. On lui accorda l'union qu'il sollicitait. Jamais mariage n'offrit l'exemple d'un accord plus parfait, d'une plus inaltérable paix; jamais mariage ne

fut plus saint, à raison de la fervente piété qui opérait entre les deux époux une liaison basée sur l'estime et le devoir. Leur ancien historien ne fait pas difficulté de leur attribuer le même éloge dont le SAINT-ESPRIT, dans saint Luc, a relevé le mariage de Zacharie et d'Élisabeth, parents de saint Jean-Baptiste : c'est-à-dire qu'ils ont passé toute leur vie dans l'observation inviolable des commandements et des saintes lois du Seigneur. Ils se servaient l'un à l'autre de puissant aiguillon, par la parole et par les exemples, à courir dans le chemin de la vertu; mais ils n'avaient pas besoin de s'exciter à faire du bien aux pauvres : car ils s'y portaient par inclination, et il y avait entre eux une sorte de douce rivalité à qui se montrerait le plus aumônier. DIEU bénit leur chaste union en leur accordant deux fils et deux filles, dont ils se regardèrent seulement comme les dépositaires au nom du Seigneur : c'est dire avec quel

zèle sage et prudent ils surveillèrent leur éducation. L'éducation des enfants est, en effet, l'œuvre capitale des parents. Combien verrait-on moins de sujets mauvais si cette vérité était inculquée dans toutes les classes de la société, et qu'on se conduisît en conséquence !

Cependant Jocond fut de bonne heure enlevé de cette vie pour aller recevoir dans le ciel la récompense de tant de belles actions. Cette perte prématurée fut extrêmement sensible à son épouse; elle pleura amèrement : non pas qu'elle ignorât que la mort des justes n'est qu'un passage à la félicité éternelle et qu'il ne faut point se lamenter sur celui qui change un exil si malheureux pour une si douce patrie ; mais il ne peut se faire qu'on divise sans une douleur très-vive ce qui était tendrement uni. Cette peine fut augmentée par la mort de l'un des enfants, qui eut lieu très-peu de temps après celle du père. L'autre

garçon, qui s'était retiré à Trèves auprès du bienheureux archevêque Nizier pour se sanctifier, fut plus tard honoré comme saint, sous le nom de saint Yrieix. Comment donc représenter l'accablement de la pieuse veuve, parmi la mort ou l'absence de ce qu'elle avait de plus cher en cette vie ! Mais DIEU ne veut qu'éprouver le courage de ses serviteurs, et non pas l'abattre ; il s'empresse d'apporter quelque adoucissement à leur affliction, comme un bon père qu'il est. Il inspira à Yrieix de revenir consoler sa mère, et l'arrivée de cet enfant pur et aimant dissipa les sombres nuages de tristesse qui assombrissaient le cœur de Pélage. Elle ne voyait pas seulement revivre en lui l'époux qu'elle avait perdu; mais, ce qui faisait son plus grand bonheur, elle retrouvait en lui une image parfaite de la piété chrétienne qui faisait tout l'amour de son cœur. Un exemple si rare de vertu, dans un jeune homme qui pouvait juste-

ment attendre tout du monde par sa naissance et ses qualités, et qui abandonnait tout cela comme du fumier pour s'attacher aux choses durables de l'éternité, la toucha assez vivement pour lui inspirer le même dégoût des avantages terrestres. Elle quitta les superbes vêtements dont elle se parait, pour prendre des habits fort modestes. Son application à l'oraison devint plus fréquente, et tous ses soins ne visèrent plus qu'à faire des progrès dans l'amour de DIEU.

Saint Yrieix, après avoir rempli son devoir de fils affectionné pour une mère qui en était si digne, se sentit poussé à quelque chose de plus grand que ce qu'il pouvait faire auprès d'elle. Il s'enfuit dans un désert et se cacha dans une caverne fort étroite, afin de vaquer d'autant plus intimement à la contemplation des choses divines qu'il aurait moins de commerce avec les hommes. Pélage ne vit point avec plai-

sir cette retraite : il lui semblait que son fils pouvait faire beaucoup de bien dans le monde par ses discours et surtout par ses exemples ; en quoi elle avait raison sous un rapport ; mais elle ne considérait pas que celui qui sert Dieu avec zèle dans la solitude se laissera peut-être entraîner au mal et à l'infidélité en vivant au milieu des pécheurs, et que, de plus, en priant pour la société, on lui est souvent beaucoup plus utile que par des œuvres extérieures. Elle alla trouver son fils, sous prétexte de se faire instruire par lui, mais en réalité pour le rappeler auprès d'elle, cette pauvre mère ne se résignant point à une telle séparation. Elle lui représenta qu'il était plus glorieux d'attirer les autres à Dieu en s'y acheminant soi-même que d'y aller seul ; que l'amour, quand il est héroïque, ne cherche pas seulement à contenter celui qu'il aime, mais travaille à le faire aimer de tous ; qu'il valait beaucoup mieux bâtir

un monastère, où, en se perfectionnant lui-même, il aiderait les autres à servir Jésus-Christ, etc. Il y avait d'excellentes raisons dans ce discours, et Yrieix, qui n'avait pas moins de zèle pour le salut du prochain que pour le sien propre, se rendit à la persuasion de sa mère, qu'il savait si sainte, et accepta qu'on fît bâtir un monastère où il pût travailler à dilater le royaume de Dieu. Il revint donc avec elle pour exécuter les résolutions qu'ils avaient prises ensemble. Deux choses leur étaient nécessaires : des fonds pour les dépenses matérielles, un supérieur pour la conduite des âmes. Pélage se chargea de fournir au premier besoin, et Yrieix se chargea de l'autre, se confiant pour cela dans l'appui divin, qui ne manque jamais à ceux qui le sollicitent humblement. Saint Grégoire de Tours, qui a connu les deux saints et qui était même fort lié avec eux, raconte ces détails. « Saint Yrieix, dit-il, pria sa mère de se charger de

tout le temporel, comme de faire ensemencer les champs, de cultiver les vignes, etc.; pour lui, il se réservait la conduite des religieux, pour les acheminer à la vertu, avec le soin de faire bâtir les églises. Chacun s'acquitta consciencieusement de son emploi. » Le monastère et l'église étant construits, Yrieix les enrichit de quantité de reliques et les peupla de plusieurs personnes qu'il tira de sa propre famille, où il renouvela l'institut de Cassien et de saint Basile; et depuis il y établit tout ce qu'il trouva de plus parfait dans tous les anciens fondateurs d'ordres. Sainte Pélage, de son côté, fournissait à toutes les nécessités du corps, l'aliment et le vêtement, qui sont, dans le langage de saint Paul, tout ce qu'il faut à un serviteur de Dieu. Elle le faisait avec tant d'exactitude et d'empressement, que le saint évêque de Tours, Grégoire, ne fait pas difficulté de lui donner continuellement le nom de bienheureuse.

Il ne faut pourtant pas croire que cette vertueuse veuve s'adonnât si exclusivement à ces offices extérieurs de charité, qu'elle oubliât celui qui est le principal et le plus nécessaire de la vie d'un chrétien, selon le mot de Notre-Seigneur, c'est-à-dire cette conversation intérieure que nous devons avoir avec Dieu par l'oraison. Bien qu'elle fût occupée, continue saint Grégoire, à un ministère de charité qui eût été capable de distraire tout autre cœur moins attaché à Dieu, elle avait néanmoins une telle habitude de s'élever au Seigneur, qu'elle semblait n'avoir rien en elle et autour d'elle qui ne la portât vers ce divin objet. Son cœur enflammé d'amour s'élançait vers lui comme l'encens qui se consume sur les charbons ardents, de sorte que du matin au soir elle ne quittait point cette attention à Dieu. Et ainsi elle avait fait dans sa personne cette admirable alliance, qui est bien rare dans les chrétiens, même dans

ceux qui font profession expresse de vertu, de l'office de Marthe et de Marie, sans que l'un des deux empiétât sur l'autre : car elle procurait suffisamment le nécessaire au religieux, sans éprouver l'inquiétude et la distraction que causent d'habitude ces soins extérieurs, et elle se recueillait si intimement avec DIEU, qu'elle n'oubliait rien pourtant de ce qu'elle devait au prochain.

Qu'elle devait être belle et méritoire aux yeux de DIEU, la vie de ces deux saints amis de la retraite et de la prière ! avec quel attendrissement les anges s'inclinaient pour les voir ! et que de grâces ils attirèrent sur le pays assez heureux pour les posséder !

Pélage s'était imposé une autre occupation extérieure, tout-à-fait étonnante, et qui ne s'explique que par le désir de la mortification et de la pénitence dont elle était embrasée. Elle qui était d'une noblesse illustre, née d'une tige royale, élevée dé-

licatement, mariée à l'un des seigneurs les plus remarquables de France, nourrie parmi les délices et les richesses du monde, abaissa si fort toute cette grandeur, qu'elle allait travailler aux champs et y remplissait les offices les plus communs, avec la même assiduité que ferait un pauvre manœuvre pour gagner chétivement de quoi subsister. Elle voulait sans doute, outre la pénitence, se mettre ainsi au nombre de ceux qui sont béatifiés dans l'Évangile : « *Bienheureux les pauvres de bon gré !* »

Nous avons déjà parlé du goût de ce temps-là pour les pèlerinages. Pélage, désireuse de s'assurer la protection des saints, en entreprit plusieurs avec son fils. Ils visitèrent successivement le tombeau de saint Martin à Tours, de saint Hilaire à Poitiers, de saint Julien à Brioude en Auvergne. En se rendant à ce dernier sanctuaire, ils arrivèrent un soir dans un lieu

sec et stérile. La pieuse mère, fatiguée de la marche, ressentait une soif ardente, et il était impossible de découvrir aux environs la moindre trace d'habitation. Elle fit remarquer à son fils à quelle extrémité ils étaient réduits. Celui-ci se mit aussitôt en prière ; après quelques instants d'oraison, il se relève, plante son bâton en terre, et aussitôt il jaillit de cet endroit une si grande abondance d'eau, qu'il y en eut suffisamment pour eux et pour leurs chevaux. Poursuivant leur chemin, continue la légende, il commença à paraître un nuage chargé de pluie prête à se décharger sur eux. Le saint, l'ayant aperçu, baissa un peu la tête sur son cheval pour se recueillir, leva les mains au ciel et son cœur à Dieu ; il n'eut pas fini sa prière, qu'au même instant une grosse pluie tomba tout à l'entour d'eux, sans qu'ils en sentissent une goutte. Il guérit aussi plusieurs malades. Dieu a des condescen-

dances admirables pour ses serviteurs. N'a-t-il pas dit qu'avec un peu de foi ils commanderaient à une montagne de se transporter d'un lieu dans un autre, et qu'ils seraient obéis ?

Ces saints voyages mirent Pélage en relation avec les hommes et les femmes les plus vertueux des pays qu'elle visitait. C'est ainsi qu'elle eut lieu de connaître deux illustres prélats alors fort en renom, saint Grégoire de Tours et saint Fortunat de Poitiers. Tous deux témoignèrent de l'estime et du respect à la veuve si édifiante que la Providence leur amenait. Entre les personnes de son sexe qui étaient les plus remarquables par leur insigne piété, c'étaient sainte Radegonde, la reine, et Agnès abbesse de Poitiers. Radegonde était veuve elle-même, et nous dirions aussi sa vie, s'il n'était temps de nous occuper d'une autre époque plus rapprochée de nous et plus en rapport avec nos mœurs. Ces

saintes âmes s'étaient comprises, s'estimaient et s'aimaient. Ne pouvant se réunir dans une même et unique famille, comme elles l'auraient désiré, elles se dédommageaient de l'éloignement et de l'absence par un commerce assidu de lettres.

Enfin, après que Pélage eut travaillé si utilement au service de Dieu et eut acquis tant de mérites par une infinité de travaux qu'elle avait essuyés avec une fermeté d'esprit invincible, vint l'heure désirée de sa mort. On ne saurait dire la joie qu'elle en eut quand elle la sentit prochaine : car c'était elle qui devait finir ses peines et commencer son éternel bonheur. On a remarqué que les vieillards ont ordinairement plus de mal que les jeunes gens à se décider à mourir ; habitués depuis tant d'années à vivre, ils ne peuvent se figurer le moment où leur cœur cessera de battre, où leurs yeux seront fermés, leurs mains insensibles, tout leur corps

glacé. Mais il en va tout autrement chez les saints : l'ardeur de se précipiter dans le sein de DIEU, pour lequel ils soupirent, croît en raison de leur éloignement prolongé et de la durée de leur pèlerinage terrestre. Qu'est-ce que la vie, en effet, sinon un songe, une insaisissable rêverie, une perpétuelle déception ? Il y a un beau cantique qui dit : *Et le plus long des jours commence par finir...* Cela est très-vrai. C'est pourquoi les saints ont eu tant d'ardeur et d'impatience de voir le dernier instant de leur exil, afin d'entrer dans un repos qui n'est plus sujet à la moindre vicissitude.

Pélage, étendue sur sa couche, ne vivait déjà plus avec les hommes. Quand elle fut pressée d'une manière plus alarmante par la fièvre, elle fit appeler son fils et lui dit : « Je vous supplie de ne » point faire ensevelir mon corps si ce » n'est quatre jours après que je serai » morte : car je désire que mes serviteurs,

» servantes et tous ceux que j'ai élevés » dans ma maison aient la consolation de » le voir. » Quelques minutes après, elle expirait. On sut bientôt pourquoi la sainte avait fixé ce délai de quatre jours.

Le corps fut lavé selon la coutume, placé dans une bière et exposé, jusqu'au quatrième jour, à la vue de tous ceux qui venaient s'agenouiller auprès de lui. Le moment venu, on le porta à l'église, et là il répandit tout-à-coup une odeur si suave que tout le lieu saint en fut embaumé. La nuit suivante, il parut un grand globe de feu, qui, s'élevant de l'Orient, et ayant longtemps roulé dans l'air, vint se reposer sur l'église où l'on avait mis le saint corps ; puis il sortit de ce globe une splendeur si éclatante, qu'on aurait pu se croire en plein midi. Pélage avait su sans doute par révélation que Dieu devait accomplir ce prodige, qui confirmerait les religieux dans la pensée que Dieu avait

pour agréable leur manière de vivre, puisqu'il récompensait ostensiblement celle qui les y avait appelés.

Le dimanche suivant, on mit un cierge à la tête du tombeau, sans toutefois l'allumer parce qu'il était trop petit pour brûler toute la nuit. Le lendemain, de grand matin, quand on entra pour les matines, on trouva le cierge tout allumé, quoique la porte fût parfaitement fermée, et il brûlait sans se consumer. Il se fit à ce tombeau plusieurs autres prodiges, sans parler de la guérison des maladies les plus désespérées, qui furent des preuves incontestables de la sainteté de cette princesse et de la récompense magnifique dont elle a été mise en possession dans le ciel.

Au reste, quoique honorée du titre de sainte par plusieurs auteurs, notamment par saint Grégoire de Tours et saint Fortunat, Pélage n'a point été mise dans le martyrologe ; mais on l'a toujours honorée

et invoquée dans le pays qu'elle embellit de ses vertus.

Quant à saint Yrieix, il vécut encore plusieurs années, prêchant Jésus-Christ par ses discours et par ses exemples, et faisant différents voyages pour le faire connaître. Quand il fut près de mourir, il fit venir ses religieux, et, les voyant fondre en larmes, il leur dit : « Mes frères, » ne vous affligez point de mon départ ; vous » avez sujet au contraire de vous en réjouir : » car, si mon corps se sépare de vous, mon » esprit vous sera toujours présent. Je n'ai » cessé de travailler pour votre avance- » ment ; si je ne l'ai pas fait aussi heureu- » sement que vous et moi l'aurions sou- » haité, il faut l'attribuer à mon insuffi- » sance ; pour la volonté, elle y a toujours » été. Quand donc la mort m'aura séparé » de vous pour m'unir à la source de tout » bien, je serai plus capable de vous être » utile et de vous assister. Cette pensée

» doit vous donner de la joie, en ce mo-
» ment où je vous dis adieu. » Après ces paroles pleines de charité, il se jeta par terre, et, s'étant mis à genoux tout baigné de larmes, les mains levées vers le ciel, il s'écria : « Doux JÉSUS, souverain pasteur
» de nos âmes, je vous recommande ces
» brebis que vous avez commises à ma
» charge. Gouvernez-les et protégez-les
» de votre grâce. Et, pour moi, je vous
» supplie par votre infinie bonté de vous
» souvenir de ce misérable pécheur, afin
» que, lorsque j'aurai quitté ce corps,
» vous daigniez me recevoir dans votre
» royaume. » Il reposa quelques instants; puis, le mal le pressant, il acheva sa vie bienheureuse en disant : « Seigneur, il est
» temps que vous laissiez aller en paix
» votre serviteur. »

Nous croyons que ce saint a donné son nom à la petite ville de Saint-Yrieix, dans le département de la Haute-Vienne.

SAINTE ADÉLAÏDE

(Xe siècle. — 15 décembre.)

Saint François de Sales, à qui DIEU avait donné d'éminentes lumières pour la conduite des âmes, a écrit plusieurs choses touchantes sur l'état de veuvage chrétiennement embrassé. « Sans doute, dit-il, » il y a bien des épreuves pour la veuve, » laquelle a des enfants qui ont besoin de » son adresse et conduite, et principale» ment en ce qui regarde leurs âmes et » l'établissement de leur vie. » Mais, dit à son tour saint Chrysostôme, ses armes sont les pleurs, les gémissements et la continuelle prière. « Vous trouverez, » ajoute saint Ambroise, des intercesseurs, » si, vraiment veuve et désolée, vous espé-

» rez en Dieu, si vous persévérez dans les
» supplications et la prière, si vous affligez
» votre corps, mourant en quelque sorte
» tous les jours pour revivre. »

Après un chaste mariage, quitter prématurément un mari qu'on aimait, être privée de cet appui de tous les instants, est chose douloureuse. A cette peine néanmoins il est une consolation, alors même que l'union fut plus douce et plus chère (1). « Pendant la vie de votre mari (c'est saint Chrysostôme qui parle encore), vous recueilliez les fruits d'honneur, de soins et d'attention qu'il vous portait, et il les offrait comme un homme sait les donner. L'ayant appelé à lui, Dieu s'est substitué à sa place, et ce n'est pas moi qui vous le dis, mais le saint prophète David par ces mots : *Il prendra soin du pupille et de la veuve.* Il le nomme ailleurs Père des orphelins et juge

(1) *De la Vocation*, par Mgr Luquet, évêque d'Hésibon, tome II, p. 268.

des veuves : et vous verrez comment il les assiste. » Le divin maître n'abandonne pas les siens, et c'est en lui qu'on trouve la raison de supporter en paix une absence qui doit bientôt finir. « L'amour que vous portiez à votre mari, vous pouvez le lui garder aujourd'hui comme auparavant. Telle est la puissance de la charité : elle embrasse, unit et joint étroitement, non-seulement quand les yeux voient, mais de loin. Le temps ni l'absence, ni rien de semblable, ne peut rompre et désunir cette amitié. »

Quelque heureux et quelque honnête que soit le mariage, si l'on considère le petit nombre de saints glorifiés par l'Église en cet état, si on le compare à la quantité de veuves choisies pour un pareil honneur, il faudra dire avec saint Ambroise : « Ceux qui ont l'esprit de foi » ne doivent pas considérer la viduité » comme un mal, mais bien l'estimer

» une récompense... La veuve semble mener de tristes jours et passer sa vie dans les larmes; mais elle est heureuse en ce qu'elle achète par des pleurs d'un instant des joies éternelles. »

L'exemple de la bienheureuse Adélaïde nous affermira dans ces saintes et fécondes pensées. Cette princesse était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, et elle perdit son père n'étant encore âgée que de six ans, en 937. A peine eut-elle atteint sa seizième année, qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. Il sortit de ce mariage une fille nommée Emma, qui épousa depuis le roi de France Lothaire. Elle appartenait ainsi aux familles les plus haut placées et les plus puissantes. Mais Dieu fit bien voir en elle que le bonheur n'est point dans cet éclat et cette prospérité mondaine, et qu'il ne se trouve qu'avec la vertu, dont il est le parfum. Heureusement qu'Adélaïde en avait eu le sentiment dès ses premières

années, et qu'elle n'attacha son cœur qu'à ce qui est éternellement digne de le posséder.

Elle devint veuve en 949. Soumise aux desseins du Seigneur sur elle, elle ne murmura point de ce coup qui ruinait tout son établissement terrestre, mais résolut d'en profiter pour avancer l'œuvre de sa sanctification. Béranger III, marquis d'Ivrée, s'empara de la Lombardie et prit le titre de roi d'Italie. Il avait toujours été l'ennemi déclaré de la famille de Lothaire. Adélaïde fut conduite à Pavie par son ordre et renfermée dans une prison, où elle eut à souffrir toutes sortes d'indignités. Ayant à la fin trouvé moyen de s'échapper, elle s'enfuit en Allemagne. Le pape Agapet II écrivit à l'empereur Othon Ier, pour le prier de prendre sous sa protection la jeune veuve, qui était digne de tout l'intérêt d'un si grand prince. L'empereur leva une armée à cette invitation, marcha

contre Bérenger, le défit et lui imposa des conditions de paix qui devaient assurer sa fidélité. Puis, frappé des qualités d'Adélaïde, qui redoutait elle-même de nouvelles insultes, il lui offrit sa main, qu'elle accepta après de mûres délibérations où elle chercha surtout à entendre la voix de Dieu. Bérenger ayant manqué à sa parole, Othon lui déclara de nouveau la guerre, vainquit une seconde fois le parjure et se fit couronner à Rome. Cette haute fortune ne fit point entrer l'orgueil dans le cœur d'Adélaïde : elle demandait sans cesse au Seigneur de lui donner la force de faire tout le bien qu'on devait attendre d'une souveraine, et de ne pas souffrir que les vanités du monde corrompissent son cœur. Elle ne se servait de ses richesses et de son pouvoir que pour multiplier ses bienfaits envers tous ceux qui s'adressaient à elle ou qu'elle apprenait être dans le besoin.

Othon étant mort en 973, Adélaïde résolut de rester dans son veuvage jusqu'à la fin de ses jours. Son fils Othon II, qu'elle avait élevé avec une grande attention et en le nourrissant des leçons les meilleures, avait besoin d'un conseiller désintéressé et dévoué : Adélaïde voulut être elle-même ce conseiller, et elle s'en montra capable. Aussi, tant que l'empereur suivit ses avis, il fut heureux, aimé, le modèle des rois. Mais, comme il arrive, hélas ! presque toujours quand un souverain ne se retrempe pas assez dans les pensées de la foi, il se laissa insensiblement corrompre par la flatterie. Après la mort de sa première femme, il épousa une princesse grecque. Il oublia tout ce qu'il devait à sa mère, et la bannit même de sa cour. Nulle épreuve ne pouvait être plus sensible à un cœur comme le sien. Elle souffrait moins des angoisses qui la regardaient elle-même que de la pensée de l'offense de DIEU et du

malheur de son enfant, qui s'exposait de la sorte à mal finir, après avoir dignement commencé. Elle joignit à la résignation la plus évangélique d'ardentes et incessantes prières pour que les yeux de l'empereur fussent ouverts. Ils le furent. Othon rappela sa sainte mère, se montra docile à ses avertissements, et réforma les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Il était temps qu'il réparât le mal accompli par sa faute : car, étant allé à Rome peu de temps après, il y fut attaqué de la dyssenterie et y mourut (983).

Sa femme, cette Grecque que j'ai nommée, fut établie régente pendant la minorité de son fils Othon III. Elle avait voué à Adélaïde une haine très-vive, et elle ne lui ménagea pas les outrages une fois qu'elle fut maîtresse. La sainte servante de Dieu endura tout avec une angélique patience. Désormais morte à la terre, où rien ne la retenait plus, elle s'était retirée à

Magdebourg, auprès du saint évêque Adalbert, dont elle suivait la direction. La prière et les bonnes œuvres occupaient toutes ses heures, et il n'était personne qui ne la bénît. Cependant, la régente étant morte à son tour d'une manière subite, et le prince étant encore trop jeune pour gouverner, on l'obligea de se charger elle-même de la régence. On vit alors plus que jamais jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Cette puissance, qui faisait l'ambition de tant d'hommes, et que tant de femmes considéraient comme le plus haut degré du bonheur, loin de la séduire, lui paraissait un fardeau au-dessus de ses forces. Les saints savent que Dieu demandera un compte sérieux du pouvoir qu'il confie à ses représentants, et cette responsabilité les effraye, tandis que les mondains n'y voient qu'un brillant honneur et une magnifique indépendance. Les choses sont tellement organisées par

une sage Providence, que chaque honneur porte son épine, chaque élévation son aiguillon, et que le simple particulier qui fait son devoir est beaucoup plus heureux que le monarque devant qui tout plie. On a vu des rois, des conquérants, s'arrêter avec attendrissement devant une chaumière et dire tout haut : « Qu'on doit être heureux dans ce petit réduit ! »

Adélaïde, animée de la pensée du devoir, qui chez elle primait toutes les autres, envisagea à fond toutes les obligations qui résultaient pour elle de sa charge, et, décidée à tout faire pour les remplir, elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Pour une païenne ou pour une femme moins remplie de vertu, c'eût été une occasion favorable de se venger des auteurs de ses maux passés, et les raisons spécieuses n'auraient pas manqué, l'utilité de l'État, la justice, des exemples à faire, etc.

Adélaïde pensa tout autrement, et, ravie de pouvoir imiter JÉSUS-CHRIST, sa plus sensible joie fut de faire du bien à ceux qui sans raison s'étaient déclarés ses ennemis. Elle éprouvait dans ce généreux pardon une consolation intérieure qui lui semblait une suffisante récompense. Toutefois, le soin qu'elle donnait aux affaires ne la fit se relâcher en rien dans ses exercices de piété et de mortification : elle sentait bien, au contraire, que, plus en butte à la guerre du monde et des sens, il lui fallait se retremper davantage et se fortifier avec plus de soin contre des attaques incessantes et multiformes. La victoire n'est jamais qu'à ce prix. Elle avait des heures marquées pour aller prier dans son oratoire, et pour gémir sur les péchés du peuple, auxquels il ne lui était pas possible de remédier. Lorsqu'elle était forcée de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur, et elle ressentait dans son cœur la peine

et la confusion qu'elle causait alors. Cette délicatesse de conduite envers le prochain est l'un des joyaux de la vertu véritable. Que de chrétiens, que de femmes surtout, qui se montrent acariâtres, sans prévenances, sans amabilité, difficiles à vivre ! On en voit, jusque dans l'église, en face du Dieu crucifié et tout bon, apporter ce caractère revêche et le montrer à la moindre occasion, pour une chaise, pour un rang, pour un passant qui les dérange ; et dernièrement nous voyions cela à la sainte Table même ! Il faut convenir qu'une pareille dévotion est bien mal entendue, et que ces âmes comprennent peu de chose à l'essence de la religion, qui est la charité : *C'est à cela que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez mutuellement.* Aussi sainte Adélaïde se faisait-elle universellement bénir, et sa pieuse conduite, en faisant estimer la vertu, lui gagnait des cœurs : en sorte que par ses

actions journalières les plus communes elle prêchait JÉSUS-CHRIST. La régularité de son palais, où cependant tout se passait comme il doit être dans la maison d'un roi, en avait fait une cour édifiante; on pouvait s'y égayer, s'y occuper des intérêts de la guerre et de l'administration, mais non point y introduire l'immoralité et y faire prévaloir les détestables maximes des courtisans, qui font ordinairement des palais des foyers de corruption, d'où elle découle malheureusement dans les villes et dans tout l'État.

Les *Rugi*, peuple barbare habitant une partie de la Poméranie actuelle, en Prusse, avaient envoyé, peu d'années auparavant, une ambassade à l'empereur pour en obtenir des missionnaires qui les instruisissent dans la foi chrétienne; on leur en avait envoyé; mais ces hommes cruels en avaient massacré plusieurs et témoignaient fort peu de zèle, malgré leur démarche,

pour une conversion réelle. Adélaïde reprit cette affaire et y apporta toute l'activité que réclamait une si sainte cause; elle eut de ce côté quelques douces consolations.

Bientôt une affaire importante, concernant l'empire, lui fit entreprendre un voyage en Bourgogne. Elle devait passer par l'Alsace. Les voyages alors étaient loin d'offrir les facilités présentes. L'impératrice, qui avait soixante-huit ans, tomba malade dans la ville de Seltz, et le mal fit en peu de temps de si alarmants progrès qu'elle comprit elle-même que son heure était venue. Elle l'envisagea sans terreur, pleine de confiance dans le Dieu si bon qu'elle avait servi de la manière la plus courageuse, la plus humble et la plus constante. Quand elle expira, le peuple s'écria qu'il avait une protectrice au ciel et se mit à l'invoquer. Ce ne fut pas en vain : de nombreux miracles, recueillis par Leibnitz,

justifièrent cette dévotion en la récompensant. Sainte Adélaïde est souvent prise pour patronne dans les familles non-seulement en Allemagne, mais en France et ailleurs.

LA B. ANGÈLE DE FOLIGNO

(XIVe siècle. — 30 mars.)

Les saintes dont nous venons de retracer en abrégé la vie et les vertus avaient deux caractères particuliers qui, sous un rapport, les rendent moins accessibles à l'imitation : elles appartenaient à des familles princières, et leur piété ne s'est jamais démentie; élevées saintement, ayant eu une jeunesse régulière et édifiante, on ne trouve en elles que le bien, sans mélange d'aucun mal. Mais voici un exemple différent à ces deux points de vue, et qui par cela même est plus propre à encourager celles qui n'ont pas commencé dès leur jeunesse à se donner au Seigneur, ou qui l'ont fait alors trop imparfaitement.

Foligno est une petite ville de l'État Ecclésiastique, dans la délégation de Pérouse. Elle n'a que 12.000 habitants, quoiqu'elle fasse un commerce assez étendu. Comme elle se trouve à peu de distance d'Assise et sur la route de Rome à Lorette, elle voit un assez grand nombre d'étrangers et de pèlerins se rendant soit au tombeau de saint François d'Assise, soit à la sainte maison sanctifiée par la présence de la très sainte Vierge. Là vivait, à la fin du treizième siècle, une femme nommée Angèle. Elle n'était point princesse, quoiqu'elle descendît d'une famille distinguée. Mariée dans la ville, elle était loin d'y donner le bon exemple et d'être un sujet d'édification. Ses égarements même furent déplorables, et de telle nature qu'elle pouvait passer pour ennemie de Dieu. Le scandale était d'autant plus grand, qu'à cette époque, ou peu auparavant, tout ce pays avait été renouvelé par le grand saint Fran-

çois d'Assise, l'apôtre de la pauvreté. Mais les miséricordes du Seigneur sont infinies ; elles viennent, à un moment ou à l'autre, frapper au cœur du pécheur : heureux ceux qui entendent cette voix et qui ouvrent à l'hôte divin ! Quand on le repousse, on ne sait s'il reviendra.

Il y avait dans Angèle, malgré ses fautes, un fond généreux et élevé. Ce sont là surtout les âmes que Dieu aime et appelle à lui, parce que la générosité est comme la base de la vie chrétienne. Dieu donc frappa un coup décisif : sans qu'elle s'y attendît aucunement, elle perdit son mari d'abord, et puis ses enfants, qui faisaient son orgueil et sur lesquels elle avait concentré toutes les richesses de son âme. Comme autrefois saint Paul sur le chemin de Damas, Angèle fut terrassée ; elle murmura avec angoisse : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix intérieure lui répondit : « Te convertir ! » A l'instant la résolution fut prise

C'est un beau et divin spectacle que celui d'une conversion ; le Ciel lui-même s'en réjouit, dit l'Évangile : « *Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* » Cette sentence surprend au premier abord ; pour la comprendre, il faut se rappeler l'amour que Jésus-Christ a témoigné aux pécheurs. Il a déclaré que c'était pour eux qu'il était venu ici-bas. Il honora leurs maisons de sa visite ; il va prendre ses repas chez eux. Quand ils se présentent devant lui, il les admet à ses entretiens, et leur fait goûter le charme divin de sa parole. Il converse avec la Samaritaine, il renvoie pardonnée la femme adultère, il permet à une insigne pécheresse de déposer des baisers et des parfums sur ses pieds, il prend sa défense quand ses apôtres la condamnent. C'est un pécheur, c'est un publicain, qu'il élève au-dessus du pharisien orgueilleux ; c'est à un

pécheur seul, à un pécheur converti depuis cinq minutes, qu'il fait entendre cette touchante assurance : « *Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis.* » C'est un pécheur, saint Paul, qu'il appelle à la dignité d'apôtre des nations. Angèle avait besoin de se souvenir de ces exemples pour espérer : elle s'en souvint, et elle espéra.

Sa vie ne fut plus qu'une expiation de ses égarements. Le démon, qui la tenta plus vivement que jamais dans les premiers temps de sa conversion, fut obligé de s'avouer vaincu par la chasteté, l'humilité, l'esprit de pauvreté de son ancienne victime. Angèle, en effet, quand elle sentait l'aiguillon de la chair, employait le feu pour s'en guérir. Elle s'humiliait de toutes les manières que sa foi et son ardeur pouvaient lui inspirer. Elle vendit tous ses biens, et en distribua le prix aux pauvres. Elle se fit admettre dans le tiers-ordre de Saint-François. Cet aimable saint, que nous ve-

nons de nommer tout-à-l'heure, avait prêché avec tant de fruit la pénitence à Assise et aux environs, que les habitants quittaient tout pour le suivre par grandes troupes. Il s'en joignit un bon nombre des villages prochains, qui le prièrent de leur apprendre les moyens de mener une vie chrétienne. Plusieurs maris voulaient quitter leurs femmes, et plusieurs femmes voulaient s'enfermer dans les cloîtres ; mais François ne voulut point rompre des mariages bien unis et dépeupler le pays. C'est pourquoi il leur conseilla à tous de servir DIEU chrétiennement dans leurs maisons, et promit de leur donner une règle selon laquelle ils pourraient avancer dans la vertu, et mener une vie semblable à celle des religieux sans en pratiquer l'austérité. Il retint de même la faveur excessive de plusieurs personnes dans les villes de Toscane, et particulièrement à Florence. Ainsi commença le *tiers-ordre* de Saint-François, qui fut approuvé par le

pape Nicolas IV. Ceux et celles qui entrèrent dans cette milice sainte, qui permettait de vivre au milieu du monde, furent appelés *Frères* et *Sœurs de la pénitence.* Ceci s'était passé environ quatre-vingts ans avant qu'Angèle entrât dans le tiers-ordre. Elle devait en être une des gloires. Rien ne lui paraissait difficile ou pénible quand il s'agissait de satisfaire à la justice divine. Aussi ne cessa-t-elle de verser des larmes jusqu'à la fin de sa vie ; sa patience dans les peines extérieures et les fréquentes maladies qu'elle éprouva était admirable. Foligno tout entière bénissait Dieu d'un changement si parfait, qui ne se démentit jamais. Angèle mourut en 1309, et beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau.

LA B. MARIE-VICTOIRE FORNARI

(XVIe siècle. — 12 septembre.)

La bienheureuse Marie-Victoire Fornari-Strata était née aussi en Italie ; la ville de Gênes fut sa patrie. Elle y naquit en 1562, de parents très-chrétiens, qui regardèrent comme le premier de leurs devoirs celui de lui inspirer de bonne heure les sentiments qui devaient, selon eux, dominer toute sa vie. Le Ciel bénit leur pieuse sollicitude : car Victoire correspondit si parfaitement à ces soins éclairés et vigilants, qu'elle devint un modèle accompli pour toutes ses compagnes. Les détails de cette enfance, conservés par le père jésuite Spinola, sont ce qu'on peut lire de plus aimable et de plus touchant. Semblable à un

séraphin dont elle avait toute la pureté, elle brûlait pour Dieu d'un amour qui épanouissait son gracieux visage, et donnait à toutes ses actions je ne sais quoi de céleste et de saisissant. Les jeux qui plaisent tant aux enfants ne lui causaient qu'un médiocre plaisir, bien qu'elle s'y livrât quelquefois par amitié pour ses frères et pour ceux qui l'en priaient. C'était une chose merveilleuse de voir la fidélité et l'exactitude de son obéissance ; un mot, un geste de ses parents, un désir témoigné devant elle, lui paraissaient autant d'ordres d'en-haut, et elle s'empressait d'y obtempérer. Un jour qu'un de ses petits frères était gravement malade, elle se promit, avec une naïve simplicité, d'obtenir de Dieu sa guérison ; et en effet, s'étant mise en prière, elle fut si fervente, qu'elle fut exaucée et que l'enfant revint pleinement à la vie.

Elle avait toujours eu le désir d'entrer en religion, parce qu'il lui semblait qu'il lui

serait plus facile d'y faire son salut, loin des dangers et des distractions mondaines. Mais, habituée à voir dans ses parents les instruments de la volonté divine, n'ayant point d'ailleurs de preuve positive que Dieu l'appelât au cloître, elle consentit à embrasser la vie du mariage, sur les instances de son père et de sa mère, qui avaient trouvé dans Ange Strata, noble génois, un véritable trésor. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'on lui fit contracter cette alliance, à laquelle elle se résolut d'autant plus volontiers que ce jeune homme joignait, aux qualités qui font l'homme du monde parfait, la religion éclairée et sincère qui fait le solide chrétien. Ils prirent ensemble les plus fermes résolutions relativement à l'accomplissement des devoirs religieux, et ils y furent fidèles. Un des premiers soins de la nouvelle épouse fut de régler sa maison selon les maximes de l'Évangile, d'en bannir le péché, et surtout la médisance,

pour laquelle toute sa vie elle eut une invincible éloignement. Il lui paraissait incroyable que tant de femmes faisant profession de piété, s'imaginant avoir beaucoup de délicatesse de conscience, incapables de faire à qui que ce fût le moindre tort dans sa fortune, se permissent de nuire gravement au prochain en révélant avec une joie maligne, en commentant et même en exagérant ses défauts. Elle savait qu'il y a toujours dans la médisance de l'orgueil et de la malignité, et la sainte femme craignait comme la mort ces deux plaies de l'âme.

Sa charité ne pouvait manquer de s'exercer à l'égard des pauvres, qui doivent être les juges des riches dans l'autre monde. Elle ne fuyait pas, comme on le fait aujourd'hui, la rencontre des mendiants et des infortunés sans ressources; elle les recherchait au contraire, et, quoique sa fortune fût modique, elle leur avait fait

une excellente part dans son budget hebdomadaire et journalier. Strata se serait fait un scrupule de contrarier ses dispositions, qui répondaient à ses propres pensées. Aussi, lorsque quelqu'un lui témoignait de la surprise de ce qu'on ne voyait pas Marie-Victoire fréquenter les sociétés et se trouver au milieu des compagnies mondaines, il répondait : « Mon épouse n'est bonne qu'à prier DIEU et à prendre soin de sa famille. » Éloge bien honorable pour une femme chrétienne, qui prouve que la bienheureuse, en changeant d'état, n'avait rien perdu de sa ferveur, et qu'elle savait parfaitement allier la dévotion avec ses nouveaux devoirs. Il arrive quelquefois que des femmes font du tort à la dévotion, en ne sachant pas la concilier avec leurs devoirs de famille, qui sont cependant si essentiels, et surtout en ne s'appliquant pas à la douceur des formes à l'égard de tout le monde.

Six enfants furent le fruit de cette union bénie. Victoire les consacra à la Sainte Vierge, et déploya dans leur éducation le même zèle et la même intelligence qu'on avait mis à diriger ses premiers pas à elle-même. Rien sur la terre n'est comparable à une bonne mère s'acquittant de ce devoir, donnant à ceux qui tiennent d'elle la vie du corps la vie autrement noble et précieuse de l'intelligence, de la volonté, de la foi. On ne saurait croire à quel point ces premières notions de l'enfance influent sur tout le reste de l'existence, combien de chrétiens ont dû à cette cause leur retour au bien. L'éducation solide et pieuse est l'héritage fondamental que de bons parents assurent d'abord à leurs enfants. Au reste, la bénédiction de Dieu couronna les efforts de notre bienheureuse : à l'exception de l'un de ses enfants qui mourut à dix ans, tous les autres embrassèrent l'état religieux et y vécurent avec édifica-

tion : ce qui combla de bonheur leur mère. Elle en remerciait Dieu avec une attendrissante effusion. Nous avons connu, nous aussi, à Naples, une famille de saints, en 1848 : la mère, après la mort de son mari, entra dans une communauté où elle fit profession ; sa fille devint carmélite ; ses cinq garçons se dévouèrent à la Compagnie de Jésus et devinrent tous cinq missionnaires en Chine. Quelle couronne pour une mère chrétienne !

Il y avait neuf ans que la bienheureuse Fornari vivait de cette vie saintement occupée, lorsque le Seigneur l'appela à un état plus parfait encore. Son mari mourut, et termina dans la paix du Seigneur une existence passée au service de cet adorable Maître. Malgré sa vive et solide foi, la sainte veuve éprouva un violent chagrin, dont elle offrit à Dieu l'amertume. A l'âge de vingt cinq ans, elle perdait non-seulement l'objet de sa légitime tendresse, mais

aussi son émule et pour ainsi dire un modèle dans les pratiques de la piété. Rien ne pouvait la consoler, et tous les jours elle sentait croître sa tristesse. La religion ne tue pas les sentiments naturels, elle ne cuirasse pas le cœur, mais elle élève les uns et fortifie l'autre. Elle n'enseigne point que nous offensons Dieu par une douleur de cette nature; elle nous crie seulement : « *Sursùm corda !* tenez vos âmes plus haut ! » Car plus haut nous rencontrons Dieu et l'éternité, c'est-à-dire ce qui explique tout et ce qui redresse tout. Un jour que Victoire se sentait plus désolée encore, elle tourna ses yeux avec une ardeur nouvelle vers celle que l'Église appelle à si juste titre la *Consolatrice des affligés* : « Vierge sainte, s'écria-t-elle, » Vierge qui fûtes toujours pleine de com- » passion, prenez ces petits enfants que je » vous présente ; adoptez-les pour les vô- » tres, puisqu'ils n'ont plus ici-bas de père,

» et qu'à mon égard ils peuvent se regar-
» der comme orphelins : car je ne suis pas
» capable de leur servir de mère. » Cette prière si simple et si confiante fut exaucée sur-le-champ : la Sainte Vierge lui apparut, et lui adressa ces paroles, que la pieuse veuve écrivit dans la suite par ordre de son confesseur : « Victoire ma fille, aie
» bon courage ! ne crains rien, parce que
» je veux mettre les enfants et la mère
» sous ma protection. Laisse-moi faire :
» c'est moi qui prendrai un soin par-
» ticulier de ta maison. Vis contente et
» n'aie plus d'inquiétude. La seule chose
» que je demande de toi, c'est que tu te
» reposes de tout sur ma bonté, et que tu
» ne t'occupes désormais que du soin d'ai-
» mer Dieu par-dessus toutes choses. »

Après ce peu de mots, continue Mgr Doney, évêque de Montauban, la vision disparut ; mais les sentiments et la consolation qu'elle produisit ne disparurent pas

avec elle. Marie-Victoire, quoique jeune, fit dès-lors vœu de chasteté, et s'imposa la loi de vivre dans une retraite absolue. Elle trouva dans la personne du Père Zannoni, jésuite, un guide très-éclairé dans les voies de DIEU. Ce directeur habile ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa nouvelle pénitente était une âme élevée, capable de tout souffrir et de tout entreprendre pour assurer sa propre sanctification. Aussi la porta-t-il à la pratique des plus sublimes vertus, dont, aidée de la grâce, elle devint bientôt un modèle.

Saint François de Sales veut que les veuves apprécient la liberté de se sanctifier qui est spécialement leur apanage, et il emploie, pour le faire entendre, une de ces aimables comparaisons dont il avait seul le secret : — Que les veuves, dit-il, préfèrent la liberté recouvrée aux liens d'un nouveau mariage, « comme le fer, » qui, étant empêché de suivre l'attraction

» de l'aimant à cause de la présence du
» diamant, s'élance vers le même aimant
» soudain que le diamant est éloigné :
» ainsi le cœur de la veuve, qui ne pouvait
» bonnement s'élancer du tout en Dieu ni
» suivre les attraits de son divin amour
» pendant la vie de son mari, doit, soudain
» après le trépas d'icelui, courir ardem-
» ment à l'odeur des parfums célestes,
» comme disant, à l'imitation de l'épouse
» sacrée : O Seigneur, maintenant que je
» suis toute mienne, recevez-moi pour
» toute vôtre ; *tirez-moi après vous, nous*
» *courrons à l'odeur de vos parfums.* »

Tels furent les sentiments de la bienheureuse Victoire. Mais laissons parler le vénérable historien que nous citions tout-à-l'heure, Mgr Doney. « Marie-Victoire trouvait encore un secours bien puissant dans la réception fréquente de la sainte Eucharistie. Elle approchait de cet auguste sacrement avec tant de ferveur, que son

émotion était visible. Ce qui augmentait son attrait pour cette nourriture céleste, c'est qu'elle en tirait toujours une force nouvelle pour résister aux tentations du démon. Car l'ancien ennemi du genre humain, jaloux de la perfection de la sainte veuve, mettait tout en œuvre pour la faire sortir du chemin de la piété. Le monde, de son côté, cherchait à la séduire. Un homme noble et riche résolut de vaincre sa répugnance pour de nouveaux engagements, et ne négligea rien pour la déterminer à l'épouser ; mais ses efforts furent inutiles. La servante de Dieu était désormais trop intimement unie à son divin Époux pour jamais consentir à ce qu'un autre objet partageât son cœur. Pénétrée de plus en plus de la vanité des choses créées, elle brisa tous les liens qui pouvaient encore l'attacher à la terre. Elle renonça de bon cœur aux riches habits, aux meubles somptueux et à tout ce qui sentait l'opulence. Ses vê-

tements étaient des plus simples, et son lit très-pauvre. Quelques images de piété faisaient tout l'ornement de sa chambre, qui n'avait plus de tapisseries. C'est ainsi qu'elle se préparait à la pauvreté absolue qu'elle devait bientôt pratiquer dans l'état religieux. A ce détachement parfait elle joignait une humilité profonde et une rigoureuse pénitence. Nous ne détaillerons point ici les austérités auxquelles Marie-Victoire se livrait : il nous suffira de dire qu'elle jeûnait au pain et à l'eau, non-seulement le carême entier, mais aussi tous les vendredis de l'année et toutes les vigiles d'obligation. Elle avait tellement gravé dans l'esprit le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, qu'elle ne voulait pas vivre un instant sans pratiquer quelque mortification.

Les faveurs précieuses que Marie-Victoire avait reçues de Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge lui inspirèrent un vif

désir d'établir un ordre religieux qui fût d'une manière spéciale consacré à son culte. Mais, comme son premier devoir était de pourvoir à l'établissement de ses enfants, elle attendit, pour exécuter ce dessein, qu'ils eussent eux-mêmes fait le choix d'un état de vie. Lorsque, suivant l'attrait de la grâce, ils se furent consacrés à Dieu, la sainte veuve, désormais libre, alla faire part de son projet à l'archevêque de Gênes. Elle n'en obtint pas d'abord l'approbation, parce que les moyens d'exécution semblaient lui manquer entièrement. En effet, elle avait versé dans le sein des pauvres tous les biens dont elle avait pu légitimement disposer, et elle n'avait rien à attendre de sa famille, qui était mécontente de son genre de vie. Cependant ces obstacles n'ébranlèrent pas la confiance de la servante de Dieu, et elle fit valoir en faveur de son projet des raisons si solides, que l'archevêque lui accorda enfin la per-

mission qu'elle sollicitait. Assurée de l'assentiment de son premier pasteur, la sainte veuve fit donner la forme de monastère à une maison qu'elle avait achetée dans un quartier isolé de la ville de Gênes, et bientôt elle s'y enferma avec dix compagnes. Tels furent les commencements de l'ordre des *Annonciades-Célestes*, dont la fondation date de l'année 1604, et qui subsiste encore avec édification dans l'Église. L'objet de cette institution est, comme nous l'avons dit, de rendre à la Sainte Vierge, particulièrement au mystère de son Annonciation, un culte spécial, et d'imiter surtout les vertus de sa vie cachée. C'est pour honorer la retraite de Marie à Nazareth que les religieuses de cet ordre observent une clôture très-étroite, et n'ouvrent que trois fois l'année les grilles de leur parloir ; encore n'est-ce qu'en faveur de leurs plus proches parents. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire,

une ceinture et un manteau bleus, qui leur rappellent la vie céleste qu'elles doivent mener pour répondre à leur vocation.

» Dès que la communauté eut été formée, les nouvelles religieuses reçurent l'habit des mains de l'archevêque de Gênes. Le prélat établit aussitôt pour leur supérieure la sainte veuve, qui, par humilité, fit tous ses efforts pour éviter cette charge, mais qui y déploya une capacité si grande et des qualités si rares, qu'on vit bien qu'elle avait été instruite à l'école du SAINT-ESPRIT. Sous sa conduite, la nouvelle communauté prospérait, lorsqu'un incident faillit faire échouer entièrement la pieuse entreprise. Un homme de bien, qui prenait à cette maison un intérêt particulier, qui même avait sollicité et obtenu pour le nouvel institut l'approbation du Pape Paul V, craignit qu'il ne pût se soutenir, et persuada aux religieuses d'entrer dans un autre ordre. Tout était prêt pour l'exécution

de ce dessein, à l'insu de la supérieure ; mais la Sainte Vierge, à laquelle Marie-Victoire eut recours dès qu'elle en fut instruite, déconcerta ce projet par sa protection, et conserva ainsi une société qui lui est spécialement dévouée. Ce bienfait de Marie a depuis paru si grand aux Annonciades, qu'elles en célèbrent chaque année la mémoire par une fête solennelle, fixée au 16 juin.

» La sainte fondatrice ne tarda pas à voir ses filles revenir à leurs premiers sentiments, et cette consolation lui était due : car elle leur offrait dans sa personne un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Elle leur prêchait, beaucoup plus encore par sa conduite que par ses discours, la patience, l'humilité, la prudence et l'esprit de pauvreté. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de rendre service à ses sœurs ; elle se chargeait des travaux les plus pénibles du monastère. Avant que la maison eût une horloge, c'é-

tait elle qui prenait soin d'avertir les converses des devoirs qu'elles avaient à remplir, et, pour ne pas troubler le sommeil des autres religieuses, elle marchait nu-pieds dans les corridors, même pendant un hiver très-rigoureux, quoiqu'elle nuisît ainsi à sa santé. Elle avait un soin extrême des malades, dont elle était tout à la fois le médecin et l'infirmière. — Une charité si parfaite méritait de nouvelles faveurs du Ciel : Marie-Victoire en obtint de signalées. Elle eut le don des miracles, celui de prophétie et la connaissance du secret des cœurs. Son oraison était sublime, et on l'a vue plusieurs fois en extase. Mais ces grâces extraordinaires n'altéraient en rien son humilité, qui fut rudement éprouvée, sans se démentir jamais, par plusieurs grandes contradictions qu'elle eut à supporter. Enfin, pendant treize ans, après avoir vécu d'une manière parfaite dans l'état religieux, cette femme

admirable rendit paisiblement son âme pure à son Créateur en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 15 décembre 1617. Son corps fut inhumé dans le monastère, et s'y conserve encore sans corruption.

» L'opinion que l'on avait de la sainteté de la Mère Marie-Victoire était si bien établie, que plusieurs personnes crurent pouvoir recourir à son intercession, et en obtinrent diverses grâces. Louis XIII, roi de France, qui à cette époque possédait Gênes, et Anne d'Autriche son épouse, sollicitèrent dès-lors sa canonisation auprès du Saint-Siége ; mais elle n'a eu lieu qu'en 1828. Le Pape Léon XII a placé la vénérable Marie-Victoire au rang des bienheureuses par son décret du 2 septembre, et fixé sa fête au 12 du même mois. »

L'ordre des Annonciades s'est répandu de divers côtés. Il y en avait en France neuf

maisons avant 1793. Le monastère de Saint-Denys près Paris a été rétabli à l'époque de la béatification à peu près, et il se maintient dans la régularité la plus édifiante.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES

(XVIe siècle. — 14 septembre.)

C'est encore à Gênes que nous allons admirer les vertus d'une autre sainte veuve. Catherine était née dans cette capitale, alors plus importante qu'elle n'est aujourd'hui, en 1447. Son père, Jacques Fieschi, était allié aux plus hautes familles et parvint lui-même à la dignité de vice-roi de Naples, sous le roi de Sicile René d'Anjou. Le Seigneur se manifesta à elle dès les premières lueurs de sa raison, et Catherine suivit avec empressement cette lumière si pure qui devait la conduire à la sainteté. Elle vit que le bonheur était attaché à servir un si excellent maître, qui ne

demandait, en retour de ses faveurs temporelles et éternelles, qu'un peu de simplicité et de filial amour; elle ne voulut plus penser à autre chose, ni laisser entrer dans son petit cœur d'autre préoccupation. Douce, empressée, obéissante, aimant la prière, la tranquillité, le travail que comportaient ses forces, la mortification même, elle révélait à ses parents de si précieuses qualités, que ceux-ci en étaient ravis et comptaient bien qu'elle illustrerait leur maison. Ils ne se trompaient pas, quoique ce dût être d'une manière différente de leur pensée. DIEU répondait aux dispositions pieuses de cette âme naïve par des faveurs qui la confirmaient dans sa vertu, et jetaient en elle de solides fondements pour toute la suite de sa vie. Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer à quel point ces premières impressions sont capitales ; elles représentent, dans un certain sens, ces fondations fermes et pro-

fondes sur lesquelles on édifie d'inébranlables monuments.

Lorsque Catherine eut atteint sa treizième année et qu'elle put se rendre compte par elle-même des deux voies qui s'ouvraient devant elle, le mariage et la retraite, elle ne balança pas : il lui sembla que la félicité la plus parfaite ici-bas était de s'adonner exclusivement, loin du monde et de ses trompeuses vanités, à la prière, à la mortification, au travail. La vie religieuse est pour ceux qui y sont appelés comme un avant-goût de la céleste patrie. Elle jetait les yeux sur les monastères qui l'entouraient, et vraisemblablement elle avait fixé intérieurement son choix, lorsqu'il lui fallut renoncer pour longtemps, peut-être pour toujours, à cette pensée. Sa famille lui notifia qu'on lui avait choisi un époux et qu'elle eût à l'accepter. Toujours obéissante, voyant dans ses parents ceux que Dieu avait chargés de sa conduite, la jeune

fille fit promptement son sacrifice, résolue à mener d'ailleurs dans le monde une vie toute de ferveur. Le mariage fut conclu et accompli.

Julien Adorno, mari de Catherine, était un jeune seigneur de la ville, qui ne partageait nullement les principes de sa femme. Dissipé, ami du plaisir bruyant, il était de toutes les fêtes, et n'en rapportait pas toujours une humeur aimable et des procédés gracieux. Pendant dix années que dura cette union, il ne se corrigea point, sans toutefois que Catherine désespérât un seul instant de sa conversion, qu'elle demandait sans cesse à Dieu. De telles prières, jointes à une telle vie, ne pouvaient manquer d'être exaucées. Que ne peut la douceur, l'aménité de caractère, l'oubli de quelques écarts! La goutte d'eau, à force de tomber sur le marbre, le ronge et le creuse. Les bonnes et douces paroles d'une femme pieuse amollissent à la

fin un homme et gagnent son âme ; au lieu que les reproches aigres, emportés, tout légitimes qu'ils sont au fond, augmentent le mal, et parfois le rendent incurable. Catherine supporta donc ses chagrins avec une inépuisable patience, et, les prenant pour la croix particulière qui devait lui ouvrir les portes du ciel, elle y trouva les moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno joignait à ses autres défauts celui d'être ambitieux et de vouloir s'élever aux premières charges, comme s'il eût dû découvrir dans les vains honneurs la satisfaction de l'âme qu'il avait inutilement demandée à la dissipation. Au lieu de monter, il ne fit que descendre : car, par ses profusions, il dissipa son patrimoine, ainsi que le bien de sa femme. La sainte épouse eût compté la misère pour rien, si elle avait pu produire la conversion désirée. Elle gémissait plus souvent en présence du divin confident de ses pei-

nes, qui enfin l'exauça. Revenu de son long égarement, ému du spectacle de vertu qu'il avait sous les yeux depuis dix années, Adorno fit pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété.

Après la première douleur de cette séparation (car la sainte aimait sincèrement son mari) elle examina ce qu'elle devait faire, et s'il n'était point à propos de reprendre ses anciennes intentions de retraite. Ce fut le parti auquel, désormais libre de ses actions, elle s'arrêta. Elle voulut unir la vie active à la vie contemplative, afin de participer à la fois aux mérites de Marthe et à ceux de Marie, dont il est dit que l'une s'était assise aux pieds de Jésus pour l'entendre parler, tandis que l'autre mettait tous ses empressements à le servir dans sa personne et dans celle de ses Apôtres. C'est pourquoi, voyant dans les pauvres la personne adorable de Celui qui a dé-

claré fait à lui-même ce qu'on fait pour eux, elle s'attacha comme garde-malade ou infirmière au grand hôpital de Gênes. Elle passa plusieurs années dans cet office si saint et volontairement embrassé. La nature lui fit éprouver, au commencement, bien des répugnances : elle n'avait pas été habituée à voir ainsi, de près, tant de misères, à les toucher, à les soigner, et le cœur lui bondissait dans la poitrine ; mais, grâce à son courage et à la bénédiction du Seigneur Jésus, elle triompha de cela comme nous triomphons, quand nous en avons la ferme volonté, de tout ce qui nous contrarie dans le bien. Sa charité, du reste, n'était point renfermée dans l'enceinte de l'hôpital, elle embrassait tous les pauvres malades de la ville ; ils ne lui étaient pas plus tôt connus qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son dévoûment pour eux parut surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages

dans les années 1497 et 1501. Beaucoup fuyaient cet horrible fléau ; la terreur s'était assise au seuil de toutes les maisons.

Mais, partout où règne le catholicisme, le dévoûment règne aussi : les religieux, les religieuses, les ecclésiastiques, les fervents chrétiens, se montrèrent, dans ces douloureux moments, comme autrefois les chevaliers sur le champ de bataille ; seulement, au lieu de tuer les hommes, ils les sauvaient; au lieu de frapper avec l'épée, ils consolaient avec la parole ; au lieu de proférer la menace et de promettre la vengeance, ils priaient humblement. Ce sera l'éternel honneur du Catholicisme, exclusivement aux sectes séparées, d'avoir donné ce divin spectacle de charité, que le monde n'avait point vu avant lui, et qu'il ne verra jamais lors de lui. Catherine fut un des glorieux instruments choisis par la Providence pour ajouter un joyau à cette

riche couronne de l'église, qui s'embellit de siècle en siècle.

Et pourtant, au milieu de ces labeurs si durs par eux-mêmes, elle songeait continuellement à la pénitence, à la soumission forcée des sens. Les austérités qu'elle pratiquait sont effrayantes. Elle s'était tellement accoutumée à vaincre son appétit par le jeûne, qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la sainte Communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Les hosties que l'on donnait alors aux laïques, lorsqu'on leur administrait la sainte Eucharistie, étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui. On lit aussi dans l'histoire de la sainte qu'immédiatement après la Communion on lui présentait le calice, ce qu'on ne faisait que pour lui faciliter le moyen d'avaler les particu-

les de l'hostie qui pouvaient être restées dans sa bouche. Mais elle ne communiait point pour cela sous les deux espèces, cette pratique ayant été interdite par l'Église à cause des abus qu'elle entraînait souvent et des erreurs de certains hérétiques.

Ces heureuses communions remplissaient Catherine d'une force et d'une joie singulières ; la présence de son doux Sauveur était pour elle une chose aussi sensible que la lumière. Elle aurait désiré pouvoir communier tous les jours, et elle portait à cause de cela une sainte envie aux prêtres. Il lui arriva quelquefois, au sortir de la sainte table, d'avoir des saisissements. Dans les transports de son amour, elle invitait les créatures, même inanimées, à l'exemple de David, à bénir et à louer le Dieu qui ne dédaigne pas d'être la nourriture de ses pauvres enfants. « Eh quoi ! » s'écriait-elle, vous tous, objets qui m'en-

» vironnez, n'êtes-vous pas comme moi » les créatures de mon DIEU? Aimez-le » donc, bénissez-le de tout votre pouvoir et » de toute votre force. » Et dans d'autres moments elle disait avec la même ardeur : « O amour, ô DIEU de toute charité, qu'est-ce » qui m'empêchera de vous aimer ? Au mi- » lieu de tous les embarras de l'univers, rien » ne pourrait ralentir l'ardeur de mon âme : » je sais que l'amour triomphe de tout ! » Quelquefois, réfléchissant sur ces paroles de Notre-Seigneur, « *Celui-là m'aime qui garde mes commandements,* » elle s'écriait encore : « O amour, si les autres sont atta- » chés à vous par une chaîne, je m'y atta- » cherai, moi, par dix ! Tont ce que vous » commandez conduit à la paix et à la » douce union de l'amour. Mais cette vé- » rité n'est véritablement comprise que » par ceux auxquels l'expérience en a donné » le sentiment. » Il lui était horriblement pénible de voir l'insensibilité des hommes

pour Dieu, la froideur avec laquelle ils savent que Jésus-Christ les attend dans son tabernacle, la peine qu'ils ont à se décider à communier, la tiédeur de leur préparation et de leur action de grâces, le peu qu'ils font pour correspondre à cette infinie miséricorde. Il lui semblait que tout le monde devait avoir ses sentiments, et sa plus vive jouissance était de les faire naître dans quelques âmes. Aussi ajoutait-elle toujours à l'aumône et aux soins corporels de touchantes exhortations qui parvenaient jusqu'au cœur, car c'était bien le cœur qui les dictait. Les personnes vraiment pieuses, les saints, sont tout cœur envers leurs frères, la sainteté n'est que le dévoûment puisé à sa source la plus haute. « Dieu, disait-elle souvent, s'est fait » homme pour m'unir à lui dans sa di» vinité : je m'efforcerai donc de deve» nir une même chose avec lui, en passant » en lui par une intime communication. »

Cette attention de tous les instants faisait ses délices, et lui rendait souverainement douces les contradictions et les peines de sa vie mortifiée. Elle croyait toujours n'en pas faire assez, et elle s'accusait de négligence dans le service de son divin Maître. Et pourtant elle s'estimait la plus heureuse des créatures. « Que sont les peines
» du corps auprès des tourments de l'âme ?
» Quel feu peut être comparé au feu des
» remords ? Le juste est tourmenté dans
» son corps ; mais son âme, comme une
» forteresse inexpugnable, reste paisible
» quand tout est ravagé au-dehors : le
» méchant, au contraire, repose parmi des
» fleurs ou sur un lit de pourpre ; il semble
» jouir de la paix ; mais l'ennemi s'est
» glissé au-dedans ; des signes funestes
» trahissent le secret de cet homme qui
» semble heureux. Ainsi, au milieu d'une
» campagne florissante, on découvre le
» drapeau funèbre qui flotte sur les tours

» d'une cité dont la peste et la mort se » disputent les débris[1]. »

Récompensée de son amour sublime par cette intérieure et solide félicité, la sainte veuve la faisait connaître à ceux qui l'environnaient, et s'efforçait d'en devenir de plus en plus digne en redoublant de fidélité. « Que puis-je désirer autre chose, ô » mon Dieu, disait-elle, sinon que mon » cœur brûle et soit consumé pour vous » sur la terre ! Je ne veux que vous seul, » je ne goûterai point de repos jusqu'à ce » que je sois cachée et abîmée dans votre » divin cœur, dans lequel toutes les formes » créées disparaissent. » Elle a écrit plusieurs opuscules, notamment un *Dialogue* où l'on trouve ces autres lignes : « Oh ! » qu'il y a peu d'hommes dans lesquels » Dieu habite ! O mon Dieu, vous retenez » votre amour en vous-même, parce que

---

[1] Châteaubriand. *Les Martyrs,* chant XXII[e].

» les hommes, distraits par les choses de
» la terre, refusent de le recevoir. O terre,
» que donneras-tu en échange à ces
» hommes que tu engloutis? Lorsque l'âme
» sera perdue et le corps réduit en pour-
» riture, il ne restera plus que des tour-
» ments incompréhensibles dans leur
» longueur et dans leur rigueur. Consi-
» dère ces vérités, ô mon âme, et ne
» laisse pas perdre un temps précieux qui
» t'a été donné pour éviter ces malheurs,
» surtout ayant un Dieu plein de bonté
» qui désire ton salut si ardemment, qui te
« cherche et qui t'appelle avec un amour in-
« fini.» Le pieux cardinal de Bérulle disait souvent qu'il ne pouvait assez admirer le pur amour de Catherine pour Dieu; il recommandait fortement aux carmélites d'avoir une tendre dévotion pour cette sainte. C'était par une suite de ces sentiments qu'il avait toujours son portrait auprès de lui.

Malgré tout son zèle et sa religieuse

attention, la sainte ne pouvait éviter quelquefois des reproches : les hommes sont si exigeants, si difficiles à contenter ! mais elle ne cherchait point à s'excuser, et, recevant la croix qu'on lui imposait, comme on la lui imposait, quand on le voulait, elle répétait doucement ces mots, qu'elle avait pris pour devise : *Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel.* Cette mortification universelle et cette humilité constante lui paraissaient les deux premiers anneaux de la chaîne de la sainteté.

Elle mourut le 14 septembre 1510, âgée de soixante-deux ans, après une maladie longue et extrêmement douloureuse qui acheva de la purifier. Plusieurs miracles accordés à son intercession firent bientôt connaître que Dieu avait eu pour agréable une vie consacrée sans partage à la charité envers lui et envers les hommes, et qu'il avait couronné pour l'éternité Catherine de Gênes. Elle fut canonisée en 1737.

SAINTE MONIQUE

(IVe siècle. — 4 mai.)

Comme la vie de cette illustre sainte se trouve dans une quantité d'ouvrages pieux, et qu'il est question d'elle toutes les fois qu'il s'agit de son fils saint Augustin, nous ne nous étendrons pas beaucoup ici sur son histoire. Cependant, quand on étudie les modèles de la viduité, ce serait une impardonnable lacune que d'omettre Monique.

Elle était née en Afrique, l'an 332, d'une famille qui s'honorait par sa piété, et qui la confia toute jeune aux soins éclairés et dévoués d'une institutrice de choix. Celle-ci essaya de lui inspirer de bonne heure la pratique de la mortification, et lui re-

commanda, entre autres choses, de ne jamais boire de vin entre les repas. L'enfant, par suite de l'esprit de contradiction assez ordinaire à cet âge, désobéissait à une pareille prescription, et ce qui n'était d'abord qu'un jeu devint peu-à-peu un goût qui pouvait avoir de mauvaises suites. Dieu lui ménagea la correction d'une servante, laquelle, un jour, l'humilia profondément en l'appelant *ivrognesse*. C'en fut assez pour la faire renoncer à son penchant.

Jusque-là Monique n'était pas encore baptisée, car on sortait à peine des persécutions, et cette grâce insigne n'était pas, comme aujourd'hui, accordée à tous les jeunes enfants. Dès quelle eut été touchée par l'eau régénératrice, son cœur se trouva confirmé pour jamais dans le bien, et ne s'écarta plus du droit sentier de la vertu.

Ses parents lui firent épouser un habitant de la petite ville de Tagaste, aujourd'hui entièrement ruinée. Cet homme s'ap-

pelait Patrice, avait d'excellentes qualités, mais adorait encore les faux dieux. Monique eût été heureuse de le gagner à Jésus-Christ, et, pour y parvenir, elle s'attacha à le toucher par son amour et sa soumission absolue, attendant le reste de ses prières et de la bénédiction du ciel. Elle supportait ses infidélités avec patience, sans jamais les lui reprocher avec amertume, aussi bien que les violents emportements de son caractère, qui dépassaient parfois les bornes. Lorsque des femmes maltraitées par leurs maris venaient lui confier leurs peines et se plaindre auprès d'elle de leur malheur, elle leur répondait : « Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes et à votre langue. Sachez vous taire dans l'occasion, et bientôt vous trouverez à parler sagement et utilement. »

Sa patience exemplaire, qui justifiait les conseils qu'elle donnait aux autres, sa douceur et sa soumission, obtinrent ce

qu'elle souhaitait si ardemment : un an avant de mourir, Patrice regretta ses fautes, bénit DIEU de la sainte compagne qu'il lui avait réservée, et voulut être chrétien. Monique gagna aussi à JÉSUS-CHRIST sa belle mère. Quelle joie, quelle consolation pour cette âme d'apôtre ! et aussi quelle source de bénédictions de la part de Notre-Seigneur !

La remarque que nous avons à faire pour tous les saints et toutes les saintes trouve encore ici son application. Monique mettait au nombre de ses principaux devoirs le soin de soulager les pauvres. Son plus grand plaisir était de les servir et de pourvoir à leurs différents besoins. En butte, comme nous tous, aux séductions du monde et aux dangers du relâchement, elle s'animait à la persévérance par une méditation assidue de l'éternité. Elle ne passait pas un seul jour sans assister au saint sacrifice. Elle allait le matin et le soir à l'église, afin de se trouver à la prière pu-

blique et d'entendre la parole de DIEU. Son esprit était sans cesse occupé du bonheur des saints, qui, après avoir courageusement combattu sur la terre, règnent dans le ciel et se reposent sans crainte : cette pensée lui donnait à la fois les modèles sur lesquels elle aimait à se former, et les forces nécessaires pour mettre sous les pieds les difficultés de la vie. Souvent elle allait s'agenouiller sur les tombeaux des martyrs à peine fermés, et y restait en contemplation, demandant au Seigneur, avec des soupirs ardents, de la rendre digne de ces puissants intercesseurs. Persuadée que les moindres actions sont ennoblies par la pureté des motifs, elle agissait en tout dans la vue de plaire à DIEU, selon le précepte de saint Paul. En un mot, elle prenait tous les moyens nécessaires pour s'entretenir dans la piété et la ferveur : bien différente de tant de chrétiens, hélas ! qui ont une certaine velléité d'être fidèles, qui rarement en prennent le che-

min, ne pensant qu'à vivre commodément, doucement, puis, s'il leur reste quelques instants, à faire certaines dévotions qui ne vont point jusqu'à la correction des défauts et à l'avancement dans la vertu. Son exactitude à remplir les devoirs de la religion était réglée sur les vrais principes ; elle ne l'empêchait point de veiller au soin de sa maison, et surtout à l'éducation de ses enfants.

La sainte avait deux fils, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Augustin devait devenir une des colonnes et l'une des plus magnifiques lumières de l'Église ; mais qu'il devait causer de chagrins à sa mère auparavant ! de quelles angoises il devait serrer son cœur ! Né avec d'excellentes qualités naturelles, il avait une fougue, un emportement que rien ne pouvait contenir, et qui se portait tantôt sur un objet, tantôt sur un autre. Monique, après l'avoir fait inscrire

parmi les catéchumènes, n'osa cependant lui faire conférer le baptême, dans la crainte qu'il ne vînt promptement à en violer la sainteté. Elle mit en DIEU toute son espérance, la pauvre mère ! Augustin était rempli d'une passion démesurée d'acquérir de la gloire par les lettres. Aussi étudiait-il sans cesse aux meilleures écoles de Carthage, ville savante, et fréquentée de la jeunesse à cause de cela. C'était le temps d'une affreuse hérésie, toute de corruption, celle des Manichéens. Un jour, Monique apprend que son fils est entré dans la secte : elle pleura avec plus d'amertume que ne font les autres mères lorsqu'elles voient porter leurs enfants au tombeau. Saint Augustin, qui raconte cette douleur, ajoute : « Vous » exauçâtes ses vœux, Seigneur ; vous ne » méprisâtes point ces larmes qui cou- » laient avec tant d'abondance, et dont » elle arrosait tous les lieux où elle vous » offrait ses prières. » Un songe mysté-

rieux, où DIEU lui faisait connaître la conversion future de son fils, lui fût d'une grande consolation. Elle s'était transportée auprès de lui à Carthage, afin de ne le perdre point de vue. Hélas! le changement qu'elle espérait ne venait pas, et Augustin persévérait dans ses désordres. Monique, non contente de prier, faisait aussi prier toutes les personnes pieuses avec qui elle était en relation ; elle suppliait tous les évêques, les ecclésiastiques instruits, d'avoir des conférences avec lui et de le convaincre. Un de ces prélats, qui lui-même avait été autrefois manichéen, lui dit un jour : « Le cœur de votre fils n'est point encore disposé ; mais le moment marqué par le Seigneur arrivera. » Et, comme la sainte redoublait ses instances, il reprit : « Allez, et continuez de faire ce que vous faites : il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. »

Augustin avait le désir de s'embarquer

pour Rome, où, devenu fort instruit, il se proposait d'enseigner la rhétorique. Il avait vingt-neuf ans. Monique avait essayé vainement de le détourner de ce dessein. Elle le suivit jusqu'au bord de la mer, résolue à aller partout avec lui ; mais, tandis qu'elle priait pendant la nuit dans une petite chapelle, il lui échappa et fit voile vers l'Italie. Qui peindra l'amertume dont le cœur de Monique fut inondé lorsque, au matin, elle sut ce qui était arrivé? Dieu voulait par cette séparation la punir d'une tendresse trop humaine; sa sagesse voulait encore qu'Augustin fût conduit par ses passions au lieu où devait s'opérer la guérison de son âme.

De Rome, cet enfant prodigue alla à Milan, où ses conférences avec le grand évêque saint Ambroise commencèrent à lui ouvrir les yeux. Monique vint l'y rejoindre, malgré les dangers de la mer, qui était fort grosse à ce moment-là. S'aper-

cevant que son fils n'était plus manichéen, elle redoubla de jeûnes et de larmes pour obtenir son entière conversion. Elle avait coutume, en Afrique, de porter aux tombeaux des martyrs, par manière d'oblation, du pain et du vin, qui étaient ensuite distribués aux pauvres. S'étant mise en devoir de faire la même chose à Milan, le portier de l'église l'arrêta en lui disant que l'évêque avait défendu cette pratique : elle se soumit aussitôt avec une humble docilité, sans s'informer des raisons qui avaient amené la défense. Elle ne porta plus aux tombeaux des martyrs qu'un cœur pur et de vifs sentiments de religion, se réservant d'assister les pauvres dans d'autres circonstances.

Enfin, son bonheur fut entier : Augustin, gagné par saint Ambroise, instrument de la grâce, lui annonça qu'il se donnait tout entier à Dieu. Il fut en effet baptisé à la fête de Pâques de l'année 387. Comment exprimer la joie ineffable qui prit place tout-à-coup

dans cette âme où la prière et la tristesse avaient jusque-là dominé ! Monique, au comble du bonheur, apprit à Augustin qu'elle lui avait préparé un mariage avantageux et saint, qui le fixerait et le préserverait du malheur de la rechute ; mais il lui répondit qu'il était résolu à vivre le reste de ses jours dans la continence. Elle le suivit dans une maison de campagne où il alla passer les vacances avec quelques-uns de ses amis. Elle eut part aux entretiens les plus relevés qu'ils eurent ensemble, et elle y montra, dit Godescard, un jugement et une pénétration extraordinaires : qualités dont elle était redevable à la beauté de son génie et à l'heureuse habitude qu'elle avait de converser perpétuellement avec Dieu. Augustin et ses amis se mirent en route pour retourner en Afrique et y mener une sainte vie.

Comme ils passaient par la ville d'Ostie, sur le Tibre, et à quelques lieues de Rome,

la sainte veuve tomba malade. Son fils nous a conservé un admirable entretien qu'il eut avec elle sur le balcon de l'hôtellerie, un soir, au clair de la lune et en face de cette belle Méditerranée qui s'étendait sous leurs regards comme une nappe argentée. — « Mon fils, disait-elle, il n'y a plus rien
» dans cette vie qui me puisse toucher.
» Que ferais-je ici davantage? je ne vois
» pas ce qui pourrait m'y retenir. Tous
» mes vœux sont présentement accomplis.
» Je ne souhaitais la prolongation de mes
» jours que pour vous voir catholique et
» enfant du ciel. Dieu a fait encore plus
» que je n'avais désiré, puisque je vous vois
» entièrement consacré à son service et
» plein de mépris pour tous les avantages
» auxquels vous auriez pu aspirer dans le
» monde. Qui me retiendrait donc ici-bas
» plus longtemps? » Un autre jour, comme elle s'entretenait du bonheur de la mort quand on est chrétienne et qu'on espère

en JÉSUS-CHRIST, elle dit de si belles choses que ceux qui l'entendaient en furent saisis d'admiration, et, comme on lui demandait si elle n'éprouvait point quelque peine de mourir loin de sa patrie, elle répondit : « On n'est nul part éloigné de DIEU : il saura bien trouver mon corps pour le ressusciter avec celui des autres hommes. » Après un évanouissement dont elle était revenue, elle dit à Augustin et à Navigius : « Vous enterrerez ici votre mère. » C'était, en quelque sorte, la continuation de sa réponse. — Elle rendit à DIEU sa sainte âme, âgée de cinquante-six ans, l'an 387. Son corps repose aujourd'hui à Rome, dans l'église de Saint-Augustin, qui vient d'être tout récemment réparée et embellie.

Le saint converti ne se consola jamais de cette perte, qu'il fit n'ayant que trente-trois ans. Ses écrits sont remplis de ce souvenir ; il éprouve une intime et filiale jouissance à redire les vertus de Monique,

à se rappeler ses conseils, ses moindres démarches, sa manière d'envisager les réalités de la vie. « Si quelqu'un, écrit-il au » livre IXe de ses *Confessions*, si quelqu'un » me reproche d'avoir pleuré une mère » qui avait pleuré tant d'années pour » m'obtenir, ô mon Dieu, la grâce de me » voir vivant à vos yeux, je pense au moins » qu'il ne se moquera pas de moi ; et, s'il » a de la charité, il pleurera lui-même » afin que vous me pardonniez mes pé» chés. » Tout le reste de sa vie, docile à la demande qu'elle lui avait faite, il pria pour elle. « Je prie, continue-t-il, pour les pé» chés de ma mère. Exaucez-moi, Sei» gneur, au nom de celui qui a bien vou» lu être attaché à la croix pour nous, qui » par son sang a guéri les plaies de nos » âmes, et qui, étant assis à votre droite, » intercède pour nous. » Il faut remarquer ce passage, que j'abrége, car il poursuit la même pensée encore assez long-

temps. Il prouve que, dès les premiers temps de l'Église, on croyait à l'efficacité de la prière pour les morts, et par conséquent au purgatoire. En effet, quand une âme est sauvée, il est superflu d'intercéder pour elle, aussi bien que lorsqu'elle est damnée. Prier, c'est donc croire à un lieu intermédiaire, au purgatoire, où l'on souffre, mais non pas pour toujours, et où l'on peut être soulagé. Or, que dirons-nous des protestants, qui ont osé accuser l'Église d'avoir inventé ce dogme au moyen-âge? Ils n'ont donc jamais lu les Pères! ils n'ont donc point ouvert les écrits du premier de tous, saint Augustin!

SAINTE SYMPHOROSE

(IIe siècle. — 18 juillet.)

L'ordre des veuves, comme celui des vierges, des évêques, des moines, des justes, des diacres, etc., a eu ses héros qui, non contents de vivre pour Notre-Seigneur, ont généreusement offert leurs corps aux bourreaux afin d'attester la vérité de son saint Évangile. Ce sont aussi des modèles à étudier : car, tout en espérant que DIEU ne nous réserve point à des persécutions nouvelles, nous ignorons l'avenir, et nous ne pouvons oublier que, il y a soixante ans à peine, un grand nombre de faibles femmes furent conduites à l'échafaud à cause de leur piété. Dès le second siècle, sainte Félicité, dame romaine également distin-

guée par sa vertu et par sa naissance, fut immolée avec ses sept enfants, qu'elle avait élevés, depuis la mort de son mari, dans la crainte du Seigneur.

Le même siècle vit le martyre de la veuve Symphorose. C'était au moment de la quatrième persécution générale. L'empereur Adrien avait d'abord témoigné quelque bienveillance aux chrétiens. Il fit bâtir à Tivoli, non loin de Rome, un palais qu'il enrichit de tous les chefs-d'œuvre qu'il lui fut possible de se procurer. Lorsque les travaux furent finis, il ordonna des sacrifices solennels à ses faux dieux, pour obtenir leur protection sur son travail et sur sa personne. Il paraît certain que les démons communiquaient ordinairement avec les hommes par les oracles, et nous croyons fermement, pour notre part, que la supercherie des prêtres païens n'inventait pas toutes les réponses qu'ils rendaient. Les oracles de Tivoli dirent à

Adrien : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous tourmentent chaque jour en invoquant leur DIEU : si vous les portez à sacrifier, nous vous promettons d'écouter favorablement vos vœux. »

C'était, en effet, à Tivoli même que vivait Symphorose, qui avait de grands biens. Elle s'en servait, comme l'ont fait tous les vrais disciples de JÉSUS-CHRIST, à soulager les pauvres, et spécialement les chrétiens qui avaient été maltraités ou dépouillés dans les persécutions précédentes. Sa maison était devenue le refuge de tout ce qui souffrait pour la justice, et comme un foyer d'où les bons conseils, les encouragements, les instructions, se répandaient dans le pays. Elle était veuve d'un martyr, Zoticus, honoré dans l'Église le 10 juin; le frère de Zoticus, Amantius, avait été également mis à mort pour la vérité.

Adrien fit appeler la charitable et fervente veuve, avec ses enfants, qui étaient,

comme ceux de sainte Félicité, sept garçons. Elle comprit, à cette invitation qui n'admettait pas de réplique, que l'heure de son sacrifice, à elle aussi, pouvait être venue, et, loin d'en éprouver de l'effroi, elle sentit dans son cœur une consolation qu'elle fit partager à son héroïque famille. Tous ensemble se rendirent en présence du maître du monde, qui, on se le rappelle, se piquait fort de sagesse et de philosophie. Mais qu'est-ce que la sagesse, qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la philosophie en dehors de Notre-Seigneur? De l'illusion, de l'orgueil, du vent, de la fumée! L'empereur essaya par la douceur du langage d'engager ses prisonniers à faire aux dieux le sacrifice qu'ils réclamaient pour lui assurer leur protection. La courageuse veuve répondit au nom de tous: « Mon » mari Zoticus et son frère Amantius, l'un » et l'autre tribuns dans vos troupes, ont » enduré divers tourments pour le nom de

» Jésus-Christ plutôt que de sacrifier aux
» idoles ; ils ont vaincu vos démons par
» leur mort, aimant mieux se laisser tran-
» cher la tête que de céder à vos sugges-
» tions. La mort qu'ils ont soufferte a paru
» ignominieuse aux hommes ; mais les
» anges l'ont estimée glorieuse. Au moment
» où je vous parle, ils jouissent là-haut
» d'une vie qui ne finira jamais. Jugez
» donc si maintenant leur famille peut
» embrasser une autre règle de conduite
» que la leur. »

Adrien fronça le sourcil, car il ne s'attendait point à cette fermeté dans une femme que sa seule majesté devait, croyait-il, amener à lui obéir, surtout quand elle comprenait que le sort de ses chers enfants était lié à celui de leur mère. Il reprit d'un ton piqué : « — Eh bien, si
» vous et vos fils ne sacrifiez comme je
» vous l'ordonne, vous serez vous-mêmes
» les victimes que j'offrirai à nos divini-

» tés immortelles ! » Symphorose, sans perdre rien de sa tranquillité, lui répondit : » Vous aurez beau me mettre en pièces » devant vos insensibles dieux, qui ne » sont que pierre et que bois, ils ne s'a- » percevront même pas du sacrifice, ou » plutôt, si je suis immolée pour le nom » de mon Seigneur Jésus, ma mort aug- » mentera les tourments que vos démons » souffrent dans leurs flammes. Puis-je » donc attendre de vous ce bonheur su- » prême d'être offerte en sacrifice avec » mes enfants au Dieu vivant et véri- » table ? » Cette belle réponse, toute remplie d'amour divin, fait bien voir la vérité de ce que disait le Sauveur aux siens, qu'ils ne s'inquiétassent point de ce qu'ils répondraient aux juges, que le Saint-Esprit leur dicterait les paroles convenables. Les martyrs les plus ignorants du beau langage devenaient admirablement éloquents dans leurs interrogatoires. Adrien, irrité, reprit :

« Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous péri-
» rez tous misérablement. — Ne croyez
» pas, dit la sainte veuve, que la crainte
» puisse me faire changer : je ne souhaite
» rien plus vivement que d'être réunie à
» mon mari, que vous avez mis à mort
» pour Jésus-Christ. »

La sentence fut aussitôt rendue, et elle était digne du philosophe couronné que les impies osent aujourd'hui encore donner aux ignorants pour un type d'humanité et de douceur dans l'exercice du pouvoir. Symphorose fut conduite au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri de soufflets ; on la pendit ensuite par les cheveux, en l'invitant à sacrifier si elle ne voulait pas mourir dans les tortures. Mais elle resta inébranlable, les yeux fixés sur le ciel qui allait s'ouvrir enfin à ses vœux, et puisant dans sa foi généreuse un courage surhumain. Le lâche Adrien, au lieu d'admirer un si noble empire de l'âme, fit jeter

Symphorose dans la rivière avec une grosse pierre au cou.

Le lendemain, il se fit amener les sept jeunes gens, que ce supplice de leur sainte mère n'avait fait qu'enflammer dans la résolution de l'imiter et de la suivre. Rien ne put obtenir d'eux un mot d'idolâtrie, ni menaces, ni promesses brillantes ni séductions de tout genre. C'était encore sur l'emplacement du temple d'Hercule : l'empereur ordonna de planter sept pieux, sur lesquels on étendit avec des poulies les innocentes victimes, à ce point que leurs os se disloquaient. Ils s'animaient les uns les autres, et se montraient plus avides de souffrances que les bourreaux n'étaient ardents à les tourmenter. Enfin, l'empereur commanda qu'on les exécutât, chacun à l'endroit où il était. *Crescens*, l'aîné, fut égorgé ; le second, nommé *Julien*, reçut un coup de poignard dans la poitrine ; *Némésius* eut le cœur percé d'une lance ;

Primitivus fut frappé dans l'estomac ; on rompit les reins à *Justin ;* on ouvrit les côtés à *Stacteus ; Eugène*, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'au bas. Le lendemain, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde et ordonna d'y jeter les corps des martyrs. Les prêtres païens nommèrent ce lieu *les sept biothanates*, c'est-à-dire les *sept immortels.* Plus tard, les précieuses reliques furent recueillies par les fidèles, et on bâtit une église pour les conserver.

Oh ! que de tels exemples accusent hautement notre peu de foi et notre insensibilité ! Voilà ce qu'ont fait pour le ciel des créatures comme nous, faibles, tentées, délicates ; ce ciel nous est offert comme à elles : que faisons-nous pour le conquérir ?



LA B. MARIE DE L'INCARNATION

(XVIIe siècle. — 18 avril.)

Cette sainte nous touche d'une manière plus directe, parce qu'elle est Française comme nous, et qu'elle a vécu à une époque plus rapprochée de la nôtre.

C'est à Paris qu'elle naquit, le 1er février 1565. Elle reçut au baptême le nom de Barbe. Son père se nommait Nicolas Avrillot, et sa mère Marie Lhuillier, tous deux fort riches et d'une vie édifiante. L'enfant, placée de bonne heure au couvent de Longchamps, dont sa tante était abbesse, répondait généreusement aux leçons que l'on lui donnait et aux exemples qu'elle avait sous les yeux. Sa première-communion laissa en elle les plus religieuses impres-

sions, et fut le point de départ d'une nouvelle conscience dans la fidélité à tous ses devoirs d'écolière chrétienne et de fille. Elle aurait désiré rester toute sa vie chez ces bonnes dames Clarisses, qui avaient pour elle tant d'affection, et qui lui auraient aplani le chemin quelquefois difficile de la vertu; mais ses parents la rappelèrent comme elle n'avait que quatorze ans. Rentrée dans la maison paternelle, elle y continua autant que possible ses exercices du couvent : ainsi, elle ne manquait point à la prière et à la méditation le matin, au recueillement pendant le travail, à la lecture de piété le soir. Elle sentait combien ces méditations et ces lectures sont essentielles à quiconque veut persévérer, et que, sans cette nourriture solide et continuelle, l'âme n'a plus de force et dépérit, le monde entrant en elle de tous les côtés à la fois, et y détruisant l'esprit de Jésus-Christ. La charité qui l'animait la porta à faire une

nouvelle démarche pour obtenir de dire adieu au monde, qu'elle redoutait et détestait tout à la fois; elle parla à ses parents du dessein qu'elle avait de se dévouer au service des pauvres parmi les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris; mais ils la reprirent vivement, et lui déclarèrent que leurs intentions lui seraient incessamment manifestées, et qu'elle eût à s'y soumettre. Barbe, au lieu de se révolter, courba docilement la tête, et elle s'humiliait en disant: « Je ne suis pas digne d'être comptée au » nombre des épouses du Seigneur; mes » péchés sont trop multipliés. » Sa mère, toute pieuse qu'elle était, ne voyait point d'un bon œil cet éloignement des plaisirs mondains, et lui en faisait souvent des reproches, assurant qu'une pareille disposition n'était pas exigée de Dieu, et qu'elle ne convenait nullement à une personne de son rang. Un jour même, elle se laissa emporter jusqu'à l'enfermer, par un froid gla-

cial, dans une chambre humide et sans feu, où elle l'abandonna plusieurs jours et plusieurs nuits. Cette dame disait vrai en assurant que DIEU n'exige point une retraite entière de toutes les âmes qui le servent; mais elle devait savoir aussi qu'il y a des cœurs appelés à une perfection plus grande, qui ne tombent point sous la règle générale, et à qui cette retraite est un moyen providentiel et particulier de salut.

La pieuse enfant se résigna, heureuse même de pouvoir offrir à Notre-Seigneur quelques souffrances, elle qui se croyait dénuée de tout mérite. Bientôt, à l'âge de dix-huit ans, elle fut unie à M. Acarie, maître des Comptes. C'était un de ces chrétiens de vieille roche qui placent les intérêts célestes bien au-dessus de ceux de la terre, qui fréquentent assidûment leurs paroisses, sont de toutes les bonnes œuvres, veillent au bon ordre de leur maison, empêchent le mal partout où ils le peuvent,

et ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils ont accompli quelque bien. Il aimait sa femme comme un modèle de vertu, et, loin de la contrarier dans ses goûts de piété, il s'excitait lui-même à faire comme elle et à aimer Dieu d'une manière aussi parfaite. A ce moment, les catholiques d'Angleterre étaient persécutés par l'hypocrite reine Élisabeth, qui, au nom de la liberté religieuse, confisquait leurs biens, les chassait de leur patrie, et quelquefois les mettait à mort. Beaucoup cherchèrent en France un asile : M. Acarie les accueillit, les secourut et les protégea comme des frères. Mais un orage allait fondre sur le nouveau ménage.

Ardent catholique, Acarie s'était uni à ceux qui prenaient les armes contre Henri IV encore protestant, et qui, sous le nom de la *Ligue*, refusaient de le reconnaître comme roi jusqu'à ce qu'il eût repris la foi de ses ancêtres. Entré dans

Paris après son abjuration, Henri IV se souvint de cette hostilité, d'ailleurs légitime, nous devons le dire : il exila le maître des Comptes à vingt lieues de la capitale. Aussitôt une foule de créanciers se précipitent dans sa maison, s'emparent de tout, enlèvent jusqu'à la vaisselle, et laissent la jeune femme dans le plus triste dénûment, jusqu'à manquer de pain. Son âme ne fut point troublée de cette tempête; elle se résigna simplement, dignement. Comme on lui conseillait de séparer ses biens de ceux de son mari afin de les sauver, elle s'y refusa avec fermeté, disant que jamais elle n'aurait d'intérêts divisés de celui auquel elle devait son affection et son dévoûment. Ce n'est pas tout : Acarie fut accusé de conspiration contre la vie du roi, et sa femme prit chaleureusement sa défense par écrit, rédigea des mémoires et des lettres, fournit des preuves juridiques, sollicita les juges et dirigea les pro-

cédures de manière à faire proclamer son innocence. Cet arrêt lui permit de faire avec ses créanciers des arrangements, qui, tout en diminuant beaucoup sa fortune, lui laissèrent encore une honorable position dans la société. Barbe se dévoua tout entière à adoucir ces chagrins, et jamais on ne vit d'épouse plus empressée, plus aimante, plus attentive.

Dieu lui accorda une nombreuse famille, qui créa pour elle une autre sorte de devoirs dont elle s'acquittait avec le même zèle. Ses six enfants, trois garçons et trois filles, lui étaient une petite communauté dont elle se considérait comme la supérieure. Le lever et la prière se faisaient en commun; ils étaient suivis d'une méditation, puis de la sainte Messe. Le travail et les récréations avaient également leurs heures, toujours sous la présidence de la mère, dont ces excellentes petites créatures ne pouvaient se séparer. Habitués à une direction douce

et religieuse, ils ne se seraient pas permis le plus léger mensonge pour excuser leurs fautes, assurés qu'ils étaient d'en avoir un facile pardon par un aveu simple et confiant. Leur nourriture était frugale et réglée comme tout le reste, leurs conversations à la fois gaies et exemptes de médisance, de moqueries ou de dissipation excessives, leurs rapports avec les domestiques, convenables et polis. Ils apprirent dès l'enfance à aimer leurs domestiques et non point à les regarder avec un dédain et une hauteur fort contraires au bon sens autant qu'à l'esprit de l'Évangile. L'aumône était une récompense pour ces charmants enfants : avaient-ils réussi dans quelque devoir ou réformé quelque défaut, Barbe leur donnait de l'argent qu'ils avaient la joie de distribuer aux pauvres de leurs innocentes mains. Dieu accorda une ample bénédiction à une famille si parfaitement pénétrée de son esprit. Les trois filles, ja-

louses d'assurer leur salut, embrassèrent la vie religieuse et se firent carmélites ; les trois jeunes gens, engagés dans les différentes carrières de la magistrature, du sacerdoce et du service militaire, conservèrent toujours dans leurs cœurs les sentiments que leur sainte mère s'était efforcée de leur inspirer. Saint François de Sales, qui les connaissait, écrivit à l'une de leurs sœurs en 1619 : « J'ai eu le bien de les avoir tous » revus à ce dernier voyage que j'ai fait en » France, et le contentement d'avoir re- » connu en leurs âmes de grandes mar- » ques du soin que le SAINT-ESPRIT a » d'eux. »

Madame Acarie était connue dans toute la ville pour ses vertus, et on célébrait un si excellent zèle à faire le bien. Que d'âmes trouvèrent dans cette conduite un motif de réformer la leur ! Telle est la force du bon exemple, qu'il entraîne au bien avec autant et plus de puissance que la parole

et l'instruction. Elle visitait les malades dans les hôpitaux, les prisonniers sous les verroux, les religieux dans leurs besoins, laissant à chacun les secours dont elle pouvait disposer. Dieu la récompensait déjà par des consolations intérieures, ineffables, qui la rendaient, comme sainte Thérèse, insensible aux souffrances corporelles. Un jour qu'elle s'était cassé la cuisse en tombant de cheval, l'opération douloureuse qu'on lui fit ne lui arracha pas une parole ni un soupir. Le chirurgien n'en pouvait croire ses yeux, et demandait si elle vivait encore.

J'ai dit tout-à-l'heure que ses filles s'étaient faites carmélites. Cet ordre, qui venait d'être réformé en Espagne, cherchait à s'introduire en France, et y avait quelque mal, peut-être à cause de son excessive sévérité. Barbe s'occupa activement de le faire triompher de ces difficultés, et elle y parvint après mille efforts.

Elle travailla avec la même ardeur à l'établissement des Oratoriens, destinés à fournir aux évêques de bons vicaires et de bons curés. Elle se multipliait pour toutes ces œuvres, et on ne comprenait pas comment elle avait le temps, la patience et la force de faire ce qu'elle faisait. Outre ce que nous avons dit, elle avait réuni plusieurs jeunes personnes qu'elle préparait à la vie religieuse, les unes à entrer chez les Carmélites, les autres chez les Ursulines pour l'éducation des filles. Elle n'ignorait pas, dans son intelligence dirigée par le cœur, que les mères de famille élevées dans de bons principes les transmettent soigneusement à leurs enfants, et que ceux-ci reviennent presque toujours, dans l'âge mûr, aux principes dont ils ont été imbus dans leur jeunesse, lors même qu'ils viendraient à s'en écarter à l'époque où les passions les entraînent.

Son mari, dit Godescard, étant mort en

1613, elle se hâta de mettre ordre à ses affaires temporelles, en faisant elle-même à ses enfants le partage des biens qui leur revenaient. Alors, se trouvant libre de tous les liens qui auraient pu la retenir dans le monde, elle résolut d'entrer chez les Carmélites en qualité de simple sœur converse, et demanda d'être envoyée dans la maison la plus pauvre. Elle se rendit donc au couvent d'Amiens, avec l'approbation de M. de Bérulle, alors directeur de ces pieuses filles ; et, comme toute la communauté était assemblée pour la recevoir, la sainte veuve se jeta aux pieds de la prieure et lui dit : « Je suis une pauvre mendiante » qui viens supplier la miséricorde divine et » me jeter entre les bras de la religion. » Pendant son noviciat, elle demanda à être chargée des plus bas emplois de la cuisine, et le reste de sa vie elle n'eut pas d'autre occupation. Si ses infirmités la forçaient d'aller à l'infirmerie, alors elle regardait comme

une grande grâce la permission de laver les vieux habits et les chiffons de la communauté. Enfin, le temps de sa profession arriva, et, comme elle se trouvait alors gravement malade, il fallut la porter couchée dans une chambre qui avait une fenêtre sur la chapelle. Elle prononça ainsi ses vœux, le 7 avril 1615, et prit le nom de *Marie de l'Incarnation*. Elle pensa mourir de cette maladie, et fut même regardée quelque temps comme désespérée ; mais Dieu voulait l'éprouver encore et lui donner de nouvelles occasions d'embellir sa couronne.

Sa piété, sa mortification et ses autres vertus charmèrent tellement ses sœurs, qu'elles l'élurent tout d'une voix pour prieure du couvent, dignité qu'elle ne consentit point à recevoir. Elle avait avec elle, pour la joie de son cœur, ses deux filles dans la même maison. L'une d'elles ayant été faite sous-prieure, l'humble Barbe alla, en présence de la communauté, se mettre

à ses pieds et lui promettre obéissance.

La sœur Marie fut ensuite envoyée à Pontoise, dont le couvent n'était pas dans un état prospère, quant aux intérêts temporels et quant à l'esprit des religieuses. Elle eut la joie de contribuer puissamment à guérir ces deux maux, et à rendre cette maison aussi florissante que toutes celles du même ordre. Elle s'estimait fort peu elle-même, et, après avoir tant fait pour la vertu, il lui semblait qu'elle ne méritait pas même d'être au dernier rang parmi les sœurs. Elle demandait à Dieu pardon des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés. Ah ! quand on voit des saints avoir d'eux-mêmes ces sentiments, que l'on doit craindre pour cette vanité que l'on caresse au fond de son âme, et qui est un piége du démon ! Nous le répétons aux veuves chrétiennes, qu'elles s'humilient profondément, plus profondément encore ; qu'elles sachent bien que, sans la miséricorde infinie,

elles iraient tout droit en enfer, et qu'en vérité il ne leur est pas permis de s'estimer en rien. Qu'elles écoutent saint Chrysostôme : — « Cette passion de l'orgueil et de » la vanité est extrêmement dangereuse, et » elle fait sentir sa violence et sa tyrannie » aux plus grandes âmes. C'est pourquoi, » comme elle a besoin d'un remède plus » puissant et comme d'une incision plus » profonde, Notre-Seigneur s'élève contre » elle avec force... Ceux qui recherchent » les premières places se font à eux-mê- » mes plus de mal qu'ils ne sont capables » d'en faire aux autres : ils se déshonorent » par ce désir d'honneur, et leur élévation » est le comble de la bassesse. Ma conduite » (dit Jésus-Christ) est bien différente de » celle des hommes. Ceux qui commandent » parmi les païens sont les princes et les » rois : mais, dans la religion que j'établis, » celui qui est le premier par sa charge » doit se considérer comme le dernier de

» tous. Et, pour vous faire voir la vérité de
» ce que je dis, considérez qui je suis et
» ce que je fais : quoique je sois le roi des
» anges, j'ai voulu néanmoins me faire
» homme ; j'ai embrassé volontairement
» les mépris, les outrages, et non-seule-
» ment les outrages, mais la mort même. »
Et ce grand docteur, développant sa pensée, montre qu'il n'y a rien de si grand qu'une personne humble, ni de si bas qu'une personne superbe ; que l'humble est toujours dans la paix, et que le superbe est déchiré par ses passions. « L'orgueil, mes frères,
» n'est qu'une bassesse, et l'humilité est
» une grandeur solide. Les grandeurs du
» monde n'en n'ont que le nom et l'appa-
» rence, mais celle de l'humble est réelle et
» véritable. Les hommes sont grands par
» une déférence étrangère que la nécessité
» et la crainte leur font rendre : l'humble
» est grand par une grandeur intérieure,
» qui tient de celle de Dieu même. Celui

» qui est grand en cette manière demeure
» toujours ce qu'il est, quand même il ne
» serait connu de personne : mais le su-
» perbe n'est digne que de mépris, alors
» même que tous les hommes se proster-
» nent devant lui. L'honneur que l'on rend
» aux grands du monde est forcé, c'est
» pourquoi il périt bientôt : mais celui
» que l'on rend à l'humble est tout volon-
» taire, et à cause de cela il ne change
» point... De deux oiseaux qu'on vous
» ferait voir, lequel diriez-vous voler
» le plus haut, ou celui qui s'élève au-
» dessus de tous les piéges et de tous les
» filets des chasseurs, ou celui qui n'a pas
» même besoin de filets pour être pris,
» parce que sa pesanteur l'empêche de
» s'élever de terre, et que, se servant
» moins de ses ailes que de ses pieds, il
» est aisé de le prendre même avec la
» main ? Voilà proprement l'état d'un su-
» perbe : comme il rampe toujours par

» terre, il est exposé à tous les piéges
» qu'on lui tend. »

Marie de l'Incarnation tomba malade de sa dernière maladie, dans le mois d'avril 1618. Ses souffrances furent aussi cruelles que longues ; mais elle se réjouissait de les endurer, espérant qu'elles achèveraient de purifier sa conscience et lui assureraient l'entrée du paradis. Le médecin qui la soignait admirait sa patience : — « Ah ! lui répondit-elle, quand nous comprenons que nos souffrances nous viennent de Dieu, cette pensée suffit pour les adoucir et les rendre supportables. » Son bonheur d'être enfin religieuse, après avoir soupiré si longtemps après cet état, se traduisait en paroles brûlantes, qui affermissaient ses sœurs dans leur bon propos. — « Oui, disait-elle, j'ai toujours pensé que les religieuses possédaient une grande vertu ; mais, avant d'avoir vécu avec elles, je n'avais pas compris à quel degré quelques-unes sont par-

venues à s'élever. » Elle demandait pardon de ce qu'elle appelait ses scandales dans la communauté, et elle ne cessait de bénir Notre-Seigneur de ses miséricordes pour elle et pour sa famille. « Quelle miséricorde, ô mon DIEU ! quelle bonté à l'égard d'une pauvre créature ! » La sainte veuve expira le 18 de ce même mois d'avril.

Elle a été béatifiée en 1791. Ses reliques, soustraites à la profanation des révolutionnaires, reposent encore dans la chapelle des Carmélites de Pontoise, où elles ont été rapportées en 1822.



S^TE ÉLISABETH DE PORTUGAL

(XIVe siècle. — 8 juillet.)

Le Portugal n'a pas toujours été le royaume insignifiant que nous voyons aujourd'hui. Depuis que Henri de Bourgogne, au XIe siècle, l'avait arraché aux Arabes, il avait grandi pendant tout le moyen-âge et était devenu une puissance maritime de premier ordre, puissance, au reste, toute dévouée aux intérêts de la religion et des missions dans les pays infidèles. Le roi Denys, qui succéda, en 1279, à son père Alphonse III, fut salué par d'unanimes acclamations, qu'il devait justifier plus tard : car il a été surnommé *Père de la Patrie*, *Roi libéral*, *Roi laboureur*, grâce aux bienfaits que lui dut son peuple. Aussi

dévoué aux lettres qu'à la guerre et à la prospérité matérielle de son royaume, ce fut lui qui fonda la première université de Portugal. DIEU récompensa ses bonnes intentions en lui donnant une épouse que l'Église devait un jour placer sur les autels comme un modèle achevé de vertu. Je dis *ses bonnes intentions* : car, sous le rapport essentiel des mœurs, Deuys laissa beaucoup à désirer, comme nous allons le voir.

Élisabeth, cette femme choisie, n'était point née en Portugal, mais en Arragon, l'an 1271. Elle était petite-fille du roi Jacques Ier, surnommé *le Saint* et *le Conquérant*. Du côté de sa mère, elle était alliée à une admirable veuve de l'Allemagne, Élisabeth de Hongrie, qui avait été canonisée trente-cinq ans auparavant, et dont on lui donna le nom au baptême. La jeune Arragonaise perdit son grand-père Jacques Ier, qui s'était chargé d'elle et qui lui avait inspiré beaucoup de piété, quoiqu'elle n'eût

que six ans quand il mourut. Son père Pierre III continua l'œuvre de son éducation dans le même esprit, ne laissant approcher d'elle, au milieu de sa cour, que les personnes qui pouvaient lui donner de bons exemples et la porter au bien. Il avait senti tout le prix d'une jeune âme dont il rendrait compte à DIEU, et il cherchait à se rendre ce compte favorable. Élisabeth était d'une extrême douceur de caractère ; les leçons arrivaient aisément jusqu'à son cœur pour le former. C'était lui faire un grand plaisir que de la conduire à l'église ou à quelque exercice de religion. Dès l'âge de huit ans, elle pratiquait déjà la mortification, sans que les remontrances pussent l'arrêter dans sa naïve ferveur. Deux autres vertus étaient l'objet de ses efforts : la soumission entière de la volonté au devoir, et l'humilité ; elle réussit à les acquérir à un très-haut degré, ce qui lui attira des grâces précieuses, le Seigneur se

montrant toujours jaloux d'être libéral envers ceux qui le sont. On l'exerçait au chant; mais elle n'aimait que celui des louanges divines. Les prières ordinaires ne suffisant pas à son ardeur de converser avec celui qu'elle appelait son bon Maître, elle se mit à réciter tous les jours le bréviaire ordinaire des ecclésiastiques et des religieux. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle avait un cœur ouvert à la plus tendre compassion pour les pauvres; l'esprit de Dieu inspire cette vertu à tous ceux qui se livrent à lui.

Quand donc, âgée de douze ans seulement, Élisabeth fut amenée à la cour de Lisbonne pour épouser Denys, la réputation de sa piété l'y avait précédée, et on la reçut avec enthousiasme. Le roi, sans partager sa dévotion, ne s'opposa point aux exercices qu'elle aimait; il admirait même en secret ce qu'il n'avait pas la force d'imiter. Tous les jours elle se levait de grand matin, à une heure qu'elle avait d'avance

fixée : car on lui avait appris que l'ordre dans la distribution du temps est l'unique manière de tout faire, et que celui qui n'a point de règlement gaspille ses journées et consume sa vie dans de stériles projets. Après une longue méditation, nourriture de son âme, elle récitait les trois parties du bréviaire qu'on appelle Matines, Laudes et Prime ; ensuite elle entendait la sainte Messe, où elle communiait souvent. Les autres parties de l'office, auxquelles elle ajoutait encore l'office particulier de la Sainte Vierge, venaient à différentes heures du jour. Elle donnait audience à ceux qui s'adressaient à elle, et se réjouissait toutes les fois qu'elle avait pu rendre à la joie quelque cœur affligé. Elle se retirait fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses, et, pleine de sollicitude pour les âmes du purgatoire, elle disait en leur faveur l'office des morts. Son travail de femme consistait à faire des ornements

pour les églises ou des vêtements à l'usage des pauvres.—Des journées ainsi employées ne lui permettaient guère de se livrer aux futilités dont tant d'épouses, dans une position semblable, font leur pâture. Tout son extérieur annonçait la simplicité. Elle était affable et pleine de bonté pour tout le monde ; elle possédait éminemment l'esprit de componction, et souvent il lui arrivait, dans la prière, de verser des larmes abondantes. Convaincue que, plus on est exposé aux tentations du démon ou du monde, plus il faut mettre de zèle à se mortifier, elle s'imposait une multitude de privations, dans la nourriture, le repos, les distractions. Ainsi, elle jeûnait tout le temps de l'Avent, et, outre le carême qui précède la fête de Pâques, elle en observait un autre depuis la fin de juin jusqu'à l'Assomption, et un troisième pour la fête de saint Michel. Elle ne vivait que de pain et d'eau les vendredis et les samedis, les veilles des fêtes

de la Sainte Vierge et des Apôtres, et plusieurs autres jours. Souvent aussi elle faisait à pied des visites aux principales églises et aux lieux de dévotion.

Dans cette position élevée, où le bien lui était plus facile, on la vit se livrer plus grandement à son esprit de charité. Non-seulement elle ouvrait des asiles aux pauvres de Lisbonne et des autres villes du royaume où ils étaient plus nombreux, mais elle s'occupait avec une égale sollicitude des étrangers qui avaient besoin de protection, des jeunes filles que la misère pouvait con duire au mal, de celles qui déjà étaient tombées dans le vice et qui se repentaient, des malheureux enfants trouvés, pour lesquels elle construisit un hôpital.

Ses vertus d'épouse ne souffraient point de cette multiplicité d'affaires; elle était, pour son mari, douce, soumise, attentive et dévouée, et Denys de son côté appréciait le trésor qu'il possédait en elle. Ce n'est

pas qu'elle n'eût beaucoup à lui pardonner. A l'exemple de tant de princes qui sont l'idole de leurs sujets ou qui créent leur prospérité nationale, il ne conservait point sur ses passions l'empire qu'il exerçait sur les hommes : on avait à lui reprocher des liaisons coupables. Élisabeth le lui aurait volontiers pardonné pour elle-même ; mais elle ne se consolait pas de l'offense de Dieu ; elle gémissait, pleurait et priait, conjurant le Seigneur d'éclairer et de toucher ce cœur naturellement bon. Elle devait être exaucée, à la suite d'un événement qui se trouve raconté dans beaucoup de livres et qui est fort extraordinaire ; plusieurs l'ont regardé comme un miracle.

Parmi les pages qui faisaient le service de la reine, il y en avait un dont elle connaissait la piété, et qu'elle chargeait de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de cette faveur dont il ignorait peut-être la véritable cause, résolut de perdre son cama-

rade, dût-il inventer pour cela une odieuse calomnie. Il vint donc trouver le roi, et lui persuada que son épouse avait avec ce jeune homme des familiarités inconvenantes, et qu'il était nécessaire de prendre des mesures immédiates s'il avait quelque souci de sa dignité. Ceux qui commettent le mal ont une triste pente à le voir facilement dans les autres, et Denys resta convaincu qu'il y avait au moins du danger. Ce n'était pas encore le temps où un homme ne peut périr qu'au nom de la loi et après une sentence régulière : les façons de faire, à cette époque, étaient infiniment plus simples, dans un grand nombre de cas. Le roi, sans autre information, dit à un maître de four à chaux qu'il rencontra dans une chasse qu'il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres* : « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et vous le jetterez dans votre four jusqu'à ce qu'il y meure : j'ai des raisons pour le condamner à ce supplice. »

Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux; mais, comme il passait devant une église et que c'était le matin, il crut qu'il devait saluer Notre-Seigneur et entendre la sainte Messe, comme il faisait toujours dans des occasions semblables. Cependant le roi, impatient de savoir si on lui avait obéi, dit au délateur d'aller s'informer avec diligence si on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page que le prince lui avait marqué, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page innocent, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four et demande si l'ordre du roi est exécuté, et, comme on lui répond que oui en lui montrant la gueule du four, il revient au palais rendre compte de sa mission, dont il ne comprenait pas le sens. Denys fut stupéfait en le voyant de retour contre son attente ; mais, lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora

les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

C'est surtout comme veuve que nous devons étudier Élisabeth. Nous ne dirons donc rien de la manière sage et pieuse dont elle apaisa certains troubles, étouffa des divisions entre le Portugal et les États voisins, et contribua à ramener la paix. Elle avait deux enfants, Alphonse qui succéda à son père, et Constance qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Denys était enfin devenu pieux et régulier dans ses mœurs, la vertu de son épouse avait changé son cœur. Aussi fit-il une mort sainte, en 1325, entouré des soins les plus tendres de la part d'Élisabeth, qui passait auprès de lui les nuits et les jours.

Elle vécut encore onze ans, et ce fut exclusivement pour Dieu. Ses enfants étaient grands, établis convenablement, et n'avaient nul besoin de sa vigilance. C'est

pourquoi elle mit à exécution, sans tarder, son dessein de retraite. Il lui semblait qu'après tant d'affaires auxquelles sa position l'avait mêlée, quelques années de solitude et de réflexion lui étaient nécessaires pour se préparer au compte redoutable que DIEU lui demanderait à la mort. Le roi à peine expiré, elle s'enferma dans son oratoire, autant afin de prier pour lui que de consommer son propre sacrifice. Elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, qui la rangeait parmi les amateurs de la sainte pauvreté et de l'humilité. Peu de temps après les funérailles, auxquelles elle voulut assister, elle se rendit en pèlerinage en Espagne, au tombeau de saint Jacques à Compostelle, qui attirait, et qui attire encore, une infinité de pèlerins. Elle y passa plusieurs mois, et revint en Portugal pour célébrer l'anniversaire de son mari.

La cérémonie finie, elle dit un adieu définitif à la cour. Depuis quelque temps elle

favorisait l'ordre des clarisses et leur avait construit un monastère, avec l'intention de faire profession parmi elles si un jour elle devenait libre. Ce fut là qu'elle se rendit au sortir du palais, résolue d'exécuter son dessein. Cependant, ayant fait réflexion qu'une fois engagée par des vœux à une retraite absolue, elle ne pourrait plus s'occuper des pauvres, pour lesquels elle avait tant de zèle et qu'elle considérait comme ses meilleurs intercesseurs auprès de Dieu, elle changea d'idée. Se contentant de porter l'habit du tiers-ordre, elle se retira dans une petite maison attenante au monastère, où elle suivit tous les exercices du cloître sans y être astreinte par des vœux. Dieu le permettait ainsi parce qu'elle avait encore une mission de reine à remplir dans la société.

Élisabeth avait montré toute sa vie un grand amour de la paix. Frappée de cette parole des anges annonçant aux bergers de Bethléem la paix en même temps que

la naissance du Seigneur, et de cette autre parole du Seigneur lui-même qui disait à ses disciples en les quittant : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non point comme le monde la donne ;* elle s'était vouée à entretenir en elle et autour d'elle cette précieuse disposition du cœur. Tout ce qui était trouble, agitation, haine, guerre, dispute, lui était odieux. Elle était dans son humble demeure depuis plusieurs années, lorsque la guerre, autrefois apaisée par ses soins, se ralluma entre le Portugal et la Castille. Aussitôt, sans avoir égard à son âge et à sa faiblesse, elle part pour rejoindre son fils à la frontière. En vain on s'efforce de l'arrêter, de la retenir par toutes sortes de représentations, qui étaient assurément raisonnables : elle répond que la paix est un trop grand bien pour que tous ne travaillent pas à le conserver ou à le retrouver, et elle se met en route en invoquant Jésus et Marie. Elle se rappelait aussi avec

bonheur la lettre de félicitation que, dans une circonstance analogue, lui avait écrite le pape Jean XXII. La chaleur, qui était excessive, ne l'arrêta pas davantage; elle disait qu'il lui serait mille fois agréable de mourir dans l'œuvre de la charité qu'elle entreprenait. A peine eut-on appris qu'elle venait, elle chargée de vertus, portant sur ses lèvres la parole de réconciliation, que l'animosité diminua dans les cœurs. Elle arriva, après beaucoup de fatigues, à Estremos, sur les frontières du Portugal, où était son fils, qu'elle exhorta fortement à faire la paix et à mener une vie sainte.

Mais cette fatigue était au-dessus de ses forces, sinon au-dessus de son courage. La fièvre la saisit, et l'on put prévoir que le Ciel allait redemander à la terre le trésor qu'il lui avait confié pour un temps. Que pouvait-il arriver de plus heureux à la servante de Dieu ? à tous ses mérites elle joi-

gnait ainsi celui de mourir martyre de la charité. Elle adora la volonté de la Providence, se confessa plusieurs fois, reçut le saint Viatique à genoux et au pied de l'autel, puis le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle montra, durant toute sa maladie, une particulière confiance dans l'intercession de Marie sa protectrice, qu'elle invoquait par des aspirations fréquentes. Au milieu des douleurs que cause toujours la décomposition des organes, prélude de la mort, elle avait un visage radieux, où brillait la plus humble assurance de trouver miséricorde auprès de celui qui a béatifié la bonne volonté. C'est ainsi qu'elle expira, entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, âgée de soixante-cinq ans, modèle des jeunes filles, des épouses, des veuves et des religieuses : car, malgré ce que nous avons dit du caractère de sa retraite auprès des Clarisses, quelques historiens assurent qu'elle prit

l'habit de cet ordre et en prononça les vœux. Le pape Urbain VIII, qui la canonisa, le fait entendre lui-même.

On l'enterra à Coïmbre, chez les Clarisses, et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. En 1612, on leva son corps, qui se trouva entier, et qui est présentement renfermé dans une châsse magnifique.

LA B. CLAIRE GAMBACORTI

(XVe siècle. — 17 avril.)

Cette sainte femme était née en Toscane en 1362. Dès l'âge de sept ans, elle avait été fiancée à un jeune noble que ses richesses et son illustration de famille rendaient un parti avantageux pour une jeune fille qui aurait eu l'ambition des choses terrestres. Telle n'était point Claire. Dieu avait parlé à son cœur et lui avait donné un vif attrait pour la solitude, la prière et les œuvres saintes. Tout enfant, elle jeûnait souvent, s'exerçait à triompher de sa volonté et de ses caprices qui sont ordinaires à cette époque de la vie, lisait avec un goût marqué tous les ouvrages de piété qu'elle pouvait se procurer, et trouvait

particulièrement dans la vie des saints des exemples et une exhortation à bien vivre qui faisait sur elle la plus solide impression. L'âge, en la rendant plus mûre, augmentait sa ferveur, qui bientôt s'embellit d'une active charité pour les malheureux.

Il y avait, non loin de la maison de Claire, une pauvre femme couverte d'une plaie hideuse, qu'on ne pouvait approcher sans terreur et sans un dégoût comme invincible ; ses yeux, atteints par le mal, n'avaient plus conservé de forme et faisaient frémir. La sainte enfant pensa qu'il lui appartenait de se dévouer : car, disait-elle, en même temps qu'elle accomplirait une œuvre de miséricorde, elle prendrait sur ses sens un empire qui tournerait à la gloire de Dieu et au profit de la persévérance. Elle allait donc souvent dans le réduit témoin des douleurs de cette infortunée, et avec elle y entrait la consolation.

Ainsi DIEU, dans l'Ancien-Testament, envoyait ses anges à ceux qui l'invoquaient et qui avaient besoin d'un secours extraordinaire. A genoux près de la malade, tout en lui adressant de bonnes et douces paroles, la jeune fille changeait son linge, lavait ses plaies, la servait, la pansait comme aurait fait une sœur, et quelquefois lui donnait le baiser de la charité. Quand on a placé entre le démon et soi de telles vertus, on est bien fort, la bénédiction descend du ciel bien abondante !

Claire Gambacorti, considérée comme veuve et honorée à ce titre, est cependant demeurée vierge toute sa vie. Le temps était venu où l'on allait l'unir, âgée de quinze ans, à son fiancé, qui la considérait depuis longtemps comme lui appartenant, lorsque celui-ci vint à mourir d'une manière inopinée. Aussitôt qu'elle en est instruite, la fervente fiancée déclare qu'elle accepte cette viduité anticipée comme une leçon

de la Providence qui veut la faire entrer dans une voie plus parfaite, celle de la virginité ; elle-même se coupe les cheveux comme on le fait dans les couvents, quitte ses beaux habits, recherche la solitude pour y prier à loisir, et, malgré les instances qu'on lui fait pour la déterminer à un autre établissement, se retire secrètement dans un monastère de clarisses, où elle prit le nom de sœur Claire. Quand il apprit cette démarche qu'il appelait une surprise et une fuite, son père ne put maîtriser sa douleur en présence de ses autres enfants; il ne pouvait se résoudre à vivre séparé d'une fille si chère; sa vieillesse, disait-il, était assombrie par ce coup inattendu. Ses enfants, émus de la douleur paternelle, s'arment et investissent le couvent : leur sœur leur est rendue avant qu'ils viennent à des extrémités plus coupables, et, n'écoutant que leur ressentiment ou la crainte d'une nouvelle fuite,

ils l'enferment dans un appartement étroit, avec une seule fenêtre par où on lui faisait passer sa nourriture et on s'informait de ses nécessités. Seul, un saint homme appelé Étienne avait la permission de la voir, et il en profitait pour lui donner des encouragements et de ces bonnes paroles qui sont un baume au cœur affligé. Du reste, quoique son âme fût dans une tristesse profonde de la violence qui lui était faite, elle accepta sans récriminations et sans murmure la croix que l'on imposait à sa religion. Les meilleures mortifications ne sont pas celles que l'on choisit; celles qui viennent contre la volonté ont un degré de mérite de plus, et Claire avait trop médité les choses de Dieu pour ne pas trouver dans cette pensée la force qui lui était nécessaire. Il est vrai que la nature était moins forte : car la maladie s'ajouta à la séquestration, et l'on put craindre qu'elle ne mît un terme prompt à l'existence de

la captive. Elle guérit néanmoins. Une autre fois, par suite de l'oubli des domestiques, elle resta trois jours sans aliments. Un évêque qui vint la voir, après avoir examiné sa vocation, la déclara réelle, et l'engagea à persévérer en dépit de tous les obstacles que lui susciterait le monde ou sa famille.

Claire avait tant prié, qu'enfin le Seigneur l'exauça. Son père, revenu à des sentiments plus doux, lui permit de se consacrer à Dieu dans un couvent de dominicaines à Pise. Plus tard, reconnaissant qu'après tout elle avait pris le bon parti et qu'il n'y a point de meilleur maître que le Seigneur, il lui fit construire un monastère, dont elle devint prieure treize ans après qu'elle y fut entrée. Il est inutile de dire avec quelle ardeur cette âme, si éprouvée par la contradiction, se jeta dans le sein de son Dieu ; elle faisait l'admiration des sœurs, qui la prenaient pour modèle et qui ne se

consolaient point de ne pouvoir l'égaler.

Mais quel chagrin nouveau vint frapper à sa porte ! Son père, qui gouvernait la république de Pise depuis vingt-quatre ans, fut assassiné par un jeune homme dont il avait fait son secrétaire. Ce misérable, non content d'un si exécrable attentat, empoisonna les deux fils de la victime, frères de la pauvre veuve. Une si affreuse catastrophe perça le cœur de Claire ; puis, prenant le dessus au nom de JÉSUS crucifié, elle pardonna solennellement au meurtrier, lui fit dire qu'elle prierait pour lui et que DIEU lui faisait la grâce de ne ressentir aucune haine. Il mourut peu de temps après. Claire ouvrit à sa sœur et à ses deux filles un asile dans son monastère.

La bienheureuse mourut le 17 avril 1419. Elle était âgée de cinquante-sept ans, dont elle avait passé trente-sept en religion. Pie VIII, après les miracles opérés à son tombeau, l'a béatifiée, en 1830.

SAINTE CHANTAL

(XVIe siècle. — 21 août.)

Cette pieuse amie de saint François de Sales, qui travailla comme lui, et sous sa direction, à la sanctification des âmes, était née à Dijon la 28 janvier 1572, et elle reçut les noms de Jeanne-Françoise. Elle était fille de Bénigne Frémyot, président au parlement de Bourgogne, qui s'était distingué par son attachement à la cause du roi Henri IV pendant que ce prince conquérait péniblement sa couronne. L'éducation de Jeanne-Françoise fut sévère et sérieuse, et elle répondit pleinement à tout ce qu'on attendait d'elle. On était au moment des guerres religieuses, et le calvinisme, qui s'étendait comme une plaie

dans une partie de la France, avait gagné bien des victimes en Bourgogne. La petite Françoise savait à peine parler, qu'elle témoignait un fort éloignement pour l'hérésie; à cinq ans elle reprit avec indignation un protestant qui parlait contre la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Elle marquait aussi beaucoup d'estime pour la pureté, et c'est ce qui la fit échapper aû piége que lui avait tendu une femme intrigante et corrompue.

A vingt ans, elle épousa le baron de Chantal, de l'une des premières familles de la province. C'était un officier de vingt-sept ans, qui servait avec distinction. La jeune épouse commença par réformer sa maison, où plusieurs graves abus s'étaient introduits ; ses domestiques furent l'objet d'une vigilance toute ferme et pourtant toute maternelle, qui établit parmi eux la régularité, la décence, l'amour du travail. Elle-même leur donnait l'exemple de ce

qu'elle exigeait : car son temps était distribué avec une méthode qui assurait à chaque chose sa place. Elle recevait et rendait peu de visites, s'occupait continuellement de travaux qui conviennent à son sexe, et employait à la prière plusieurs heures par jour. Le baron, homme d'honneur et de religion, trouvait son bonheur dans cette union digne de l'un et de l'autre. Un déplorable accident y mit fin : le malheureux officier fut tué à la chasse par un de ses amis, qui de loin avait cru tirer sur un gibier. Il vécut encore quelques jours, et reçut les sacrements avec la plus tendre piété. C'était le seul adoucissement à la douleur de Françoise. Rien ne pourra exprimer sa désolation.

Elle restait veuve à vingt-huit ans. Elle avait eu six enfants, dont quatre vivaient encore, un garçon et trois filles. Résolue à passer le reste de sa vie dans la retraite, elle s'offrit à Dieu comme une victime pré-

parée à souffrir toutes les croix qu'il voudrait lui envoyer ; elle lui faisait le sacrifice entier de sa personne, et acceptait d'avance tous les coups dont il jugerait à propos de la frapper. Elle aimait à répéter ces paroles du psaume 115ᵉ : « *Seigneur, vous avez brisé mes liens : je veux donc maintenant vous présenter une victime de louanges.* »

Elle se traça un nouveau règlement, comme une personne qui ne dépend plus que d'elle-même, et qui n'attend rien des hommes. Sa piété s'était fortifiée. Imitant les religieuses, elle passait en prières une partie des nuits. Elle augmenta ses aumônes ; elle se défit en faveur des pauvres de ce qu'elle avait d'habits précieux, et s'obligea par un vœu de n'en porter plus que de laine. Elle renvoya la plus grande partie de ses domestiques, après les avoir libéralement recompensés. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux. En un mot,

elle ne respirait plus que pour parvenir à la perfection.

Elle s'était retirée à Dijon, auprès de son père. Ce fut là qu'elle entendit pour la première fois saint François de Sales, et cet homme de Dieu prit immédiatement sur sa vie une influence providentielle. Elle voulut l'avoir pour directeur. Sa piété ne fit qu'augmenter ; mais elle savait si bien l'embaumer pour les autres dans la charité, qu'elle ne fut jamais à charge à personne ; ceux qui vivaient avec elle avaient coutume de dire : « Madame prie continuellement, mais elle n'incommode personne. » Elle se levait à cinq heures, s'habillait seule et sans feu ; après le repas de midi, elle faisait une lecture spirituelle d'une demi-heure ; le soir, elle expliquait les devoirs de la religion à ses enfants. Elle donnait aussi ses soins à l'instruction de quelques autres enfants. Elle se remettait à la lecture et récitait le chapelet avant souper. A

neuf heures, elle se retirait et faisait la prière avec toute sa maison ; après quoi elle priait encore longtemps seule. Dans quelque circonstance qu'elle se trouvât, elle ne perdait point de vue la présence de Dieu. Elle portait un cilice sous ses habits, qui étaient fort simples. La visite des pauvres malades occupait aussi une partie de son temps, et elle n'hésitait pas, quand cela était utile, à passer la nuit auprès d'eux.

Saint François de Sales était retourné à Annecy, en Savoie, dont il était évêque. Elle allait de temps en temps le consulter sur l'état de son âme et prendre ses conseils. Elle voulait avoir son avis sur un dessein depuis longtemps arrêté en elle, qui était de quitter absolument le monde et d'entrer dans un ordre religieux, où elle pourrait passer les dernières années de sa vie dans une entière retraite, loin des tracas inévitables de ses relations actuelles. Dieu,

dont la Providence dirige toutes choses par des moyens secrets, mais efficaces, avait fait se rencontrer ces deux âmes d'élite pour une œuvre qu'elles ne soupçonnaient point au commencement, et qu'elles devaient cependant accomplir ensemble. Le pieux évêque avait en vue l'établissement d'un ordre nouveau pour les femmes qui ne pouvaient point être reçues dans les communautés existantes, et qui se sentaient appelées à la vie religieuse. Il crut découvrir dans madame de Chantal la foi, le courage, l'élévation d'esprit qui convenaient à une première supérieure, et il s'ouvrit à elle de sa pensée. La baronne fut frappée du plan et du but, et incontinent elle se décida à mettre la main à l'œuvre. La chose pourtant était difficile. Ses enfants avaient besoin d'elle, il fallait veiller à l'administration de leurs biens ; ses parents ne consentiraient jamais à se séparer d'elle. Après avoir fait de nouvelles ré-

flexions et prié beaucoup, il lui sembla que ces obstacles pouvaient être éloignés ; qu'il était temps d'établir plusieurs de ses enfants, que ses filles viendraient avec elle, que son plus jeune garçon resterait entre les mains de tuteurs éclairés et consciencieux, et que la Providence ferait le reste. Après donc avoir pris toutes ses mesures, elle déclara à François sa résolution et prit congé de sa famille, dont il est impossible de peindre la douleur. Son beau-père, qui avait alors quatre-vingt-six ans, l'embrassa tendrement et lui souhaita tout le bonheur dont elle était digne ; les pauvres baisaient sa main en sanglotant ; les serviteurs se montraient inconsolables de perdre une si bonne maîtresse. Le président Frémyot, accablé de douleur, s'écria : «O mon DIEU, il ne m'est pas permis de m'opposer à l'exécution de vos desseins, quoiqu'il doive m'en coûter la vie : je vous offre, Seigneur, cette chère enfant ; daignez la recevoir et

être ma consolation. » Admirez les voies divines ; cette noble et chrétienne famille voyait s'ensevelir dans l'obscurité cette femme qui était sa gloire : et c'est elle qui a fait l'illustration du nom de Chantal ! Qui connaîtrait aujourd'hui ce nom sans la sainte? Non, on ne perd rien à s'attacher à DIEU.

Elle vint donc, et cette fois définitivement, à Annecy, et elle établit son institut le dimanche de la Sainte Trinité 1610, l'année même de la mort de Henri IV. Deux femmes pieuses s'étaient jointes à elle : ce fut le noyau de la communauté. Toutes trois firent des vœux solennels.

La règle que leur donna saint François de Sales était fondée sur la douceur et l'humilité. « Que l'humilité, leur disait-» il, soit la source de vos vertus ; qu'elle » soit sans bornes, qu'elle paraisse en » toutes vos actions, et que la douceur en-» vers le prochain vous devienne naturelle

» à force de la pratiquer. » Il leur recommandait d'assister tous les jours au saint sacrifice dans les dispositions les plus parfaites. « La Messe, leur disait-il encore, est » le soleil des exercices spirituels, le cœur » de la dévotion, le centre du christia» nisme. Unissez votre cœur à l'Église » triomphante qui se joint à Notre-Sei» gneur, pour, avec lui, en lui et par lui, » ravir le cœur de Dieu son Père. » Il insistait également sur la mortification, non-seulement comme pénitence, mais comme moyen de triompher des luttes de la chair, toujours prête à se révolter. Toutefois, il ne prescrivit point dans sa règle de grandes austérités, afin qu'elle fût à la portée des tempéraments les plus faibles, et que ses filles ne tombassent jamais dans le relâchement en se faisant accorder des mitigations sous divers prétextes. Il voulait que les bonnes dames de la Visitation appartinssent au Seigneur avant tout par une

volonté mortifiée. « Nous devons mourir,
» leur disait-il, afin que DIEU puisse vivre
» en nous. Il est impossible de parvenir par
» d'autres moyens à l'union de nos âmes
» avec DIEU. Ces paroles paraissent dures;
» mais aussi quelle consolation de savoir
» que par cette mort nous devons être
» unis au souverain bien ! » Mais comment accomplir ce dépouillement entier et volontaire ? Il le leur expliquait encore avec la lumière que DIEU met toujours au cœur de ses saints. « Vous me demandez ce que
» je désire graver le plus profondément
» dans votre âme. Ah ! que vous dirai-je,
» mes chères filles, autre chose que ces
» deux mots : *Ne rien désirer*, *ne rien*
» *refuser!* Ceci comprend la parfaite doc-
» trine de l'indifférence de la volonté.
» Voyez l'enfant JÉSUS dans la crèche : il
» ne refuse ni le froid, ni la pauvreté, ni
» la nudité, ni la compagnie des bêtes, ni
» les rigueurs de la saison, ni tout ce que

» son Père a permis... Il ne refuse pas non
» plus les petites consolations que sa Mère
» lui procure... Ainsi devons-nous rece-
» voir également tout ce qui nous arrive
» par l'ordre de la Providence. »

Sainte Chantal écoutait ces instructions avec docilité, et les reproduisait aussitôt dans sa conduite. Elle était le modèle de toutes ses sœurs, qu'elle dirigeait par ses exemples autant que par ses avis. Elle fit le vœu du *plus parfait*, cet engagement terrible dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des saints, et qu'on ne doit jamais prendre de soi-même, dans la crainte de tenter Dieu et de se damner en voulant trop faire. Ce vœu consiste à faire constamment, toute sa vie, de deux choses, de deux actions, sous peine de péché, celle qui est la plus parfaite. L'amour de Dieu ne peut aller plus loin dans un cœur.

La fervente religieuse fut éprouvée par de fréquentes maladies, qui n'abattirent

point son courage. Plus elle souffrait, plus elle aimait à souffrir, et elle écrivait, dans la joie qui la remplissait : « Le monde entier » mourrait d'amour pour un DIEU si aimable, » s'il connaissait la douceur que goûte une » âme à l'aimer. » Elle eut à faire plusieurs voyages en divers endroits, soit pour des intérêts graves de famille, soit pour établir des maisons de la Visitation en différentes villes de France, à Dijon, à Bourges, à Orléans, à Grenoble, à Moulins, à Nevers [1]. Elle passa trois années à Paris, dans la maison qu'elle avait fondée au faubourg Saint-Antoine en 1619.

Les afflictions continuaient à la visiter. Saint François de Sales, plusieurs de ses enfants et ceux de ses parents pour lesquels elle avait le plus de tendresse, moururent. Tout en éprouvant un chagrin pro-

[1] Son cœur est aujourd'hui conservé par les Dames de la Visitation de Nevers, et on assure qu'il s'y manifeste encore des prodiges.

fond, elle n'hésita pas à faire au Bon-Dieu ce sacrifice, protestant qu'elle adorait en tout sa divine volonté et s'y soumettait entièrement, sans retour ; seulement, elle conjurait le Seigneur d'accorder à ces pauvres âmes son repos éternel, et elle levait vers lui ses mains chargées de bonnes œuvres pour leur obtenir cette grâce.

La peste ravagea Annecy pendant qu'elle s'y trouvait ; mais elle ne consentit point à sortir de la ville, comme on l'en pressait ; ses exhortations, ses aumônes, ses prières, pendant cette calamité, contribuèrent puissamment à relever et à soutenir les courages. Au reste, la contagion respecta le couvent, et aucune de ses filles n'en fut atteinte.

En 1638, sainte Chantal fut appelée à Turin par la duchesse de Savoie pour établir une maison de son ordre. Peu de temps après, Anne d'Autriche, reine de France, la pria aussi de venir de nouveau à Paris, et elle

s'empressa de se rendre à cette invitation, qui, venant de si haut et de sa souveraine, lui parut un ordre. La considération et les honneurs dont on l'entoura dans cette ville firent beaucoup souffrir son humilité. Là, elle eut aussi la consolation de connaître l'illustre saint Vincent de Paul, qui y dirigea sa conscience : c'est ainsi, entre saint François de Sales et l'instituteur sublime des Sœurs de la Charité, que la baronne de Chantal paraît dans l'histoire. — Comme elle était en route pour revenir à Annecy, elle se vit obligée de s'arrêter à Moulins, où la fièvre la saisit ; c'était le commencement d'une inflammation de poitrine qui bientôt se déclara. Elle s'empressa de recevoir les sacrements avec les plus vifs sentiments de piété ; puis, après avoir donné une dernière fois ses instructions à ses religieuses qui l'entouraient en pleurant, elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 décembre 1641, comme elle avait soixante-neuf ans. Son

corps fut porté honorablement à Annecy, où il est exposé aujourd'hui à la vénération des fidèles, et ils y font un grand concours. Saint Vincent de Paul connut par révélation qu'elle était couronnée de la gloire céleste, et il le déclara à l'archevêque de Paris. Plusieurs miracles opérés par son intercession l'ont fait canoniser en 1767.

Terminons cette touchante vie par un passage des instructions de cette sainte sur la pratique de l'humilité. « L'humilité consiste en ce point : quand les autres nous » humilient, humilions-nous nous-mêmes » encore davantage ; quand les autres nous » accusent, ajoutons encore à leurs accusations ; quand on nous emploie aux fonctions les plus basses, reconnaissons sincèrement qu'on nous fait encore plus de » grâce que nous ne le méritons ; quand on » nous méprise, soyons contentes.... Je » voudrais pouvoir graver cette maxime avec » mon sang ; je consentirais que mes lèvres

» fussent percées d'un fer rouge, à condition » qu'il n'échappât point aux personnes » religieuses un mot contraire à l'humi- » lité... » Ce principe convient aussi à celles qui vivent dans le monde, et spécialement à toutes les veuves chrétiennes.



COURTE NOTICE

SUR

QUELQUES AUTRES STES VEUVES

Il nous serait facile d'ajouter aux Vies que l'on vient de lire beaucoup d'autres histoires de saintes veuves, tout aussi attachantes, tout aussi instructives. Grâces à Dieu, il est grand le nombre de celles que la faveur de Notre-Seigneur a portées à sanctifier le temps de la viduité. Mais il faut nous borner, et les limites de ce volume nous imposent la loi de déposer ici la plume. Ce ne sera pas, du moins, sans avoir indiqué les noms et la date de naissance de plusieurs veuves illustres dans l'Église, dont on pourra retrouver ailleurs l'histoire détaillée.

La B. Béatrice d'Est, dont on fait la fête le 18 *janvier*, vivait au treizième siècle et avait épousé Galéas Mainfroy, seigneur de Vicence. Étant devenue veuve, malgré les instances de son père et les prétentions de plusieurs personnages importants, elle résolut de ne point se remarier, et elle entra chez les Bénédictines en 1254. Sa piété, sa mortification, son obéissance, son détachement universel, firent l'édification de la communauté pendant les huit années qu'elle y passa. Les miracles dus à son intercession l'ont fait déclarer bienheureuse par le pape Clément XIV en 1774.

Sainte Bathilde, *Reine de France.* — On l'honore le 30 *janvier*. Née en Angleterre et vendue comme esclave, elle fut amenée en France, où Dieu préparait un trône à sa vertu. Le roi Clovis II l'épousa, en 649. Notre sainte, qui savait apprécier au juste les grandeurs humaines, ne s'en-

orgueillit point de cette auguste alliance; elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à son humilité, à sa charité envers les pauvres, à son respect et à son zèle pour la religion. Elle se souvint, dans sa grandeur, du temps de ses abaissements et de sa misère, et elle travailla à adoucir le sort des esclaves; c'est à elle que l'on doit l'abolition légale de la servitude dans notre pays. — A la mort de son mari, elle fut proclamée régente pour son fils Clotaire III; et, ce prince étant devenu majeur, elle se retira dans l'abbaye de Chelles, au diocèse de Meaux, où l'on conserve encore une partie de ses reliques dans l'église paroissiale, notamment sa chaussure. Dans son agonie, elle donnait aux sœurs les instructions les plus touchantes; elle leur recommandait surtout l'amour des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu. Elle mourut en 680.

LA B. LOUISE D'ALBERTONÉ, dont la fête est marquée au 31 *janvier*, naquit à Rome en 1470. Elle aurait voulu rester vierge ; mais elle fut forcée d'obéir à ses parents, et épousa Jacques de Cithare, gentilhomme rempli de bonnes qualités, qui mourut après quelques années de mariage. Elle embrassa alors le tiers-ordre de saint François, qui la rapprochait de la vie religieuse sans lui faire quitter le monde, où la retenaient ses trois filles. Elle était fort riche, et ses biens étaient devenus ceux des pauvres, auxquels elle ménageait aussi l'aumône de l'esprit en les instruisant et en leur parlant avec bonté. Dans une famine qui désola l'Italie, elle fut la Providence des infortunés manquant de tout. Elle mourut en 1530.

LA B. HILDEGONDE, honorée le 6 *février*, vivait au XII[e] siècle. Elle appartenait à une noble et riche famille d'Allemagne,

qui lui fit épouser le comte Lothaire. Elle aurait bien désiré dire adieu au monde, comme avait fait sa mère ; ce ne fut que plus tard, après la mort de son mari, qu'elle put effectuer ce dessein. Elle commença par un pèlerinage à Rome, où ses bonnes résolutions furent confirmées. A son retour, elle fonda un monastère dans les environs de Neuss, près du Rhin, où elle prit le voile avec sa fille, le seul enfant qui lui fût resté, à l'exception d'un garçon qui vivait saintement de son côté, et qui fut le bienheureux Hermann. Elle mourut en 1183.

LA B. CLAIRE DE *Rimini.* — Sa fête se fait le 10 *février*. — Elle avait été mariée fort jeune, et, sans grand souci de son salut, elle se livra à toutes les vanités et aux frivoles amusements du monde. Un jour qu'elle était entrée dans une église, elle entendit une voix intérieure qui l'enga-

geait à prier avec recueillement : ce qu'elle fit aussitôt, et ce qui amena immédiatement sa conversion. Sur ces entrefaites, elle devint veuve. La nouvelle servante du Seigneur, impatiente de regagner le temps perdu dans la dissipation, se dévoua avec un courage admirable aux exercices de la pénitence. Pour vaincre sa délicatesse, elle s'accoutuma à marcher pieds nus, et le fit le reste de sa vie ; elle se mit au régime du pain et de l'eau ; elle portait au cou, aux bras et aux genoux, des cercles de fer, et avait le corps couvert d'une espèce de cuirasse du même métal, qui est encore conservée à Rimini. Elle passait en prières la plus grande partie des nuits ; pendant le carême, elle se retirait dans un enfoncement des murailles de la ville, où elle était exposée à toutes les intempéries de la saison. Elle passa ainsi trente années, faisant l'édification de toute la ville. Elle pensait aussi aux

pauvres et les soulageait suivant ses moyens, ou bien elle allait de porte en porte mendier pour eux. Plusieurs conversions furent dues à ses exemples et à ses bons conseils. Elle construisit aussi un monastère, mais sans s'y renfermer elle-même, et elle continua à sortir pour vaquer aux œuvres de miséricorde. DIEU la récompensa dès ici-bas par le don des miracles. Elle est morte en 1326.

SAINTE THÉODORE. — Cette sainte était femme de l'empereur de Constantinople Théophile, dont le caractère brutal lui donna beaucoup à souffrir ; sa douceur et sa patience le gagnèrent à la fin. Devenue régente, elle mit fin à l'hérésie des Iconoclastes ou *Briseurs d'images*, qui depuis longtemps désolaient l'Orient. Son propre fils Michel III l'exila, sous l'influence de perfides conseils, et elle se retira dans un monastère, où elle mourut

saintement, en 867. On fait sa fête *le 11 février*.

Sainte Cunégonde. — Elle était aussi impératrice, épouse de saint Henri, empereur d'Allemagne, au commencement du XI[e] siècle. Les deux époux, d'un consentement mutuel, gardèrent la continence. Cunégonde employait ses trésors à soulager la misère des pauvres, à fonder des évêchés, à bâtir des monastères, à décorer les églises, surtout après la mort de son époux, qui arriva en 1024. Elle dit adieu au monde et s'enferma dans un couvent le jour anniversaire de la mort de l'empereur. Du fond de sa retraite, elle s'occupait encore avec sollicitude des besoins des malheureux, afin d'y pourvoir. Elle mourut en 1040. Sa fête est marquée au 3 *mars*.

La B. Hélène était fille du roi de Hon-

grie Béla IV, et elle naquit en 1235. Elle donna au monde, dès son enfance, un grand exemple du mépris des richesses et des honneurs de la terre. En 1256, elle épousa un prince éminemment pieux et chaste, le duc Boleslas V ; ils se sanctifièrent ensemble. Hélène, l'ayant perdu, imita sa sœur, qui s'était retirée dans un couvent. Elle mourut religieuse clarisse à Guesne, en Pologne, en 1298. On fait sa fête le 6 *mars*.

SAINTE FRANÇOISE. — Cette admirable amante de la croix était née à Rome en 1384. A douze ans on lui fit épouser un jeune seigneur dont la fortune égalait l'illustre naissance. Élevée dans la plus haute piété, Françoise continua dans cet état à mener une vie de retraite et de mortification, évitant avec un soin particulier les compagnies dangereuses, les festins, les spectacles, tous les divertissements pro-

fanes. Dévouée à son mari et à ses enfants, elle les aimait et en était aimée à un point qui faisait l'admiration de la ville. Elle traitait ses domestiques comme ses frères et sœurs, et comme ses héritiers futurs dans le royaume céleste. Elle s'imposait à elle-même de continuelles privations, et vivait comme les plus austères anachorètes. Des peines sensibles vinrent d'ailleurs mettre à l'épreuve sa patience, qui fut toujours digne d'une sainte. Lorsque la mort lui eut enlevé son mari, elle mit ordre à ses affaires, et alla se prosterner à la porte du couvent des *Oblates* qu'elle avait fondé, nu-pieds et la corde au cou, demandant comme une grâce d'être admise au nombre des sœurs. Elle y mourut en 1440. Sa fête a lieu le 9 *mars*.

SAINTE MATHILDE. — Elle fut mariée, en 913, à Henri, duc de Saxe et roi de Germanie. Le caractère particulier de sa

vertu fut l'amour et la pratique de la prière ; elle ne s'en lassait point, et elle y trouvait d'ineffables consolations. Elle s'occupait aussi des prisonniers, adoucissant leur sort et leur faisant rendre la liberté quand cela était possible. Lorsqu'elle fut veuve, elle eut l'imprudence de favoriser un de ses enfants au détriment de l'autre ; ils se liguèrent pour la dépouiller même de son douaire. Reconnaissant sa faute, Mathilde se soumit sans murmurer aux décrets de la Providence qui la châtiait, et souffrit en esprit de pénitence des coups d'autant plus sensibles qu'ils lui étaient portés par la main de ses propres enfants. Ceux-ci, un moment égarés, rentrèrent en eux-mêmes et réparèrent leur injustice. La pieuse veuve acheva sa vie dans la retraite et les bonnes œuvres. Elle est honorée le 14 *mars*, et mourut en 968.

SAINTE LÉA, *le* 22 *mars*. — C'était une dame romaine, qui, après la mort de son mari, se dévoua à la pénitence. Elle portait le cilice, passait la plus grande partie de la nuit en prières et s'exerçait continuellement à la pratique de l'humilité. Elle monta au ciel en 384. Saint Jérôme la cite avec éloges.

LA B. IDA. — Elle descendait de la famille de Charlemagne, et fut mère du héros des Croisades, Godefroy de Bouillon. Son mari était Eustache II, comte de Boulogne, aussi pieux, aussi simple, aussi charitable qu'elle. Sa mort lui laissa une plus grande liberté de suivre son attrait pour la mortification. Elle mourut elle-même le 13 *avril* de l'an 1113, jour auquel on fait sa fête.

LA B. RITA DE CASCIA, honorée le 22 *mai*. — Cascia est une petite ville d'Ombrie, dans

les États-Romains. Rita y naquit, de parents âgés et très-vertueux. Le mari qu'on lui donna était un brutal, dont elle eut beaucoup à souffrir. Sa douceur le convertit, au point qu'il devint un fervent chrétien. Elle eut le chagrin de le perdre au bout de dix-huit ans, avec ses deux fils. Alors, dégagée de toute charge et portée plus que jamais par la douleur à abjurer le monde, elle vendit tout ce qu'elle avait, en fit la part des malheureux, et entra chez les Augustines. Elle fut miraculeusement marquée au front de la couronne d'épines. Morte en 1407.

La B. Humiliane. — Chassée par son mari, homme dur et méchant, elle accourut lui prodiguer les soins les plus tendres dans sa dernière maladie, et obtint sa conversion. Veuve, elle embrassa le tiers-ordre de saint François, se retira dans une tour du jardin de son père, pour ne s'occuper que

de DIEU. Ce fut là qu'elle expira, en 1246. C'était en Toscane, près de Florence. Fête, le 23 *mai*.

La B. MICHELINE, de Pésaro, petite ville des États-Romains, sur l'Adriatique. Unie à l'illustre maison de Malatesta, elle devint veuve à l'âge de vingt ans, et perdit aussi son fils unique. Tout absorbée en DIEU, elle ne vécut plus que pour lui. Par piété, elle fit un voyage à Jérusalem. Elle mourut en 1356 ; sa fête est placée au 19 *juin*.

LA VÉNÉRABLE INGARDE, honorée le 26 *juin*. — Cette sainte était alliée aux premières maisons d'Auvergne et de Bourgogne. Son mari et elle voulaient se séparer pour entrer chacun dans un ordre religieux ; mais il mourut avant elle, et elle se retira au monastère de Marsigny. Elle s'y sanctifia, et y mourut en 1135.

Ste HEMME. — Elle était proche parente de l'empereur Henri, et par conséquent aussi de sainte Cunégonde. Engagée dans l'état du mariage, elle y édifia tous ceux qui la connurent par l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle fonda le double monastère de Gurk en Carinthie et prit le voile parmi les religieuses, qui devaient être au nombre de soixante-douze. Sa mort précieuse arriva en 1045. Sa fête a lieu le 29 *juin*.

Ste FÉLICITÉ. — Cette dame romaine avait sept enfants qu'elle élevait dans la piété depuis la mort de son mari. Pendant la persécution de l'empereur Antonin, au second siècle, ses sept enfants et elle furent martyrisés. Fête, le 10 *juillet*.

LA B. BERTHE DE MARBAIS. — Mariée au seigneur de Molenbais, elle se retira, étant

devenue veuve, à l'abbaye d'Aywières (1247). *Le 18 juillet.*

Ste Sigoulène. — Elle était née à Alby, dans le VIIe siècle. Veuve de bonne heure, elle devint abbesse d'un couvent fondé par son père. Fête, le 24 *juillet.*

Ste Kinge, appelée aussi *Cunégonde*, épousa Boleslas-le-Chaste, roi de la Basse-Pologne. Veuve en 1279, elle prit le voile de religieuse. Elle est en particulière vénération dans le diocèse de Cracovie. Morte en 1292, honorée le 24 *juillet*, comme sainte Sigoulène.

Ste Anastasie.— Cette sainte était de l'île d'Égine en Grèce. Elle perdit son mari seize jours après la célébration de leur mariage, il fut tué à la guerre. Elle voulait vivre dans la retraite ; mais on la força de contracter une nouvelle alliance. Son

second époux consentit à la laisser entrer dans un couvent, pendant qu'il en faisait autant de son côté (860). Fête, le *4 août.*

Ste Ida. — Ce n'est pas la même que celle qui a été nommée plus haut. Celle-ci était à la cour de Charlemagne, et, pieuse dès son enfance, fut mariée par ce grand empereur à l'un des seigneurs de sa cour. La viduité lui fut une occasion de vivre plus saintement encore. Elle tâchait, par tous les moyens, d'acquérir cette pureté qui, au moment de la mort, rend digne de la compagnie des anges. Toute sa vie n'était qu'une suite de bonnes œuvres, qui se succédaient les unes aux autres sans interruption. Ses revenus étaient employés au soulagement des pauvres. Sa pénitence était plus austère que celle des cloîtres. C'est ainsi qu'elle arriva à un degré de sainteté éminent. Dieu l'appela à lui un peu avant

le milieu du neuvième siècle, le 5 *septembre.*

Nommons encore : — Ste EUTROPIE, qui vivait en Auvergne au cinquième siècle (15 *septembre*) ; — la B. HÉLÈNE DUGLIOLI, de Bologne, au XVe siècle (23 *septembre*) ; — la B. SALOMÉE, de Pologne, au XIIIe siècle (17 *novembre*) ; — Ste ÉLISABETH DE HONGRIE, l'une des plus illustres veuves de l'Église, dont la vie demande un volume à part (19 *novembre*) ; — Ste BILHILDE, de Mayence, au VIIe siècle (27 *novembre*) ; — Ste GERTRUDE, des Pays-Bas (6 *décembre*), VIIe siècle ; — Ste OLYMPIADE, du Ve siècle, la gloire des veuves de l'Église orientale (17 *décembre*) ; — Ste BEGGUE, fille de Pépin de Landen, VIIe siècle (17 *décembre*) ; — la B. ANGÉLINE DE CORBARA, Napolitaine, au XIVe siècle (22 *décembre*) ; — la B. PLECTRUDE (1er *mars*) ; — la B. ROSEMONDE (30 *avril*) ; — Ste RESTITUTE (11 *février*) ; — Ste GALLA, (6 *avril*) ; —

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

